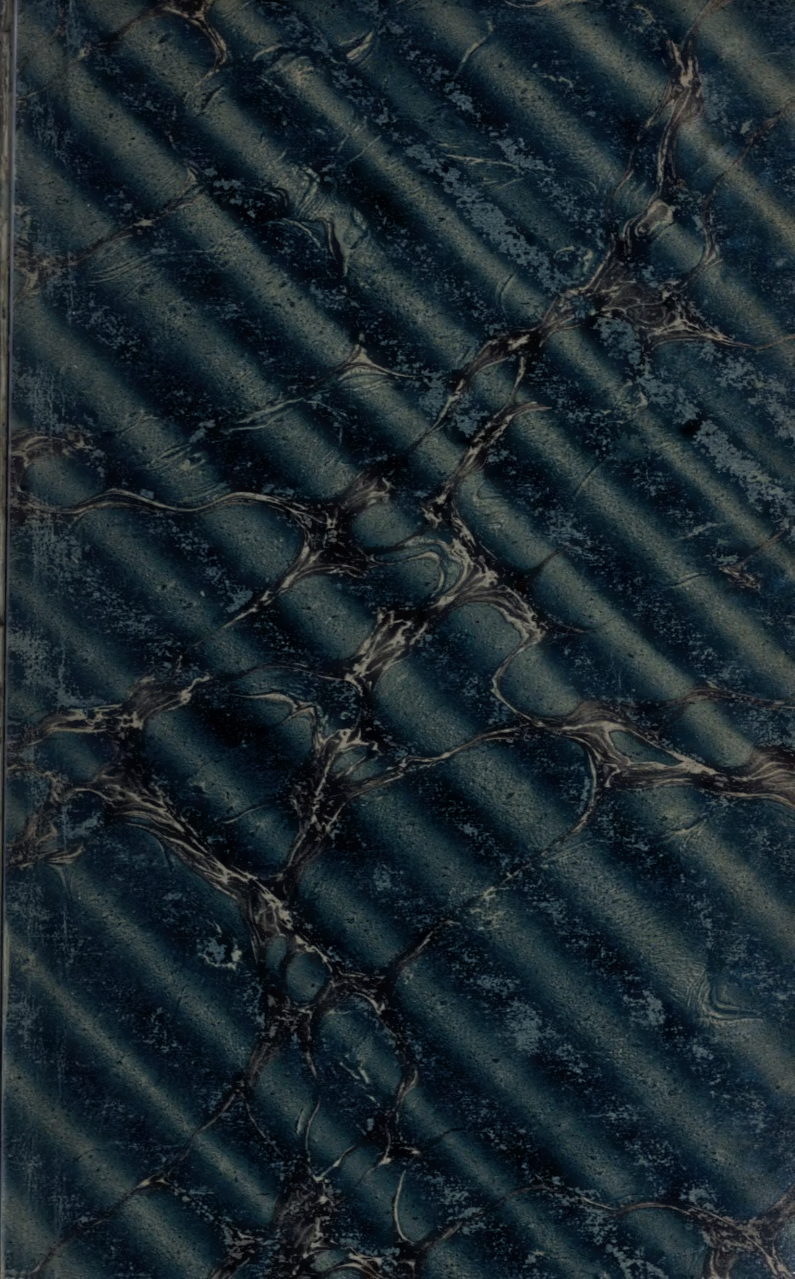






DU MÊME AUTEUR

Poésie

POÈMES .... I vol.
POÈMES, nouvelle série .... I vol.
POÈMES, IIIe série .... I vol.
LES FORCES TUMULTUEUSES .... I vol.
LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES HALLUCINÉES .... I vol.
LA MULTIPLE SPLENDEUR .... I vol.
LES HEURES CLAIRES, suivies des HEURES D'APRÈS-MIDI. I vol.
LES VISAGES DE LA VIE, suivis des DOUZE MOIS .... I vol.
LES RYTHMES SOUVERAINS .... I vol.
ALMANACH (chez Dietrich, à Bruxelles) .... I vol.
PETITES LÉGENDES (chez Deman, à Bruxelles) .... I vol.
TOUTE LA FLANDRE (chez Deman, à Bruxelles) ...... I vol.
LES BLÉS MOUVANTS .... I vol.
LES AILES ROUGES DE LA GUERRE .... I vol.
POÈMES LÉGENDAIRES DE FLANDRE ET DE BRABANT (Société Littéraire de France) .... I vol.

Prose

LES CONTES DE MINUIT (Frank, Bruxelles) .... I vol.
LE BELGIQUE SANGLANTE (Nouvelle Revue Française). I vol.
PARMI LES CENDRES (chez Crès, Paris) .... I vol.
VILLES MEURTRIES DE BELGIQUE (chez Van Oest, Paris).. I vol.

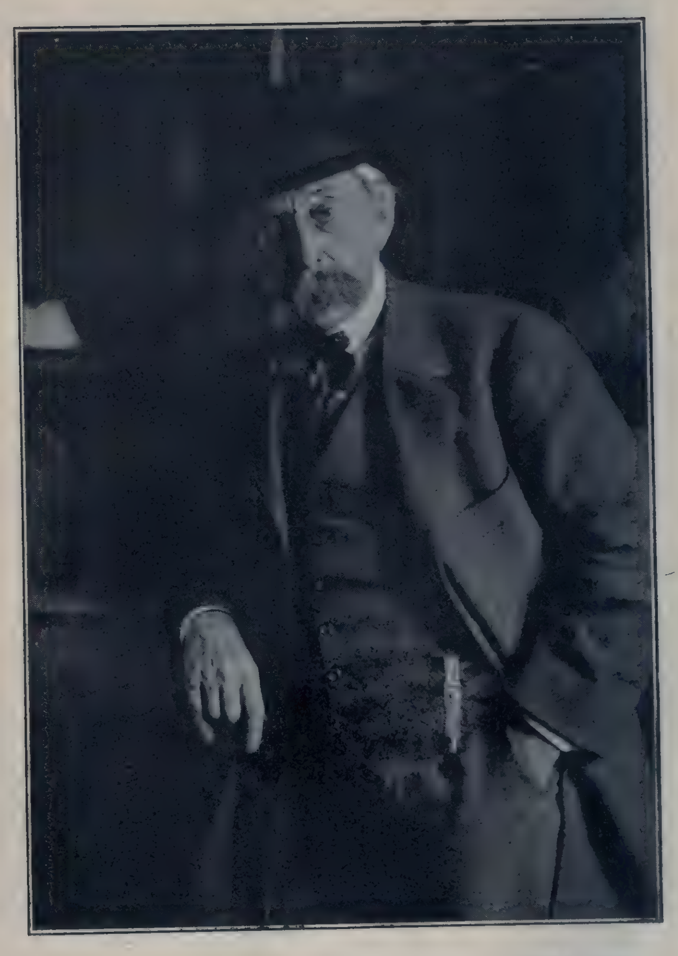
Théâtre

LES AUBES, drame lyrique (chez Deman, à Bruxelles) I vol.
DEUX DRAMES (Le Cloître, en 4 actes.— Philippe II). I vol.
HÉLÈNE DE SPARTE (à la Nouvelle Revue Française).. I vol.

CHOIX DE POÈMES

JUSTIFICATION DE TIRAGE :





Cliché F. Beguin.

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes

AVEC UNE PRÉFACE D'ALBERT HEUMANN

UNE BIBLIOGRAPHIE ET UN PORTRAIT

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII

Beaucoup de lecteurs des premières éditions du Choix de Poèmes *ont constaté des différences entre certains textes du présent volume et ceux d'éditions d'ouvrages d'Emile Verhaeren qu'ils possèdent. Nous croyons devoir indiquer ici que ces variantes proviennent de corrections, de suppressions et d'additions faites par l'auteur lui-même. Nous signalons d'ailleurs que les textes définitifs parus dans notre Bibliothèque choisie ne sont pas tous conformes à ceux de notre collection à 3 fr. 50, lesquels déjà ne sont pas tous conformes à ceux des éditions originales.*

(NOTE DES ÉDITEURS)

PRÉFACE

Emile Verhaeren, né en Flandre le 21 mai 1855, à Saint-Amand, près d'Anvers, est mort tragiquement à Rouen le 27 novembre 1916, broyé par un train. Comment se défendre d'un sentiment de révolte en songeant qu'il a suffi d'un lourd wagon pour anéantir en quelques instants une force de vie si retentissante?

Emile Verhaeren passa une partie de son enfance à vagabonder par la campagne ou sur les bords de l'Escaut avec les gamins du village, ses camarades d'école, non sans observer les petites gens, les petits métiers, dont il devait se souvenir en écrivant *Les Villages illusoires*. Lorsque sonna l'heure d'une instruction sérieuse, on le mit en pension au collège Saint-Louis de Bruxelles, puis au collège Sainte-Barbe de Gand — où, le soir, en cachette, il lisait et déjà faisait des vers.

Les études classiques terminées, Verhaeren, — il avait alors dix-huit ans, — regagna Saint-Amand pour entrer dans l'entreprise industrielle de son oncle. Mais rêvant d'une vie bien différente, le

jeune homme laissa croire aux siens que la car rière d'avocat le tentait et, après douze mois d présence à l'usine, obtint l'autorisation de fair son droit à l'Université de Louvain. Inscrit plu tard au Barreau de Bruxelles, il se souciait e vérité fort peu du Code et employait ses loisirs composer les poèmes qui parurent en 1883 sou le titre : *Les Flamandes*. L'avocat s'effaçait bien tôt, le poète subsistait seul...

Pendant une quinzaine d'années Verhaeren ha bita Bruxelles. Mais depuis 1898 jusqu'au mome où la guerre éclata, il partageait son temps entr la France et la Belgique, résidant l'hiver à Sain Cloud, l'été à Bruxelles et surtout au « Caillo qui bique », maisonnette rustique des environ de Mons, où il travaillait en prenant du repo Verhaeren, cependant, malgré cette existenc régulière et méthodique, avait la passion d voyages : il visita la plupart des contrées d'E rope, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, l'All magne, l'Autriche, la Russie, la Suisse, en touris ou en conférencier. Tourmenté par une véritab fièvre de mouvement et de nouveauté, il se la sait de toujours considérer les mêmes figures, l mêmes horizons ; jadis les livres, spécialement l ouvrages de science et de philosophie, retenaie sa curiosité ; mais de plus en plus il s'éloigna des bibliothèques, ne recherchant que les leçons l'expérience directe : dès qu'il le pouvait, c'éta avec bonheur qu'il se plongeait dans le grand co rant de la vie.

Ce besoin de renouvellement perpétuel s'affirmait en Verhaeren, tyrannique ; aussi conservait-il une nature exubérante de jeunesse. Il s'intéressait aux décors inconnus, s'éprenait des tempéraments originaux, goûtait les sensations fraîches et rien n'attirait autant sa sympathie que les efforts littéraires ou artistiques qui rompent avec les vieilles traditions ou se libèrent des dangereuses routines. Parvenu aux honneurs que comporte une réputation universelle, Verhaeren gardait le même esprit d'initiative et la même puissance de réaction qu'à l'époque lointaine de sa vingt-cinquième année, où, collaborant à *La Jeune Belgique*, il bataillait pour créer dans son pays un mouvement de pensée libre et fière. L'enthousiasme qui le transportait alors le transporta jusqu'à son dernier souffle.

Elevé dans une famille fort pieuse, instruit chez les Pères Jésuites, Verhaeren fut d'abord un catholique très ardent. Mais aussitôt qu'il se trouve en contact immédiat avec le monde réel, il se détache peu à peu du Dieu de son enfance. Plusieurs recueils, aux titres désespérés, *Les Débâcles*, *Les Flambeaux noirs*, nous livrent ses cris d'angoisse, ses détresses cruelles, ses hallucinations. Cette crise conjurée, le poète se reprend à chérir la vie si éperdument que nous pouvons dire de son œuvre — et il a publié près d'une trentaine de volumes en vers — qu'elle est une œuvre de foi magnifique, de foi fanatique en la beauté de l'homme, et qu'elle traduit une religion neuve, absolue, autoritaire, la religion de l'Univers. Que d'hymnes

triomphants à toutes les expressions de la vie ! Verhaeren aime cette vie en lui-même, en son corps nerveux et trépidant, en son âme brûlante, il l'aime en tous ceux qu'il rencontre, il l'aime en toutes les choses qu'il aperçoit et il la découvre, lyrique, exaltante, où d'autres oublieraient de la chercher. Ainsi tous les progrès de la science, toutes les manifestations de l'activité moderne, et les villes et les ports et les usines et les gares et les machines sont glorifiés par lui dans des poèmes enflammés aux rythmes frémissants.

Et cet amour de la vie a su prendre les formes les plus diverses et s'exercer dans les domaines les plus variés. Il semble qu'en Verhaeren résonnent les multiples vibrations de l'orgue. Si naguère il cisela des sonnets d'une précision toute parnassienne, il participa également, en compagnie d'Henri de Régnier, de Moréas, Vielé-Griffin, au premier essor du symbolisme. Sans doute un grand nombre de ses livres prennent une allure fougueuse, souvent exaspérée ; on y remarque ces images les plus rutilantes, ces constructions les plus cabrées qui permirent à Albert Mockel de surnommer Verhaeren « le poète du paroxysme ». Mais à côté des pages audacieuses et parfois haletantes des *Villes tentaculaires*, des *Visages de la Vie*, des *Forces tumultueuses*, de *La Multiple Splendeur*, apparaissent les poèmes plus amples , plus majestueux des *Rythmes souverains* et aussi des évocations champêtres, des pastorales d'une émotion toute virgilienne, enfin les strophes si douces, si tendres, si

intimes des *Heures*. Les chants réunis en ce volume seront rudes ou câlins, désordonnés ou harmonieux, tragiques comme un ouragan ou clairs comme une aube printanière, mais presque toujours ils célébreront le culte de l'Homme, de la Nature et de la Vie.

La guerre — la guerre que l'Allemagne fourbe et féroce a voulue — révèle au poète une passion inconnue, la haine. Lui, dont l'idéal de beauté était si pur, lui qui croyait à la « multiple splendeur » du monde, n'aurait jamais pardonné son crime à la sinistre « faiseuse de crépuscule » ... Aussitôt Verhaeren veut se jeter dans la mêlée, un fusil à la main : sa femme, ses amis le supplient de renoncer à un geste vain, d'user plutôt de l'arme qu'il possède, le verbe. Et cet être, meurtri dans ses sentiments les plus profonds de patriote et d'homme, mais raidi par une volonté superbe de vaincre, par une confiance merveilleuse qui, pas une heure, même aux jours les plus sombres, ne s'est démentie, cet être douloureux mais rayonnant d'espoir se penche, avec quel amour! sur son pays crucifié et crie son indignation contre les bourreaux en des pages admirables de ferveur et de rage. C'est *La Belgique sanglante*, acte d'accusation qui ne périra pas contre l'Allemagne « incivilisable », c'est *Parmi les cendres*, c'est *Villes meurtries de Belgique*, ce sont enfin ces *Ailes rouges de la guerre*, recueil de poèmes véhéments et farouches, qui nous emportent à travers la tempête monstrueuse que la Germa-

nie déchaîna pour son éternel déshonneur. Mais Verhaeren a besoin de contribuer plus directement encore à défendre la cause du Droit : il faut que sa présence, il faut que sa parole illustrent sa pensée, et le poète donne des conférences en Angleterre, en Suisse, en France surtout, pour faire connaître l'héroïsme et le martyre de sa petite patrie, pour élever les cœurs, pour darder les courages. Alors il prodigue ses forces physiques comme ses forces morales, il a conscience qu'il lutte, il savoure un peu la volupté du combat. Une fois de plus il venait de mettre sa voix passionnée et convaincante au service de la Belgique lorsqu'il tomba victime d'un accident aussi banal qu'atroce.

Maintenant il repose là-bas, Verhaeren, dans sa terre de Flandre, étreint par ces dunes qu'il aimait fouler de son large pas franc, au rythme tumultueux et volontaire des flots, il repose là-bas, dans un sol de bataille, parmi les soldats morts pour la Patrie :

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde.
Le Nord
Y déchaîne le vent qui mord ;
Ce n'est qu'un bout de terre avec sa mer au bord
Et le déroulement de sa dune inféconde.

ALBERT HEUMANN.

Janvier 1917.

LES FLAMANDES

(1883)

A Léon Cladel.

—

LA VACHÈRE

Le mouchoir sur la nuque et la jupe lâchée,
Dès l'aube, elle est venue au pacage, de loin;
Mais sommeillante encore, elle s'est recouchée,
Là sous les arbres, dans un coin.

Aussitôt elle dort, bouche ouverte et ronflante;
Le gazon monte, autour du front et des pieds nus;
Les bras sont repliés de façon nonchalante,
Et les mouches rôdent dessus.

Les insectes de l'herbe, amis de chaleur douce
Et de sol attiédi, s'en viennent, à vol lent,
Se blottir, par essaims, sous la couche de mousse,
Qu'elle réchauffe en s'étalant.

Quelquefois, elle fait un geste gauche, à vide,
Effarouche autour d'elle un murmure ameuté
D'abeilles; mais bientôt, de somme encore avide,
Se tourne de l'autre côté.

Le pacage, de sa flore lourde et charnelle,
Encadre la dormeuse à souhait : comme en lui,
La pesante lenteur des bœufs s'incarne en elle
Et leur paix lourde en son œil luit.

La force, bossuant de nœuds le tronc des chênes,
Avec le sang éclate en son corps tout entier :
Ses cheveux sont plus blonds que l'orge dans les plaines
Et les sables dans le sentier.

Ses mains sont de rougeur crue et rêche ; la sève
Qui roule, à flots de feu, dans ses membres hâlés,
Bat sa gorge, la gonfle, et, lente, la soulève
Comme les vents lèvent les blés.

Midi, d'un baiser d'or, la surprend sous les saules,
Et toujours le sommeil s'alourdit sur ses yeux,
Tandis que des rameaux flottent sur ses épaules
Et se mêlent à ses cheveux.

L'ABREUVOIR

En un creux de terrain aussi profond qu'un antre,
Les étangs s'étalaient dans leur sommeil moiré,
Et servaient d'abreuvoir au bétail bigarré,
Qui s'y baignait, le corps dans l'eau jusqu'à mi-ventre

Les troupeaux descendaient, par des chemins penchants :
Vaches à pas très lents, chevaux menés à l'amble,
Et les bœufs noirs et roux qui souvent, tous ensemble,
Beuglaient, le cou tendu, vers les soleils couchants.

Tout s'anéantissait dans la mort coutumière,
Dans la chute du jour : couleurs, parfums, lumière,
Explosions de sève et splendeurs d'horizons ;

Des brouillards s'étendaient en linceuls aux moissons,
Des routes s'enfonçaient dans le soir — infinies,
Et les grands bœufs semblaient râler ces agonies.

CUISSON DU PAIN

Les servantes faisaient le pain pour les dimanches,
Avec le meilleur lait, avec le meilleur grain,
Le front courbé, le coude en pointe hors des manches,
La sueur les mouillant et coulant au pétrin.

Leurs mains, leurs doigts, leur corps entier fumait de hâte,
Leur gorge remuait dans les corsages pleins.
Leurs deux poings monstrueux pataugeaient dans la pâte
Et la moulaient en ronds comme la chair des seins.

Le bois brûlé se fendillait en braises rouges
Et deux par deux, du bout d'une planche, les gouges
Dans le ventre des fours engouffraient les pains mous.

Et les flammes, par les gueules s'ouvrant passage,
Comme une meute énorme et chaude de chiens roux,
Sautaient en rugissant leur mordre le visage.

LES MOINES

(1886)

A Georges Khnopff.

—

LES MOINES

Je vous invoque ici, Moines apostoliques,
Chandeliers d'or, flambeaux de foi, porteurs de feu,
Astres versant le jour aux siècles catholiques,
Constructeurs éblouis de la maison de Dieu;

Solitaires assis sur les montagnes blanches,
Marbres de volonté, de force et de courroux,
Prêcheurs tenant levés vos bras à longues manches
Sur les remords ployés des peuples à genoux;

Vitraux avivés d'aube et de matin candides,
Vases de chasteté ne tarissant jamais,
Miroirs réverbérant comme des lacs lucides
Des rives de douceur et des vallons de paix;

Voyants dont l'âme était la mystique habitante,
Longtemps avant la mort, d'un monde extra-humain,
Torses incendiés de ferveur haletante,
Rocs barbares debout sur l'empire romain;

Etendards embrasés, armures de l'Eglise,
Abatteurs d'hérésie à larges coups de croix,
Géants chargés d'orgueil que Rome immortalise,
Glaives sacrés pendus sur la tête des rois;

Arches dont le haut cintre arquait sa vastitude,
Avec de lourds piliers d'argent comme soutiens,
Du côté de l'aurore et de la solitude,
D'où sont venus vers nous les grands fleuves chrétiens;

Clairons sonnant le Christ à belles claironnées,
Tocsins battant l'alarme, à mornes glas tombants,
Tours de soleil de loin en loin illuminées,
Qui poussez dans le ciel vos crucifix flambants.

MOINE DOUX

Il est des moines doux avec des traits si calmes,
Qu'on ornerait leurs mains de roses et de palmes,

Qu'on formerait, pour le porter au-dessus d'eux,
Un dais pâlement bleu comme le bleu des cieux,

Et pour leurs pas foulant les plaines de la vie,
Une route d'argent d'un chemin d'or suivie.

Et par les lacs, le long des eaux, ils s'en iraient,
Comme un cortège blanc de lys qui marcheraient.

Ces moines, dont l'esprit jette un reflet de cierge,
Sont les amants naïfs de la Très Sainte Vierge,

Ils sont ses enflammés qui vont La proclamant
Etoile de la mer et feu du firmament,

Qui jettent dans les vents la voix de ses louanges,
Avec des lèvres d'or comme le chœur des anges,

Qui l'ont priée avec des vœux si dévorants
Et des cœurs si brûlés qu'ils en ont les yeux grands,

Qui la servent enfin dans de telles délices,
Qu'ils tremperaient leur foi dans le feu des supplices,

Et qu'Elle, un soir d'amour, pour les récompenser,
Donne aux plus saints d'entre eux son Jésus à baiser.

RENTRÉE DES MOINES

I

On dirait que le site entier sous un lissoir
Se lustre et dans les lacs voisins se réverbère;
C'est l'heure où la clarté du jour d'ombres s'obère,
Où le soleil descend les escaliers du soir.

Une étoile d'argent lointainement tremblante,
Lumière d'or, dont on aperçoit le flambeau,
Se reflète mobile et fixe au fond de l'eau
Où le courant la lave avec une onde lente.

A travers les champs verts s'en va se déroulant
La route dont l'averse a lamé les ornières;
Elle longe les noirs massifs des sapinières
Et monte au carrefour couper le pavé blanc.

Au loin scintille encore une lucarne ronde
Qui s'ouvre ainsi qu'un œil dans un pignon rongé.
Là, le dernier reflet du couchant s'est plongé,
Comme, en un trou profond et ténébreux, la sonde.

Et rien ne s'entend plus dans ce mystique adieu,
Rien — le site vêtu d'une paix métallique
Semble enfermer en lui, comme une basilique,
La présence muette et nocturne de Dieu.

II

Alors les moines blancs rentrent aux monastères,
Après secours portés aux malades des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A ceux qui crèvent seuls, mornes, sales, pouilleux
Et que nul de regrets ni de pleurs n'accompagne
Et qui pourriront nus dans un coin de campagne
Sans qu'on lave leur corps ni qu'on ferme leurs yeux,

Aux mendiants mordus de misères avides,
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller là-bas vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tels les moines blancs traversent les champs noirs,
Faisant songer aux temps des jeunesses bibliques
Où l'on voyait errer des géants angéliques,
En longs manteaux de lin, dans l'or pâli des soirs.

III

Brusques, sonnent au loin des tintements de cloche,
Qui cassent du silence à coups de battant clair
Par-dessus les hameaux, jetant à travers l'air
Un long appel, qui long, parmi l'écho, ricoche.

Ils redisent que c'est le moment justicier
Où les moines s'en vont au chœur chanter Ténèbres
Et promener sur leurs consciences funèbres
La froide cruauté de leurs regards d'acier.

Et les voici priant : tous ceux dont la journée
S'est consumée au long hersage en pleins terreaux,
Ceux dont l'esprit sur les textes préceptoraux
S'épand, comme un reflet de lumière inclinée,

Ceux dont la solitude âpre et pâle a rendu
L'âme voyante et dont la peau blême et collante
Jette vers Dieu la voix de sa maigreur sanglante,
Ceux dont les tourments noirs ont fait le corps tordu.

Et les moines qui sont rentrés aux monastères,
Après visite faite aux malheureux des bourgs,
Aux remueurs cassés de sols et de labours,
Aux gueux chrétiens qui vont mourir, aux grabataires,

A leurs frères pieux disent, à lente voix,
Qu'au dehors, quelque part, dans un coin de bruyère,
Il est un moribond qui s'en va sans prière
Et qu'il faut supplier, au chœur, le Christ en croix,

Pour qu'il soit pitoyable aux mendiants avides
Qui, le ventre troué de faim, ne peuvent plus
Se béquiller au loin vers les enclos feuillus
Et qui se noient, la nuit, dans les étangs livides.

Et tous alors, tous les moines, très lentement,
Envoient vers Dieu le chant des lentes litanies;
Et les anges qui sont gardiens des agonies
Ferment les yeux des morts, silencieusement.

SOIR RELIGIEUX

Sur le couvent qui dort, une paix d'ombre blanche
Plane mystiquement et, par les loins moelleux,
Des brouillards de duvet et des vols nébuleux
Egrènent en flocons leur neigeuse avalanche.

Le ciel d'hiver, empli d'un espace géant,
Nacre l'azur profond d'une clarté sereine ;
Il semble que la nuit tende sur de l'ébène
Des manteaux de silence et des robes d'argent.

Les peupliers penchant, pâles, leur profil triste,
Nimbé de lune, au bord des rives sans remous,
Avec un va-et-vient de balancement doux,
Font trembler leurs reflets dans les eaux d'améthyste.

A l'horizon, par où les longs chemins perdus
Marchent vers le matin, à la lueur des chaumes,
Flottent, au son du vent, des formes de fantômes
Qui rasent les gazons de leurs pieds suspendus.

Car c'est l'heure où, là-bas, les Anges, en guirlande,
Redescendent cueillir, mélancoliquement,
Dans les plaines de l'air muet, le lys dormant,
Le lys surnaturel qui fleurit la légende.

On les rêve passant sur les cimes, où luit,
Comme des baisers d'or, l'adieu de la lumière,
Ils vont par le sentier, le champ et la bruyère,
Et, le doigt sur la bouche, ils écoutent la nuit.

Et tel est le silence éclos autour du cloître
Et le mystère épars autour de l'horizon,
Qu'ils entendent la pure et belle floraison
Du pâle lys d'argent sur les montagnes croître.

MOINE SAUVAGE

On trouve encor de grands moines que l'on croirait
Sortis de la nocturne horreur d'une forêt.

Ils vivent ignorés en de vieux monastères,
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

Et l'épouvantement des grands bois résineux
Roule avec sa tempête et sa terreur en eux.

Leur barbe flotte au vent comme un taillis de verne,
Et leur œil est luisant comme une eau de caverne.

Et leur grand corps drapé des longs plis de leur froc
Semble surgir debout dans les parois d'un roc.

Eux seuls, parmi ces temps de grandeur outragée,
Ont maintenu debout leur âme ensauvagée ;

Leur esprit, hérissé comme un buisson de fer,
N'a jamais remué qu'à la peur de l'enfer ;

Ils n'ont jamais compris qu'un Dieu porteur de foudre
Et cassant l'univers que rien ne peut absoudre,

Et des vieux Christs hagards, horribles, écumants,
Tels que les ont grandis les maîtres allemands,

Avec la tête en loque et les mains large-ouvertes
Et les deux pieds crispés autour de leurs croix vertes

Et les saints à genoux sous un feu de tourment,
Qui leur brûlait les os et les chairs lentement ;

Et les vierges, dans les cirques et les batailles,
Donnant aux lions roux à lécher leurs entrailles ;

Et les pénitents noirs qui, les yeux sur le pain,
Se laissaient, dans leur nuit rouge, mourir de faim.

Et tels s'useront-ils en de vieux monastères,
Au fond du cloître, ainsi que des marbres austères.

CROQUIS DE CLOITRE

Sous un pesant repos d'après-midi vermeil,
Les stalles, en vieux chêne éteint, sont alignées,
Et le jour traversant les fenêtres ignées
Etale, au fond du chœur, des nattes de soleil.

Et les moines dans leurs coules toutes les mêmes,
— Mêmes plis sur leur manche et mêmes sur leur froc,
Même raideur et même attitude de roc —
Sont là, debout, muets, plantés sur deux rangs blêmes

Et l'on s'attend à voir ces immobilités
Brusquement se disjoindre et les versets chantés
Rompre, à tonnantes voix, ces silences qui pèsent;

Mais rien ne bouge au long du sombre mur qui fuit,
Et les heures s'en vont, par le couvent, sans bruit,
Et toujours et toujours les grands moines se taisent.

LES SOIRS

(1887)

A Georges Rodenbach.

—

LES COMPLAINTES

Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute,
Sont plus tristes encor, les dimanches, le soir,
A l'heure où vont mourir les tons et les lumières.
Le village s'endort : la cloche des saluts
Tinte minablement et tinte ; et les chaumières
Qu'on ferme, et les volets et leurs airs vermoulus
Poussent des cris souffrants, comme des voix humaines.
Parfois, dans les vergers, un très doux meuglement
S'entend au loin et réveille un écho. Les plaines
Se remplissent de nuit et de tressaillement.
Personne. A l'horizon, rien que la solitude
Et des nuages lents qui voyagent par tas.
Et dans cet infini d'ombre et de lassitude
Et dans cette douleur des campagnes, là-bas,

Les complaintes qu'on va chantant par la grand'route,
Avec leurs vieux refrains de banal désespoir,
Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute,
Meurent, en cette fin de dimanche et de soir.

LE GEL

Ce soir, un grand ciel clair, surnaturel, abstrait,
Froid d'étoiles, infiniment inaccessible
A la prière humaine, un grand ciel apparaît.
Il fige en son miroir l'éternité visible.

Le gel étreint tout l'horizon d'argent et d'or,
Le gel étreint les vents, la grève et le silence
Et les plaines et les plaines; et le gel mord
Les lointains bleus, où les beffrois pointent leur lance.

Silencieux, les bois, la mer et ce grand ciel.
Oh! sa lueur immobile et dardante!
Et rien qui remuera cet ordre essentiel
Et ce règne de neige acerbe et corrodante.

Immutabilité totale. On sent du fer
Et de l'acier serrer son cœur morne et candide;
Et la crainte saisit d'un immortel hiver
Et d'un grand Dieu soudain, glacial et splendide.

LE MOULIN

Le moulin tourne au fond du soir, très lentement,
Sur un ciel de tristesse et de mélancolie ;
Il tourne et tourne, et sa voile couleur de lie
Est triste et faible et lourde et lasse, infiniment.

Depuis l'aube, ses bras, comme des bras de plainte,
Se sont tendus et sont tombés ; et les voici
Qui retombent encor, là-bas, dans l'air noirci
Et le silence entier de la nature éteinte.

Un jour souffrant d'hiver sur les hameaux s'endort,
Les nuages sont las de leurs voyages sombres,
Et le long des taillis qui ramassent leurs ombres,
Les ornières s'en vont vers un horizon mort.

Autour d'un vieil étang, quelques huttes de hêtre
Très misérablement sont assises en rond ;
Une lampe de cuivre éclaire leur plafond
Et glisse une lueur aux coins de leur fenêtre.

Et dans la plaine immense, au bord du flot dormeur,
Ces torpides maisons, sous le ciel bas, regardent,
Avec les yeux fendus de leurs vitres hagardes,
Le vieux moulin qui tourne et, las, qui tourne et meurt.

LES VIEUX CHÊNES

L'hiver, les chênes lourds et vieux, les chênes tors,
Geignant sous la tempête et projetant leurs branches
Comme de grands bras qui veulent fuir leur corps,
Mais que tragiquement la chair retient aux hanches,

Semblent de maux obscurs les mornes recéleurs ;
Car l'âme des pays du Nord, sombre et sauvage,
Habite et clame en eux ses nocturnes douleurs
Et tord ses désespoirs d'automne en leur branchage.

Oh ! leurs plaintes et leurs plaintes, durant la nuit ;
D'abord, lointainement, douces et miaulantes,
Comme ayant joie et peur de troubler, de leur bruit,
Le sommeil ténébreux des campagnes dolentes,

Puis le désir soudain où la terreur se joint
Quand la tempête est là, hennissante et prochaine,
Puis le râlement brusque et terrible, si loin
Que les bêtes des grand'routes hurlent de haine

Ou se couchent, là-bas, dans les sillons, de peur,
Puis un apaisement sinistre et despotique,
— Une attente de glaive et d'ombre et de fureur, —
Et tout à coup la rage énorme et frénétique,

Tout l'infini qui grince et se brise et se tord
Et se déchire et vole en lambeaux de colère,
A travers la campagne, et beugle au loin la mort
De l'un à l'autre point de l'espace solaire.

Oh ! les chênes ! Oh ! les mornes suppliciés !
Et leurs pousses et leurs branches que l'on arrache
Et que l'on broie ! Et leurs vieux bras exfoliés
A coups de foudre, à coups de bise, à coups de hache !

Ils sont crevés, solitaires ; leur front durci
Est labouré ; leur vieille écorce d'or est sombre
Et leur sève se plaint plus tristement que si
Le dernier cri du monde avait traversé l'ombre.

L'hiver, les chênes lourds et vieux, les chênes tors,
Geignant sous la tempête et projetant leurs branches
Comme de grands bras qui voudraient fuir un corps,
Mais que tragiquement la chair retient aux hanches,

Semblent de maux obscurs les mornes recéleurs,
Car l'âme des pays du Nord, sombre et sauvage,
Habite et clame en eux ses nocturnes douleurs
Et tord ses désespoirs d'automne en leur branchage.

LES DÉBACLES

(1888)

A Théo van Rysselberghe,
Willy Schlobach,
Dario de Regoyos.

—

DIALOGUE

.... Sois ton bourreau toi-même;
N'abandonne le soin de te martyriser
A personne, jamais. Donne ton seul baiser
Au désespoir; déchaîne en toi l'âpre blasphème ;
Force ton âme, éreinte-la contre l'écueil :
Les maux du cœur qu'on exaspère, on les commande;
La vie, hélas! ne se corrige ou ne s'amende
Que si la volonté la terrasse d'orgueil.
Sa norme est la douleur. Hélas! qui s'y résigne?
— Certes, je veux exacerber les maux en moi.
Comme jadis les grands chrétiens, mordus de foi,
Se torturaient avec une ferveur maligne,
Je veux boire les souffrances, comme un poison
Vivant et fou ; je cinglerai de mon angoisse
Mes pauvres jours, ainsi qu'un tocsin de paroisse
S'exalte à disperser le deuil sur l'horizon.

Cet héroïsme intime et bizarre m'attire :
Se préparer sa peine et provoquer son mal
Avec acharnement, et dompter l'animal
De misère et de peur, qui dans le cœur se mire
Toujours ; se redresser cruel, mais contre soi,
Vainqueur de quelque chose enfin, et moins languide
Et moins banalement en extase du vide.

— Sois ton pouvoir, sois ton tourment, sois ton effroi.
Et puis, il est des champs d'hostilités tentantes
Que des hommes de marbre, avec de fortes mains,
Ont cultivés ; il est de terribles chemins,
Où leurs cris violents et leurs marches battantes
Sont entendus : c'est là que, sur tel roc vermeil,
Le soir allume, au loin, le sang et les tueries
Et que luisent, parmi des lianes flétries,
De scintillants couteaux de crime et de soleil !

SI MORNE !

Se replier toujours sur soi-même, si morne !
Comme un drap lourd, qu'aucun dessin de fleur n'adorne.

Se replier, s'appesantir et se tasser
Et se toujours, en angles noirs et mats, casser.

Si morne ! et se toujours interdire l'envie
De tailler en drapeaux l'étoffe de sa vie,

Plier et replier ses mauvaises fureurs
Et ses rancœurs et ses douleurs et ses erreurs.

Ni les frissons soyeux, ni les moires fondantes
Mais les pointes en soi des épingles ardentes.

Oh ! le paquet qu'on pousse et qu'on jette à l'écart,
Si morne et lourd, sur un rayon, dans un bazar.

Déjà sentir la bouche âcre des moisissures
Gluer, et les taches s'étendre en leurs morsures.

Pourrir, immensément emmailloté d'ennui ;
Etre l'ennui qui se replie en de la nuit.

Tandis que lentement, dans les laines ourdies,
De part en part, mordent les vers des maladies.

VERS LE CLOITRE

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

Sauvage horreur de soi si mornement sentie !
Quand notre corps nous boude et que nos nerfs, la nuit,
Jettent sur nos vouloirs leur cagoule d'ennui,
Ou brusquement nous arrachent à l'inertie.

Dites, ces pleurs, ces cris et cette peur du soir !
Dites, ces plombs de maladie en tous les membres,
Et la lourde torpeur des morbides novembres,
Et le dégoût de se toucher et de se voir ?

Dites, ces mains qui regrettent l'ancien vice
Et qui cherchent encor aux rondeurs des coussins
Et des toisons de ventre et des grappes de seins
Et de moites chaleurs pour le songe complice ?

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

Et s'imposer le gel des sens quand le corps brûle ;
Et se tyranniser et se tordre le cœur,
— Hélas ! ce qui en reste — et tordre, avec rancœur,
Jusqu'au regret d'un autrefois doux et crédule.

Se cravacher dans sa pensée et dans son sang,
Dans son effort, dans son espoir, dans son blasphème ;
Et s'exalter de ce mépris, pauvre lui-même,
Mais qui rachète un peu l'orgueil d'où l'on descend.

Et se mesquiniser en pratiques futiles
Et se faire petit et n'avoir qu'âpreté
Pour tout ce qui n'est point d'une âcre nullité
Dans le jardin fané des floraisons hostiles.

Je rêve une existence en un cloître de fer,
Brûlée au jeûne et sèche et râpée aux cilices,
Où l'on abolirait, en de muets supplices,
Par seule ardeur de l'âme, enfin, toute la chair.

Oh ! la constante rage à s'écraser, la hargne
A se tant torturer, à se tant amoindrir,
Que tout l'être n'est plus vivant que pour souffrir
Et se fait de son mal sa joie et son épargne.

N'entendre plus ses cris, ne sentir plus ses pleurs,
Mater son instinct noir, tuer sa raison traître,
Oh ! le pouvoir et le savoir ! Etre son maître !
Et les casser enfin, les crocs de ses douleurs !

Et peut-être qu'alors, par un soir salutaire,
Une paix de néant s'installerait en moi,

Et que sans m'émouvoir j'écouterais l'aboi,
L'aboi tumultueux de la mort volontaire.

Je rêve une existence en un cloître de fer.

FLEUR FATALE

L'absurdité grandit comme une fleur fatale
Dans le terreau des sens, des cœurs et des cerveaux;
En vain tonnent, là-bas, les prodiges nouveaux ;
Nous, nous restons croupir dans la raison natale.

Je veux marcher vers la folie et ses soleils,
Ses blancs soleils de lune au grand midi, bizarres,
Et ses échos lointains, mordus de tintamarres
Et d'aboiements et pleins de chiens vermeils.

Iles en fleurs, sur un lac de neige ; nuage
Où nichent des oiseaux sous les plumes du vent;
Grottes de soir, avec un crapaud d'or devant,
Et qui ne bouge et mange un coin du paysage.

Becs de hérons, énormément ouverts pour rien,
Mouche, dans un rayon, qui s'agite, immobile :
L'insconscience douce et le tic-tac débile
De la tranquille mort des fous, je l'entends bien!

LA COURONNE

Et je voudrais aussi ma couronne d'épines!
Une épine pour chaque pensée, à travers
Mon front, jusqu'au cerveau, jusqu'aux frêles racines,
Où se tordent les maux et les rêves forgés

En moi, par moi. O couronne, comme une rage,
Comme un buisson d'ébène en feu, comme des crins
D'éclairs et de flammes, peignés de vent sauvage!
Et ce seraient mes vains et mystiques désirs,
Ma science d'ennui, mes tendresses battues
De flagellants remords, mes chatoyants vouloirs
De meurtre et de folie et mes haines têtues
Qu'avec ses dards et ses griffes, elle mordrait.
Et, plus intimement encor, mes anciens râles
D'amour vers des ventres muflés de toisons d'or
Et mes vices d'esprit pour les ardeurs claustrales
Et mes derniers tressauts de nerfs et de sanglots
Et, plus au fond, le rut même de ma torture,
Et tout enfin! O couronne de ma douleur
Et de ma joie, ô couronne de dictature
Debout sur mes deux yeux, ma bouche et mon cerveau;
O la couronne en rêve à mon front somnambule,
Hallucine-moi donc de ton absurdité,
Et sacre-moi ton roi souffrant et ridicule.

LES FLAMBEAUX NOIRS

(1890)

A Edmond Picard.

—

LA DAME EN NOIR

— Dans la ville d'ébène et d'or,
Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre, après tant de jours,
Qu'attendre encor?

— Les chiens du noir espoir ont aboyé, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux,
Si longuement, vers mes deux yeux silencieux,
Si longuement et si terriblement, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux en noir.

Dites, quels feux agitent-ils mes crins,
Pour affoler ainsi ces chiens,
Et quelle ardeur règne en mes reins
Et dans mon corps toisonné d'or?

— Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre?

— Vers quel paradis noir font-ils voile mes seins,
Et vers quels horizons ameutés de tocsins?
Dites, quel Walhalla tumultueux de fièvres
Ou quels chevaux cabrés vers l'amour sont mes lèvres?

Dites, quel incendie et quel effroi
Suis-je? pour ces grands chiens, qui me lèchent ma rage,
Et quel naufrage espèrent-il en mon orage
Pour tant chercher leur mort en moi?

— Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre après de si longs jours?

— Mes yeux, comme des pierres d'or,
Luisent pendant les nuits charnelles :
Je suis belle comme la mort
Et suis publique aussi comme elle.

Aux douloureux traceurs d'éclairs
Et de désirs sur mes murailles,
J'offre le catafalque de mes chairs
Et les cierges des funérailles.

Je leur donne tout mon remords
Pour les soûler au seuil du porche,
Et le blasphème de mon corps
Brandi vers Dieu comme une torche.

Ils me savent comme une tour
De fer et de siècles vêtue,
Et s'exècrent en mon amour
Qui les affole et qui les tue.

Ce qu'ils aiment — cœur saccagé,
Esprit dément, âme incertaine —
C'est le dégoût surtout que j'ai
De leurs baisers ou de leur haine.

C'est de trouver encore en moi
Leur pourpre et noire parélie
Et mon drapeau de rouge effroi
Echevelé dans leur folie.

— Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre?

— A cette heure de vieux soleil chargé de soir
Qui se projette en éclats d'or sur le trottoir,
Quand la ville s'allonge en un serpentement
De feux et de chemins, vers cet aimant
Toujours debout à l'horizon : la femme,
Les chiens du désespoir
Ont aboyé vers les yeux de mon âme,
Si longuement vers mes deux yeux,
Si longuement et si lointainement, ce soir,
Vers les lunes de mes deux yeux en noir!

Dites, quel brûlement et quelle ardeur mes crins
Font-ils courir au long de mon corps d'or?
Et de quelle fureur s'animent-ils mes reins,
Devant les yeux hallucinés des chiens?

Et moi aussi, dites, quel Walhalla de fièvres
Vient à mon tour m'incendier les lèvres
Et vers quels horizons ameutés de tocsins
Et quels paradis noirs font-ils voile, mes seins?

Dites, quel appel et quel effroi
Viennent ce soir me chasser hors de moi,
Sur les places, dans les villes,
Reine foudroyante et servile?

— Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre, après de si longs jours,
Qu'attendre ?

— Hélas ! quand viendra-t-il, celui
Qui doit venir — peut-être aujourd'hui —
Qui doit venir vers mon attente
Fatalement, et qui viendra ?

La démence incurable et tourmentante,
Qui donc en lui la sentira
Monter jusqu'à mes seins qui hallucinent ?
Vers les deux mains de ceux qui assassinent
Mon corps se dresse ardent et blême ;
Je suis celle qui ne craint rien
Et dont personne ne s'abstient :
Je suis tentatrice suprême.
Dites ? Qui donc doit me vouloir, ce soir, au fond d'un bouge ?

— Sombre dame des carrefours,
Qu'attendre après de si longs jours,
Qu'attendre ?

— J'attends tel homme au couteau rouge.

LES NOMBRES

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres,
Le front fendu, d'avoir buté,
Obstinément, contre leur fixité.

Arbres raides dans le sol clair
Et ramures en sillages d'éclair
Et fûts comme un faisceau de lances
Et rocs symétriques dans l'air,

Blocs de peur et de silence.
Là-haut, le million épars des diamants
Et les regards, aux firmaments,
Myriadaires des étoiles ;
Et des voiles après des voiles,
Autour de l'Isis d'or qui rêve aux firmaments.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Ils me fixent, avec les yeux de leurs problèmes ;
Ils sont, pour éternellement rester : les mêmes.
Primordiaux et définis,
Ils tiennent le monde entre leurs infinis ;
Ils expliquent le fond et l'essence des choses,
Puisqu'à travers les temps planent leurs causes.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Mes yeux ouverts ? — dites leurs prodiges !
Mes yeux fermés ? — dites leurs vertiges !
Voici leur marche rotatoire
Cercle après cercle, en ma mémoire,
Je suis l'immensément perdu,
Le front vrillé, le cœur tordu,
Les bras battants, les yeux hagards,
Dans les hasards des cauchemars.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Textes de quelles lois infiniment lointaines ?
Restes de quels géométriques univers ?
Havres, d'où sont partis, par des routes certaines,
Ceux qui pourtant se sont perdus de mer en mer ?
Regards abstraits, lobes vides et sans paupières,
Clous dans du fer, lames en pointe entre des pierres ?

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres !

Mon cerveau triste, au bord des livres,
S'est épuisé, de tout son sang,
Dans leur trou d'ombre éblouissant;
Devant mes yeux, les textes ivres
S'entremêlent, serpents tordus;
Mes poings sont las d'être tendus,
Par au travers de mes nuits sombres,
Avec, au bout, le poids des nombres,
Avec, toujours, la lassitude
De leurs barres de certitude.

Je suis l'halluciné de la forêt des Nombres.

Dites! jusques à quand, là-haut,
Le million épars des diamants
Et les regards, aux firmaments,
Myriadaires, des étoiles,
Et ces voiles après ces voiles,
Autour de l'Isis d'or qui rêve aux firmaments?

LES APPARUS DANS MES CHEMINS

(1891)

A Edmond Deman.

—

CELUI DE L'HORIZON

J'ai regardé, par la lucarne ouverte, au flanc
D'un phare abandonné que flagellait la pluie :
Des trains tumultueux, sous des tunnels de suie,
Sifflaient, toisés de loin par des fanaux de sang.

Le port, immensément hérissé de grands mâts,
Dormait, huileux et lourd, en ses bassins d'asphalte ;
Un seul levier, debout sur un bloc de basalte,
Serrait en son poing noir un énorme acomas.

Et, sous la voûte en noir de ce ciel de portor,
Une à une, là-bas, s'éloignaient les lanternes
Vers des quartiers de bruit, de joie et de tavernes,
Où des femmes dansaient entre des miroirs d'or.

Quand, plaie énorme et rouge, une voile, soudain,
Tuméfiée au vent, cingla vers les débarcadères,
Quelqu'un qui s'en venait des pays légendaires
Parut, le front compact d'orgueil et de dédain.

Comme des glaives d'or et des lances au clair,
Il dégaînait sa rage et ses désirs sauvages
Et ses cris durs frappaient les échos des rivages
Ou traversaient, de part en part, l'ombre et la mer.

Il était d'Océan. Il était grand d'avoir
Mordu chaque horizon saccagé de tempête
Et de maintenir haute et tenace sa tête
Sous les poings de terreur que lui tendait le soir.

Effrayant effrayé. Il cherchait le chemin
Vers une autre existence éclatée en miracles,
En un désert de rocs illuminés d'oracles,
Où le chêne vivrait, où parlerait l'airain,

Où tout l'orgueil serait : se vivre, en déploiements
D'effroi sauvage, avec, sur soi, la voix profonde
Et tonnante des Dieux, qui ont tordu le monde
Plein de terreur, sous le froid d'or des firmaments.

Et depuis des mille ans il défiait l'éclair,
Dressant sur l'horizon les torses de ses voiles
Et guettant les signaux des plus rouges étoiles
Dont les cristaux sanglants se cassaient dans la mer.

SAINT GEORGES

Ouverte en large éclair, parmi les brumes,
Une avenue ;
Et Saint Georges, cuirassé d'or,
Avec des plumes et des écumes
Au poitrail blanc de son cheval sans mors,
Descend.

L'équipage diamantaire
Fait de sa chute un triomphal chemin
A la pitié du ciel vers notre terre.
Prince de l'aube et du matin,
Joyeux, vibrant et cristallin,
Mon cœur nocturne, oh qu'il l'éclaire,
Au tournoiement de son épée auréolaire !
Que j'entende le bruit glissant
Du vent, autour de sa cotte de mailles
Et de son gonfanon dans les batailles;
Le Saint Georges, celui qui luit
Et vient, parmi les cris de mon désir
Saisir
Mes pauvres bras tendus vers sa vaillance !

Comme un grand cri de foi
Il tient, droite, sa lance,
Le Saint Georges;
Il fait comme un tumulte d'or
Dans le céleste et flamboyant décor;
Il porte au front l'éclat du chrême,
Le Saint Georges du haut devoir,
Beau de son cœur et par lui-même.

Sonnez toutes mes voix d'espoir !
Sonnez en moi; sonnez, sous les rameaux,
En des chemins pleins de soleil !
Micas d'argent, soyez la joie entre les pierres;
Et vous, les blancs cailloux des eaux,
Ouvrez vos yeux, dans les ruisseaux,
A travers l'eau de vos paupières;
Paysage, avec tes lacs vermeils,
Sois le miroir des vols de flamme
Du Saint Georges vers mon âme!

Contre les dents du dragon noir,
Contre l'armature de lèpre et de pustules,
Il est le glaive et le miracle.
La charité, sur sa cuirasse brûle
Et son courage est la débâcle
Bondissante de l'instinct noir.

Feux criblés d'or, feux rotatoires
Et tourbillons d'astres, ses gloires,
Aux galopants sabots de son cheval,
Eblouissent les yeux de ma mémoire.
Il vient, en bel ambassadeur
Du pays blanc, illuminé de marbres,
Où, dans les parcs, au bord des mers, sur l'arbre
De la bonté, suavement croît la douceur.

Le port, il le connaît, où se bercent tranquilles,
De merveilleux vaisseaux emplis d'anges dormants,
Et les grands soirs, où s'éclairent des îles
Belles, mais immobiles,
Parmi les yeux, dans l'eau, des firmaments.
Ce royaume, d'où se lève, reine, la Vierge,
Il en est l'humble joie ardente — et sa flamberge
Y vibre, en ostensoir, dans l'air;
Le dévorant Saint Georges clair
Qui frôle et éblouit de son éclair
Mon âme.

Il sait de quels lointains je viens,
Avec quelles brumes, dans le cerveau,
Avec quels signes de couteau,
En croix noires, sur la pensée,
Avec quel manque de biens,
Avec quelle puissance dépensée,

Avec quel masque et quelle folie,
Sur de la honte et de la lie.

J'ai été lâche et je me suis enfui
Dans un jardin de maux et de pleurs infertiles;
J'ai soulevé, quand me cernait la nuit,
Les marbres d'or d'une science hostile,
Vers des sommets barrés d'oracles noirs;
Seule la mort est la reine des soirs
Et tout l'effort humain n'est clair que dans l'aurore;
Avec les fleurs, la prière désire éclore
Et leurs douces lèvres ont le même parfum;
Le blanc soleil, sur l'eau nacrée, est pour chacun
Comme une main de caresse, sur l'existence;
L'aube s'ouvre, comme un conseil de confiance,
Et qui l'écoute est le sauvé
De son marais, où nul péché ne fut jamais lavé.

Le Saint Georges rapide et clair
A traversé, par bonds de flamme,
Le frais matin, jusqu'à mon âme;
Il était jeune et beau de foi;
Il se pencha d'autant plus bas vers moi,
Qu'il me voyait plus à genoux;
Comme un intime et pur cordial d'or
Il m'a rempli de son essor
Et tendrement d'un effroi doux;
Devant sa vision altière,
J'ai mis en sa pâle main fière
Les fleurs tristes de ma douleur;
Et lui, s'en est allé, m'imposant la vaillance
Et, sur le front, la marque en croix d'or de sa lance,
Droit vers son Dieu, avec mon cœur.

LES CAMPAGNES HALLUCINÉES

(1893)

A Victor Desmeth,
en souvenir.

—

LES MENDIANTS

Les jours d'hiver quand le froid serre
Le bourg, le clos, le bois, la fagne,
Poteaux de haine et de misère,
Par l'infini de la campagne,
Les mendiants ont l'air de fous.

Dans le matin, lourds de leur nuit,
Ils s'enfoncent au creux des routes,
Avec leur pain trempé de pluie
Et leur chapeau comme la suie
Et leurs grands dos comme des voûtes
Et leurs pas lents rythmant l'ennui ;
Midi les arrête dans les fossés
Pour leur repas ou leur sieste ;
On les dirait immensément lassés
Et résignés aux mêmes gestes ;

Pourtant, au seuil des fermes solitaires,
Ils surgissent, parfois, tels des filous,
Le soir, dans la brusque lumière
D'une porte ouverte tout à coup.

Les mendiants ont l'air de fous.

Ils s'avancent par l'âpreté
Et la stérilité du paysage,
Qu'ils reflètent, au fond des yeux
Tristes de leur visage;
Avec leurs hardes et leurs loques
Et leur marche qui les disloque,
L'été, parmi les champs nouveaux,
Ils épouvantent les oiseaux;
Et maintenant que décembre sur les bruyères
S'acharne et mord
Et gèle, au fond des bières,
Les morts,
Un à un, ils s'immobilisent
Sur des chemins d'église,
Mornes, têtus et droits,
Les mendiants, comme des croix.

Avec leur dos comme un fardeau
Et leur chapeau comme la suie,
Ils habitent les carrefours
Du vent et de la pluie.
Ils sont le monotone pas
— Celui qui vient et qui s'en va
Toujours le même et jamais las —
De l'horizon vers l'horizon.
Ils sont l'angoisse et le mystère
Et leurs bâtons sont les battants

Des cloches de misère
Qui sonnent à mort sur la terre.
Aussi, lorsqu'ils tombent enfin,
Séchés de soif, troués de faim,
Et se terrent comme des loups,
Au fond d'un trou,
Ceux qui s'en viennent,
Après les besognes quotidiennes,
Ensevelir à la hâte leur corps,
Ont peur de regarder en face
L'éternelle menace
Qui luit sous leur paupière, encor.

LE DÉPART

Traînant leurs pas après leurs pas,
Le front pesant et le cœur las,
S'en vont, le soir, par la grand'route,
Les gens d'ici, buveurs de pluie,
Lécheurs de vent, fumeurs de brume.

Les gens d'ici n'ont rien de rien,
Rien devant eux
Que l'infini de la grand'route.

Chacun porte au bout d'une gaule,
Dans un mouchoir à carreaux bleus,
Chacun porte dans un mouchoir,
Changeant de main, changeant d'épaule
Chacun porte
Le linge usé de son espoir.

Les gens s'en vont, les gens d'ici,
Par la grand'route à l'infini.

L'auberge est là, près du bois nu,
L'auberge est là de l'inconnu ;
Sur ses dalles, les rats trimballent
Et les souris.

L'auberge, au coin des bois moisis,
Grelotte, avec ses murs mangés,
Avec son toit comme une teigne,
Avec le bras de son enseigne
Qui tend au vent un os rongé.

Les gens d'ici sont gens de peur :
Ils font des croix sur leur malheur
Et tremblent ;
Les gens d'ici ont dans leur âme
Deux tisons noirs, mais point de flamme,
Deux tisons noirs en croix.

Les gens d'ici sont gens de peur ;
Et leurs autels n'ont plus de cierges
Et leur encens n'a plus d'odeur :
Seules, en des niches désertes,
Quelques roses tombent inertes
Autour d'un Christ en plâtre peint.

Les gens d'ici ont peur de l'ombre sur leurs champs,
De la lune sur leurs étangs,
D'un oiseau mort contre une porte ;
Les gens d'ici ont peur des gens.

Les gens d'ici sont malhabiles,
La tête lente et les cerveaux débiles
Quoique tannés d'entêtement ;
Ils sont ladres, ils sont minimes
Et s'ils comptent, c'est par centimes,
Péniblement, leur dénûment.

Avec leur chat, avec leur chien,
Avec l'oiseau dans une cage,
Avec, pour vivre, un seul moyen :
Boire son mal, taire sa rage ;
Les pieds usés, le cœur moisi,
Les gens d'ici,
Quittant leur gîte et leur pays,
S'en vont, ce soir, vers l'infini.

Les mères traînent à leurs jupes
Leur trousseau long d'enfants bêlants,
Trinqueballés, trinqueballants ;
Les yeux clignants des vieux s'occupent
A refixer, une dernière fois,
Leur coin de terre morne et grise,
Où mord l'averse, où mord la bise,
Où mord le froid.
Suivent les gars des bordes,
Les bras maigres comme des cordes,
Sans plus d'orgueil, sans même plus
Le moindre élan vers les temps révolus
Et le bonheur des autrefois,
Sans plus la force en leurs dix doigts
De se serrer en poings contre le sort
Et la colère de la mort.

Les gens des champs, les gens d'ici
Ont du malheur à l'infini.

Leurs brouettes et leurs charrettes
Trinqueballent aussi,
Cassant, depuis le jour levé,
Les os pointus du vieux pavé :
Quelques-unes, plus grêles que squelettes,
Entrechoquent des amulettes

A leurs brancards,
D'autres grincent, les ais criards,
Comme les seaux dans les citernes;
D'autres portent de vieillottes lanternes.

Les chevaux las
Secouent, à chaque pas,
Le vieux lattis de leur carcasse;
Le conducteur s'agite et se tracasse,
Comme quelqu'un qui serait fou,
Lançant parfois vers n'importe où,
Dans les espaces,
Une pierre lasse
Aux corbeaux noirs du sort qui passe.
Les gens d'ici
Ont du malheur — et sont soumis.

Et les troupeaux rêches et maigres,
Par les chemins râpés et par les sablons aigres,
Egalement sont les chassés,
Aux coups de fouet inépuisés
Des famines qui exterminent :
Moutons dont la fatigue à tout caillou ricoche,
Bœufs qui meuglent vers la mort proche,
Vaches lentes et lourdes
Aux pis vides comme des gourdes.

Ainsi s'en vont bêtes et gens d'ici,
Par le chemin de ronde
Qui fait dans la détresse et dans la nuit,
Immensément, le tour du monde,
Venant, dites, de quels lointains,
Par à travers les vieux destins,
Passant les bourgs et les bruyères,
Avec, pour seul repos, l'herbe des cimetières,

Allant, roulant, faisant des nœuds
De chemins noirs et tortueux,
Hiver, automne, été, printemps,
Toujours lassés, toujours partant
De l'infini pour l'infini.

Tandis qu'au loin, là-bas,
Sous les cieux lourds, fuligineux et gras,
Avec son front comme un Thabor,
Avec ses suçoirs noirs et ses rouges haleines
Hallucinant et attirant les gens des plaines,
C'est la ville que la nuit formidable éclaire,
La ville en plâtre, en stuc, en bois, en fer, en or,
— Tentaculaire.

LES DOUZE MOIS

(1895)

*A Théo Van Rysselberghe
qui illustra, avec art,
la première édition de
ces poèmes.*

—

DÉCEMBRE

(LES HÔTES)

— Ouvrez, les gens, ouvrez la porte,
je frappe au seuil et à l'auvent,
ouvrez, les gens, je suis le vent,
qui s'habille de feuilles mortes.

— Entrez, monsieur, entrez, le vent,
voici pour vous la cheminée
et sa niche badigeonnée ;
entrez chez nous, monsieur le vent.

— Ouvrez, les gens, je suis la pluie,
je suis la veuve en robe grise
dont la trame s'indéfinise,
dans un brouillard couleur de suie.

— Entrez, la veuve, entrez chez nous,
entrez, la froide et la livide,
les lézardes du mur humide
s'ouvrent pour vous loger chez nous.

— Levez, les gens, la barre en fer,
ouvrez, les gens, je suis la neige,
mon manteau blanc se désagrège
sur les routes du vieil hiver.

— Entrez, la neige, entrez, la dame,
avec vos pétales de lys
et semez-les par le taudis
jusque dans l'âtre où vit la flamme.

Car nous sommes les gens inquiétants
qui habitent le Nord des régions désertes,
qui vous aimons — dites, depuis quels temps? —
pour les peines que nous avons par vous souffertes.

LES VILLAGES ILLUSOIRES

(1895)

A Camille Lemonnier.

—

LE PASSEUR D'EAU

Le passeur d'eau, les mains aux rames,
A contre flot, depuis longtemps,
Luttait, un roseau vert entre les dents.

Mais celle hélas ! qui le hélait
Au delà des vagues, là-bas,
Toujours plus loin, par au delà des vagues,
Parmi les brumes reculait.

Les fenêtres, avec leurs yeux,
Et le cadran des tours, sur le rivage,
Le regardaient peiner et s'acharner
De tout son corps ployé en deux
Sur les vagues sauvages.

Une rame soudain cassa
Que le courant chassa,
A flots rapides, vers la mer.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes et dans le vent, semblait
Tordre plus follement les bras
Vers celui qui n'approchait pas.

Le passeur d'eau, avec la rame survivante,
Se prit à travailler si fort
Que tout son corps craqua d'efforts
Et que tout son cœur trembla de fièvre et d'épouvante.

D'un coup brusque, le gouvernail cassa
Et le courant chassa
Ce haillon morne vers la mer.

Les fenêtres, sur le rivage,
Comme des yeux grands et fiévreux
Et les cadrans des tours, ces veuves
Droites, de mille en mille, au bord des fleuves,
Suivaient, obstinément,
Cet homme fou, en son entêtement
A prolonger son fol voyage.

Celle là-bas qui le hélait
Dans les brumes hurlait, hurlait,
La tête effrayamment tendue
Vers l'inconnu de l'étendue.

Le passeur d'eau, comme quelqu'un d'airain,
Planté dans la tempête blême
Avec l'unique rame entre ses mains,
Battait les flots, mordait les flots quand même.
Ses vieux regards d'illuminé
Fouillaient l'espace halluciné
D'où lui venait toujours la voix
Lamentable, sous les cieux froids.

La rame dernière cassa,
Que le courant chassa,
Comme une paille, vers la mer.

Le passeur d'eau, les bras tombants,
S'affaissa morne sur son banc,
Les reins rompus de vains efforts.
Un choc heurta sa barque à la dérive,
Il regarda, derrière lui, la rive :
Il n'avait pas quitté le bord.

Les fenêtres et les cadrans,
Avec des yeux fixes et grands,
Constatèrent la fin de son ardeur ;
Mais le tenace et vieux passeur
Garda quand même encor, pour Dieu sait quand,
Le roseau vert entre ses dents.

LE SONNEUR

Comme un troupeau de bœufs aveugles,
Avec effarement, là-bas, au fond des soirs,
L'ouragan beugle.

Et tout à coup, par-dessus les murs noirs
Que dresse, autour de lui, l'église, au crépuscule
Rayé d'éclairs le clocher brûle.

Le vieux sonneur, la tête folle,
La bouche ouverte et sans parole,
Accourt.

La tour,
Elle apparaît comme grandie.
Déjà s'épand, vers l'horizon halluciné
Tout l'incendie.

Le bourg nocturne en est illuminé,
Les visages des foules apparues
Peuplent de peur et de clameurs les rues,
Et, sur les murs soudain éblouissants,
Les carreaux noirs boivent du sang.

Le vieux sonneur, vers la campagne immense,
Jette, à pleins glas, sa crainte et sa démence.

La tour !
Elle remplit tout l'horizon qui bouge ;
Elle se darde en lueurs rouges
Jusques au fleuve et aux marais ;
Ses ardoises, comme des ailes
De paillettes et d'étincelles,
Fuient, dans la nuit, vers les forêts.
Au passage des feux, les chaumières s'exhument
De l'ombre et, tout à coup, s'allument,
Et, dans l'effondrement du faîte entier, la croix
Choit au brasier, qui tord et broie
Ses bras chrétiens, comme une proie.

Le vieux sonneur sonne si fort qu'il peut,
Comme si les flammes frôlaient son Dieu.

La tour !
Le feu s'y creuse en entonnoir
Au cœur des murailles de pierre,
Gagnant la courbe du voussoir
Où saute et rebondit la cloche en sa colère.
Les corneilles et les hiboux
Passent, avec de longs cris fous,
Cognant leur tête aux fenêtres fermées,
Brûlant leur vol, dans les fumées,

Hagards d'effroi, brisés d'efforts,
Et, tout à coup, parmi les houles de la foule,
S'abattant morts.

Le vieux sonneur voit s'avancer vers ses cloches brandies
Les mains en or qui bout de l'incendie.

La tour !
Elle n'est plus qu'un immense buisson
Dont les branches de flamme
Déborderaient des abat-sons ;
Le feu sauvage et convulsif entame,
Avec ses dents brutales,
Les madriers et les poulies
Et les poutres monumentales,
D'où les cloches sonnent et clament leur folie.

Le vieux sonneur, sentant venir son agonie,
Sonne sa propre mort, dans ses cloches finies.

La tour !
Un décisif fracas,
Gris de poussière et de plâtras,
La casse en deux, de haut en bas.
Comme un grand cri tué, cesse la rage,
Soudainement, du glas.
Le vieux clocher
Tout à coup noir semble pencher ;
Et l'on entend, étage par étage,
Avec des heurts dans leur descente,
Les cloches bondissantes
Jusqu'à terre plonger.
Le vieux sonneur n'a pas bougé.

Et la cloche qui défonça le terrain mou
Fut son cercueil et fit son trou.

LE VENT

Sur la bruyère longue infiniment,
Voici le vent cornant Novembre ;
Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent
Qui se déchire et se démembre
En souffles lourds battant les bourgs :
Voici le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Aux puits des fermes,
Les seaux de fer et les poulies
Grincent ;
Aux citernes des fermes,
Les seaux et les poulies
Grincent et crient.

Le vent rafle, le long de l'eau,
Les feuilles mortes des bouleaux,
Le vent sauvage de Novembre ;
Le vent mord, dans les branches,
Des nids d'oiseaux ;
Le vent râpe du fer
Et précipite l'avalanche,
Rageusement, du vieil hiver,
Rageusement, le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Dans les étables lamentables,
Les lucarnes rapiécées
Ballottent leurs loques falotes
De vitres et de papier.
— Le vent sauvage de Novembre ! —

Sur sa butte de gazon bistre,
De bas en haut, à travers airs,
De haut en bas, à coups d'éclairs,
Le moulin noir fauche, sinistre,
Le moulin noir fauche le vent,
Le vent,
Le vent sauvage de Novembre.

Les vieux chaumes, à cropetons,
Autour des vieux clochers d'église,
Sont ébranlés sur leurs bâtons;
Les vieux chaumes et les auvents
Claquent au vent,
Au vent sauvage de Novembre;
Les croix du cimetière étroit,
Les bras des morts que sont ces croix,
Tombent, comme un grand vol
Qui se rabat contre le sol.

Le vent sauvage de Novembre
Le vent,
L'avez-vous rencontré, le vent,
Au carrefour des trois cents routes?
L'avez-vous rencontré le vent,
Le vent des peurs et des déroutes,
L'avez-vous vu, cette nuit-là
Quand il jeta la lune à bas
Et que, n'en pouvant plus,
Tous les villages vermoulus
Criaient, comme des bêtes,
Sous la tempête?

Sur la bruyère, infiniment,
Voici le vent hurlant,
Voici le vent cornant Novembre.

LES BORDS DE LA ROUTE

(1895)

A Paul Signac.

—

SUR LA CÔTE

Un vent rude soufflait par les azurs cendrés,
Quand du côté de l'aube, ouverte à l'avalanche,
L'horizon s'ébranla dans une charge blanche
Et dans un galop fou de nuages cabrés.

Le jour entier, jour clair, jour sans pluie et sans brume
Les crins sautants, les flancs dorés, la croupe en feu,
Ils ruèrent leur course à travers l'éther bleu,
Dans un envolement d'argent pâle et d'écume.

Et leur élan grandit encor lorsque le soir,
Coupant l'espace entier de son grand geste noir,
Les poussa vers la mer, où criaient les rafales,

Et que l'ample soleil de juin, tombé de haut,
Se débattit, sanglant, sous leur farouche assaut,
Comme un rouge étalon dans un rut de cavales.

LES HORLOGES

La nuit, dans le silence en noir de nos demeures,
Béquilles et bâtons, qui se cognent, là-bas,
Montant et dévalant les escaliers des heures,
Les horloges, avec leurs pas;

Emaux naïfs derrière un verre, emblèmes
Et fleurs d'antan, chiffres et camaïeux,
Lunes des corridors vides et blêmes,
Les horloges, avec leurs yeux;

Sons morts, notes de plomb, marteaux et limes,
Boutique en bois de mots sournois
Et le babil des secondes minimes,
Les horloges, avec leurs voix;

Gaînes de chêne et bornes d'ombre,
Cercueils scellés dans le mur froid,
Vieux os du temps que grignotte le nombre,
Les horloges et leur effroi;

Les horloges
Volontaires et vigilantes,
Pareilles aux vieilles servantes
Tapant de leurs sabots ou glissant sur leurs bas,
Les horloges que j'interroge
Serrent ma peur en leur compas.

LES VILLES TENTACULAIRES

(1895)

Au poète Henri de Régnier.

—

L'AME DE LA VILLE

Les toits semblent perdus
Et les clochers et les pignons fondus,
Dans ces matins fuligineux et rouges,
Où, feu à feu, des signaux bougent.

Une courbe de viaduc énorme
Longe les quais mornes et uniformes;
Un train s'ébranle immense et las.
Là-bas,
Un steamer rauque avec un bruit de corne.

Et par les quais uniformes et mornes,
Et par les ponts et par les rues,
Se bousculent, en leurs cohues,
Sur des écrans de brumes crues,
Des ombres et des ombres.

Un air de soufre et de naphte s'exhale;
Un soleil trouble et monstrueux s'étale;

L'esprit soudainement s'effare
Vers l'impossible et le bizarre ;
Crime ou vertu, voit-il encor
Ce qui se meut en ces décors,
Où, devant lui, sur les places, s'exalte,
Ailes grandes, dans le brouillard,
Un aigle noir avec un étendard,
Entre ses serres de basalte.

O les siècles et les siècles sur cette ville,
Grande de son passé
Sans cesse ardent — et traversé,
Comme à cette heure, de fantômes !
O les siècles et les siècles sur elle,
Avec leur vie immense et criminelle
Battant — depuis quels temps ?—
Chaque demeure et chaque pierre
De désirs fous ou de colères carnassières !

Quelques huttes d'abord et quelques prêtres :
L'asile à tous, l'église et ses fenêtres
Laissant filtrer la lumière du dogme sûr
Et sa naïveté vers les cerveaux obscurs.
Donjons dentés, palais massifs, cloîtres barbares ;
Croix des papes dont le monde s'effare ;
Moines, abbés, barons, serfs et vilains ;
Mitres d'orfroi, casques d'argent, vestes de lin ;
Luttes d'instinct, loin des luttes de l'âme,
Entre voisins, pour l'orgueil vain d'une oriflamme ;
Haines de sceptre à sceptre et monarques faillis
Sur leur fausse monnaie ouvrant leurs fleurs de lys,
Taillant le bloc de leur justice à coups de glaive
Et la dressant et l'imposant, grossière et brève.
Puis, l'ébauche, lente à naître, de la cité :
Force qu'on veut dans le droit seul planter ;

Ongles du peuple et mâchoires de rois;
Mufles crispés dans l'ombre et souterrains abois
Vers on ne sait quel idéal au fond des nues;
Tocsins brassant, le soir, des rages inconnues;
Flambeaux de délivrance et de salut, debout
Dans l'atmosphère énorme où la révolte bout;
Livres dont les pages, soudain intelligibles,
Brûlent de vérité, comme jadis les Bibles;
Hommes divins et clairs, tels des monuments d'or
D'où les événements sortent armés et forts;
Vouloirs nets et nouveaux, consciences nouvelles
Et l'espoir fou, dans toutes les cervelles,
Malgré les échafauds, malgré les incendies
Et les têtes en sang au bout des poings brandies.

Elle a mille ans la ville,
La ville âpre et profonde;
Et sans cesse, malgré l'assaut des jours
Et des peuples minant son orgueil lourd,
Elle résiste à l'usure du monde.
Quel océan, ses cœurs! quel orage, ses nerfs!
Quels nœuds de volontés serrés en son mystère!
Victorieuse, elle absorbe la terre,
Vaincue, elle est l'attrait de l'univers;
Toujours, en son triomphe ou ses défaites,
Elle apparut géante, et son cri sonne et son nom luit,
Et la clarté que font ses feux d'or dans la nuit
Rayonne au loin, jusqu'aux planètes!

O les siècles et les siècles sur elle!

Son âme, en ces matins hagards,
Circule en chaque atome
De vapeur lourde et de voiles épars,
Son âme énorme et vague, ainsi que ses grands dômes

Qui s'estompent dans le brouillard,
Son âme errante en chacune des ombres
Qui traversent ses quartiers sombres,
Avec une ardeur neuve au bout de leur pensée,
Son âme formidable et convulsée,
Son âme, où le passé ébauche
Avec le présent net l'avenir encor gauche.
Oh ! ce monde de fièvre et d'inlassable essor
Rué, à poumons lourds et haletants,
Vers on ne sait quels buts inquiétants !
Monde promis pourtant à des lois d'or,
A des lois claires, qu'il ignore encor,
Mais qu'il faut, un jour, qu'on exhume,
Une à une, du fond des brumes.
Monde aujourd'hui têtu, tragique et blême
Qui met sa vie et son âme dans l'effort même
Qu'il projette, le jour, la nuit,
A chaque heure, vers l'infini.

O les siècles et les siècles sur cette ville !

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.
Il est fumant dans la pensée et la sueur
Des bras fiers de travail, des fronts fiers de lueurs,
Et la ville l'entend monter du fond des gorges
De ceux qui le portent en eux
Et le veulent crier et sangloter aux cieux.
Et de partout on vient vers elle,
Les uns des bourgs et les autres des champs,
Depuis toujours, du fond des loins ;
Et les routes éternelles sont les témoins
De ces marches, à travers temps,
Qui se rythment comme le sang
Et s'avivent, continuelles.

Le rêve! il est plus haut que les fumées
Qu'elle renvoie envenimées
Autour d'elle, vers l'horizon;
Même dans la peur ou dans l'ennui,
Il est là-bas, qui domine les nuits,
Pareil à ces buissons
D'étoiles d'or et de couronnes noires,
Qui s'allument, le soir, évocatoires.

Et qu'importent les maux et les heures démentes,
Et les cuves de vice où la cité fermente,
Si quelque jour, du fond des brouillards et des voiles,
Surgit un nouveau Christ, en lumière sculpté,
Qui soulève vers lui l'humanité
Et la baptise au feu de nouvelles étoiles.

UNE STATUE

Un bloc de marbre où son nom luit sur une plaque.

Ventre riche, mâchoire ardente et menton gourd;
Haine et terreur murant son gros front lourd
Et poing taillé pour fendre en deux toutes attaques.

Le carrefour, solennisé de palais froids,
D'où ses regards têtus et violents encor
Scrutent quels feux d'éveil bougent dans telle aurore,
Comme sa volonté, se carre en angles droits.

Il fut celui de l'heure et des hasards bizarres,
Mais textuel, sitôt qu'il tint la force en main
Et qu'il put étouffer dans hier le lendemain
Déjà sonore et plein de terribles fanfares.

Sa colère fit loi durant ces jours vantés,
Où toutes voix montaient vers ses panégyriques,
Où son rêve d'Etat strict et géométrique
Tranquillisait l'aboi plaintif des lâchetés.

Il se sentait la force étroite et qui déprime,
Tantôt sournois, tantôt cruel et contempteur,
Et quand il se dressait de toute sa hauteur,
Il n'arrivait jamais qu'à la hteur d'un rime.

Planté devant la vie, il l'obstrua, depuis
Qu'il s'imposa sauveur des rois et de lui-même
Et qu'il utilisa la peur et l'affre blême
En des complots fictifs qu'il étranglait, la nuit.

Si bien qu'il apparaît sur la place publique
Féroce et rancunier, autoritaire et fort,
Et défendant encor, d'un geste hyperbolique,
Son piédestal massif comme son coffre-fort.

LES USINES

Se regardant avec les yeux cassés de leurs fenêtres
Et se mirant dans l'eau de poix et de salpêtre
D'un canal droit, marquant sa barre à l'infini,
Face à face, le long des quais d'ombre et de nuit,
Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,
Ronflent terriblement usines et fabriques.

Rectangles de granit et monuments de briques,
Et longs murs noirs durant des lieues,
Immensément, par les banlieues;
Et sur les toits, dans le brouillard, aiguillonnées
De fers et de paratonnerres,
Les cheminées.

Se regardant de leurs yeux noirs et symétriques,
Par la banlieue, à l'infini,
Ronflent le jour, la nuit,
Les usines et les fabriques.

Oh! les quartiers rouillés de pluie et leurs grand'rues!
Et les femmes et leurs guenilles apparues
Et les squares, où s'ouvre, en des caries
De plâtras blanc et de scories,
Une flore pâle et pourrie!

Aux carrefours, porte ouverte, les bars :
Etains, cuivres, miroirs hagards,
Dressoirs d'ébène et flacons fols
D'où luit l'alcool
Et sa lueur vers les trottoirs.
Et des pintes qui tout à coup rayonnent,
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes;
Et des gens soûls, debout,
Dont les larges langues lappent, sans phrases
Les ales d'or et le whisky, couleur topaze.

Par à travers les faubourgs lourds
Et la misère en pleurs de ces faubourgs,
Et les troubles et mornes voisinages,
Et les mains s'entre-croisant de gens à gens
Et de ménages à ménages,
Et le vol même entre indigents,
Grondent, au fond des cours, toujours,
Les haletants battements sourds
Des usines et des fabriques symétriques.

Ici, sous de grands toits où scintille le verre,
La vapeur se condense en force prisonnière :
Des mâchoires d'acier mordent et fument;
De grands marteaux monumentaux

Broient des blocs d'or sur des enclumes,
Et, dans un coin, s'illuminent les fontes
En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.

Là-bas, les doigts méticuleux des métiers prestes,
A bruits menus, à petits gestes,
Tissent des draps, avec des fils qui vibrent
Légers et fins comme des fibres.
Des bandes de cuir transversales
Courent de l'un à l'autre bout des salles
Et les volants larges et violents
Tournent, pareils aux ailes dans le vent
Des moulins fous, sous les rafales.
Un jour de cour avare et ras
Frôle, par à travers les carreaux gras
Et humides d'un soupirail,
Chaque travail.
Automatiques et minutieux,
Des ouvriers silencieux
Règlent le mouvement
D'universel tictacquement
Qui fermente de fièvre et de folie
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,
La parole humaine abolie.

Plus loin, un vacarme tournant de chocs
Monte de l'ombre et s'érige par blocs ;
Et, tout à coup, cassant l'élan des violences,
Des murs de bruit semblent tomber
Et se taire, dans une mare de silence,
Tandis que les appels exacerbés
Des sifflets crus et des signaux
Hurlent soudain vers les fanaux,
Dressant leurs feux sauvages,
En buissons d'or, vers les nuages.

Et tout autour, ainsi qu'une ceinture,
Là-bas, de nocturnes architectures,
Voici les docks, les ports, les ponts, les phares
Et les gares folles de tintamarres ;
Et plus lointains encor des toits d'autres usines
Et des cuves et des forges et des cuisines
Formidables de naphte et de résines
Dont les meutes de feu et de lueurs grandies
Mordent parfois le ciel, à coups d'abois et d'incendies.

Au long du vieux canal à l'infini,
Par à travers l'immensité de la misère
Des chemins noirs et des routes de pierre,
Les nuits, les jours, toujours,
Ronflent les continus battements sourds,
Dans les faubourgs,
Des fabriques et des usines symétriques.

L'aube s'essuie
A leurs carrés de suie ;
Midi et son soleil hagard
Comme un aveugle, errent par leurs brouillards ;
Seul, quand au bout de la semaine, au soir,
La nuit se laisse en ses ténèbres choir,
L'âpre effort s'interrompt, mais demeure en arrêt,
Comme un marteau sur une enclume,
Et l'ombre, au loin, parmi les carrefours, paraît
De la brume d'or qui s'allume.

LA BOURSE

Comme un torse de pierre et de métal debout
Le monument de l'or dans les ténèbres bout.

Dès que morte est la nuit et que revit le jour,
L'immense et rouge carrefour
D'où s'exalte la quotidienne bataille
Tressaille.

Des banques s'ouvrent tôt et leurs guichets,
Où l'or se pèse au trébuchet,
Voient affluer — voiles légères — par flottes,
Les traites et les banque-notes.
Une fureur monte et s'en dégage,
Gagne la rue et s'y propage,
Venant chauffer, de seuil en seuil,
Dans la ville, la peur, la folie ou l'orgueil.

Le monument de l'or attend que midi tinte
Pour réveiller l'ardeur dont sa vie est étreinte.

Tant de rêves, tels des feux roux,
Entremêlent leur flamme et leurs remous
De haut en bas du palais fou !
Le gain coupable et monstrueux
S'y resserre comme des nœuds.
On croit y voir une âpre fièvre
Voler de front en front, de lèvre en lèvre,
Et s'ameuter et éclater
Et crépiter sur les paliers
Et les marches des escaliers.
De fureur réenflammée

Au mirage du moindre espoir
Monte soudain de l'entonnoir
De bruit et de fumée,
Où l'on se bat, à coups de vols, en bas.
Langues sèches, regards aigus, gestes inverses,
Et cervelles, qu'en tourbillons les millions traversent,
Echangent là leur peur et leur terreur.
La hâte y simule l'audace
Et les audaces se dépassent;
Les uns confient à des carnets
Leurs angoisses et leurs secrets;
Cyniquement, tel escompte l'éclair
Qui tue un peuple au bout du monde;
Les chimères volent dans l'air;
Les chances fuient ou surabondent;
Marchés conclus, marchés rompus
Luttent et s'entrebutent en disputes;
L'air brûle — et les chiffres paradoxaux,
En paquets pleins, en lourds trousseaux,
Sont rejetés et cahotés et ballottés
Et s'effarent en ces bagarres,
Jusqu'à ce que leurs sommes lasses,
Masses contre masses,
Se cassent.

Aux fins de mois, quand les débâcles se décident,
La mort les paraphe de suicides
Et les chutes s'effritent en ruines
Qui s'illuminent
En obsèques exaltatives.
Mais le jour même, aux heures blêmes,
Les volontés dans la fièvre revivent;
L'acharnement sournois
Reprend, comme autrefois.

On se trahit, on se sourit et l'on se mord
Et l'on travaille à d'autres morts.
La haine ronfle, ainsi qu'une machine,
Autour de ceux qu'elle assassine.
On vole, avec autorité, les gens
Dont les coffres sont indigents.
On mêle avec l'honneur l'escroquerie,
Pour amorcer jusqu'aux patries
Et ameuter vers l'or torride et infamant
L'universel affolement.

Oh ! l'or, là-bas, comme des tours dans les nuages,
L'or étalé sur l'étagère des mirages,
Avec des millions de bras tendus vers lui,
Et des gestes et des appels, la nuit,
Et la prière unanime qui gronde,
De l'un à l'autre bout des horizons du monde !

Là-bas, des cubes d'or sur des triangles d'or,
Et tout autour les fortunes célèbres
S'échafaudant sur des algèbres.

De l'or ! — boire et manger de l'or !
Et, plus féroce encor que la rage de l'or,
La foi au jeu mystérieux
Et ses hasards hagards et ténébreux
Et ses arbitraires vouloirs certains
Qui restaurent le vieux destin ;
Le jeu, axe terrible, où tournera autour de l'aventure,
Par seul plaisir d'anomalie,
Par seul besoin de rut et de folie,
Là-bas, où se croisent les lois d'effroi
Et les suprêmes désarrois,
Eperdument, la passion future.

Comme un torse de pierre et de métal debout,
Qui cèle en son mystère et son ardeur profonde
Le cœur battant et haletant du monde,
Le monument de l'or dans les ténèbres bout.

LES HEURES

(1896-1911)

A Celle qui vit à mes côtés.

—

I

LES HEURES CLAIRES

(1896)

I

Chaque heure où je songe à ta bonté
Si simplement profonde,
Je me confonds en prières vers toi.

Je suis venu si tard
Vers la douceur de ton regard,
Et de si loin vers tes deux mains tendues,
Tranquillement, par à travers les étendues!

J'avais en moi tant de rouille tenace
Qui me rongeait, à dents rapaces,
La confiance.

J'étais si lourd, j'étais si las,
J'étais si vieux de méfiance,
J'étais si lourd, j'étais si las
Du vain chemin de tous mes pas.

Je méritais si peu la merveilleuse joie
De voir tes pieds illuminer ma voie,
Que j'en reste tremblant encore et presque en pleurs
Et humble, à tout jamais, en face du bonheur.

II

Au temps où longuement j'avais souffert,
Où les heures m'étaient des pièges,
Tu m'apparus l'accueillante lumière
Qui luit, aux fenêtres, l'hiver,
Au fond des soirs, sur de la neige.

Ta clarté d'âme hospitalière
Frôla, sans le blesser, mon cœur,
Comme une main de tranquille chaleur.

Puis vint la bonne confiance,
Et la franchise et la tendresse, et l'alliance
Enfin de nos deux mains amies,
Un soir de claire entente et de douce accalmie.

Depuis, bien que l'été ait succédé au gel,
En nous-mêmes, et sous le ciel,
Dont les flammes éternisées
Pavoisent d'or tous les chemins de nos pensées,
Et que l'amour soit devenu la fleur immense
Naissant du fier désir
Qui sans cesse, pour mieux encor grandir,
En notre cœur se recommence,
Je regarde toujours la petite lumière
Qui me fut douce, la première.

III

Dis-moi, ma simple et ma tranquille amie,
Dis, combien l'absence, même d'un jour,
Attriste et attise l'amour
Et le réveille, en ses brûlures endormies?

Je m'en vais au-devant de ceux
Qui reviennent des lointains merveilleux
Où, dès l'aube, tu es allée;
Je m'assieds sous un arbre, au détour de l'allée,
Et, sur la route, épiant leur venue,
Je regarde et regarde, avec ferveur, leurs yeux
Encor clairs de t'avoir vue.

Et je voudrais baiser leurs doigts qui t'ont touchée,
Et leur crier des mots qu'ils ne comprendraient pas,
Et j'écoute longtemps se cadencer leurs pas
Vers l'ombre où les vieux soirs tiennent la nuit penchée.

IV

S'il arrive jamais
Que nous soyons, sans le savoir,
Souffrance ou peine ou désespoir
L'un pour l'autre; s'il se faisait
Que la fatigue ou le banal plaisir
Détendissent en nous l'arc d'or du haut désir;
Si le cristal de la pure pensée
Doit en nos cœurs tomber et se briser;
Si, malgré tout, je me sentais
Vaincu pour n'avoir pas été
Assez en proie à la divine immensité
De la bonté;

Alors, oh! serrons-nous comme deux fous sublimes
Qui, sous les cieux cassés, se cramponnent aux cimes
Quand même — et, d'un unique essor,
L'âme en soleil, s'exaltent dans la mort.

II

LES HEURES D'APRÈS-MIDI

(1905)

I

Je t'apporte, ce soir, comme offrande, ma joie
D'avoir plongé mon corps dans l'or et dans la soie
Du vent joyeux et franc et du soleil superbe;
Mes pieds sont clairs d'avoir marché parmi les herbes,
Mes mains douces d'avoir touché le cœur des fleurs,
Mes yeux brillants d'avoir soudain senti les pleurs
Naître, sourdre et monter, autour de mes prunelles,
Devant la terre en fête et sa force éternelle.

L'espace entre ses bras de bougeante clarté,
Ivre et fervent et sanglotant, m'a emporté,
Et j'ai passé je ne sais où, très loin, là-bas,
Avec des cris captifs que délivraient mes pas.
Je t'apporte la vie et la beauté des plaines;
Respire-les sur moi à franche et bonne haleine,
Les origans ont caressé mes doigts, et l'air
Et sa lumière et ses parfums sont dans ma chair.

II

Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras,
Mon front fiévreux et mes yeux las;
Très doucement, plus doucement encore.

Baise mes lèvres, et dis-moi
Ces mots plus doux à chaque aurore,
Quand me les dit ta voix,
Et que tu t'es donnée, et que je t'aime encore.

Le jour surgit maussade et lourd ; la nuit
Fut de gros rêves traversée ;
La pluie et ses cheveux fouettent notre croisée
Et l'horizon est noir de nuages d'ennui.

Très doucement, plus doucement encore,
Berce ma tête entre tes bras,
Mon front fiévreux et mes yeux las ;
C'est toi qui m'es la bonne aurore,
Dont la caresse est dans ta main
Et la lumière en tes paroles douces :
Voici que je renais, sans mal et sans secousse,
Au quotidien travail qui trace, en mon chemin,
Son signe,
Et me fait vivre, avec la volonté
D'être une âme de force et de beauté,
Aux poings d'or d'une vie insigne.

III

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume :
Tout est si calme et consolant, ce soir,
Et le silence est tel, que l'on entendrait choir
Des plumes.

C'est la bonne heure où, doucement,
S'en vient la bien-aimée,
Comme la brise ou la fumée,
Tout doucement, tout lentement.

Elle ne dit rien d'abord — et je l'écoute ;
Et son âme, que j'entends toute,
Je la surprends luire et jaillir
Et je la baise sur ses yeux.

C'est la bonne heure, où la lampe s'allume,
Où les aveux
De s'être aimés le jour durant,
Du fond du cœur profond mais transparent,
S'exhument.

Et l'on se dit les simples choses :
Le fruit qu'on a cueilli dans le jardin ;
La fleur qui s'est ouverte,
D'entre les mousses vertes ;
Et la pensée éclose, en des émois soudains,
Au souvenir d'un mot de tendresse fanée
Surpris au fond d'un vieux tiroir,
Sur un billet de l'autre année.

IV

Voici quinze ans déjà que nous pensons d'accord ;
Que notre ardeur claire et belle vainc l'habitude,
Mégère à lourde voix, dont les lentes mains rudes
Usent l'amour le plus tenace et le plus fort.

Je te regarde, et tous les jours je te découvre,
Tant est intime ou ta douceur ou ta fierté :
Le temps, certe, obscurcit les yeux de ta beauté,
Mais exalte ton cœur dont le fond d'or s'entr'ouvre.

Tu te laisses naïvement approfondir,
Et ton âme, toujours, paraît fraîche et nouvelle ;
Les mâts au clair, comme une ardente caravelle,
Notre bonheur parcourt les mers de nos désirs.

C'est en nous seuls que nous ancrons notre croyance
A la franchise nue et la simple bonté ;
Nous agissons et nous vivons dans la clarté
D'une joyeuse et translucide confiance.

Ta force est d'être frêle et pure infiniment,
De traverser, le cœur en feu, tous chemins sombres,
Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre,
Tous les rayons de l'aube en ton âme d'enfant.

V

Avec mes sens, avec mon cœur et mon cerveau,
Avec mon être entier tendu comme un flambeau
Vers ta bonté et vers ta charité
Sans cesse inassouvies,
Je t'aime et te louange et je te remercie
D'être venue, un jour, si simplement,
Par les chemins du dévouement,
Prendre, en tes mains bienfaisantes, ma vie.

Depuis ce jour,
Je sais, oh ! quel amour
Candide et clair ainsi que la rosée
Tombe de toi sur mon âme tranquillisée.
Je me sens tien, par tous les liens brûlants
Qui rattachent à leur brasier les flammes ;
Toute ma chair, toute mon âme
Monte vers toi, d'un inlassable élan ;
Je ne cesse de longuement me souvenir
De ta ferveur profonde et de ton charme,
Si bien que, tout à coup, je sens mes yeux s'emplir,
Délicieusement, d'inoubliables larmes.

Et je m'en viens vers toi, heureux et recueilli,
Avec le désir fier d'être à jamais celui

Qui t'est et te sera la plus sûre des joies.
Toute notre tendresse autour de nous flamboie ;
Tout écho de mon être à ton appel répond ;
L'heure est unique et d'extase solennisée
Et mes doigts sont tremblants, rien qu'à frôler ton front,
Comme s'ils y touchaient l'aile de tes pensées.

VI

Ardeur des sens, ardeur des cœurs, ardeur des âmes,
Vains mots créés par ceux qui diminuent l'amour ;
Soleil, tu ne distingues pas d'entre tes flammes
Celles du soir, de l'aube ou du midi des jours.

Tu marches aveuglé par ta propre lumière,
Dans le torride azur, sous les grands cieux cintrés,
Ne sachant rien, sinon que ta force est plénière
Et que ton feu travaille aux mystères sacrés.

Car aimer, c'est agir et s'exalter sans trêve ;
O toi, dont la douceur baigne mon cœur altier,
A quoi bon soupeser l'or pur de notre rêve ?
Je t'aime tout entière, avec mon être entier.

VII

Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles
Que sans doute les fleurs, qui se penchaient vers nous,
Soudain nous ont aimés et que l'une d'entre elles,
Pour nous toucher tous deux, tomba sur nos genoux.

Vous me parliez des temps prochains où nos années,
Comme des fruits trop mûrs, se laisseraient cueillir ;
Comment éclaterait le glas des destinées,
Comment on s'aimerait, en se sentant vieillir.

Votre voix m'enlaçait comme une chère étreinte,
Et votre cœur brûlait si tranquillement beau
Qu'en ce moment, j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte
Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau

III

LES HEURES DU SOIR

(1911)

I

Mets ta chaise près de la mienne
Et tends les mains vers le foyer
Pour que je voie entre tes doigts
La flamme ancienne
Flamboyer ;
Et regarde le feu
Tranquillement, avec tes yeux
Qui n'ont peur d'aucune lumière,
Pour qu'ils me soient encore plus francs
Quand un rayon rapide et fulgurant
Jusques au fond de toi les frappe et les éclaire.

Oh ! que notre heure est belle et jeune encor
Quand l'horloge résonne avec son timbre d'or
Et que me rapprochant je te frôle et te touche
Et qu'une lente et douce fièvre
Que nul de nous ne désire apaiser
Conduit le sûr et merveilleux baiser
Des mains jusques au front, et du front jusqu'aux lèvres.

Comme je t'aime alors, ma claire bien-aimée,
Dans ta chair accueillante et doucement pâmée

Qui m'entoure à son tour et me fond dans sa joie !
Tout me devient plus cher, et ta bouche et tes bras
Et tes seins bienveillants où mon pauvre front las
Après l'instant de plaisir fou que tu m'octroies
Tranquillement, près de ton cœur, reposera.

Car je t'aime encor mieux après l'heure charnelle
Quand ta bonté encor plus sûre et maternelle
Fait succéder le repos tendre à l'âpre ardeur
Et qu'après le désir criant sa violence
J'entends se rapprocher le régulier bonheur
Avec des pas si doux qu'ils ne sont que silence.

II

Avec le même amour que tu me fus jadis
Un jardin de splendeur dont les mouvants taillis
Ombraient les longs gazons et les roses dociles,
Tu m'es en ces temps noirs un calme et sûr asile.

Tout s'y concentre et ta ferveur et ta clarté
Et tes gestes groupant les fleurs de ta bonté ;
Mais tout y est serré dans une paix profonde
Contre les vents aigus trouant l'hiver du monde.

Mon bonheur s'y réchauffe en tes bras repliés ;
Tes jolis mots naïfs, joyeux et familiers
Chantent toujours aussi charmants à mon oreille
Qu'aux temps des lilas blancs ou des rouges groseilles.

Ta bonne humeur allègre et claire, oh ! je la sens
Triompher jour à jour de la douleur des ans,
Et tu souris toi-même aux fils d'argent qui glissent
Leur onduleux réseau parmi tes cheveux lisses.

Quand ta tête s'incline à mon baiser profond,
Que m'importe que des rides marquent ton front
Et que tes mains se sillonnent de veines dures
Alors que je les tiens entre mes deux mains sûres !

Tu ne te plains jamais et tu crois fermement
Que rien de vrai ne meurt quand on s'aime dûment,
Et que le feu vivant dont se nourrit notre âme
Consume jusqu'au deuil pour en grandir sa flamme.

III

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée !

Au temps de juin, jadis, tu me disais :
« Si je savais, ami, si je savais
Que ma présence, un jour, dût te peser,
Avec mon pauvre cœur et ma triste pensée
Vers n'importe où je partirais. »

Et doucement ton front montait vers mon baiser.

Et tu disais encor :
« On se déprend de tout et la vie est si pleine !
Et n'importe qu'elle soit d'or,
La chaîne
Qui lie au même anneau d'un port
Nos deux barques humaines. »

Et doucement tes pleurs me laissaient voir ta peine.

Et tu disais
Et tu disais encor :
« Quittons-nous, quittons-nous, avant les jours mauvais,

Notre existence fut trop haute
Pour se traîner banalement, de faute en faute ».
Et tu fuyais et tu fuyais
Et mes deux mains éperdument te retenaient.

Non, mon âme jamais de toi ne s'est lassée.

IV

Avec mes vieilles mains de ton front rapprochées
J'écarte tes cheveux et je baise, ce soir,
Pendant ton bref sommeil au bord de l'âtre noir
La ferveur de tes yeux sous tes longs cils cachée.

Oh ! la bonne tendresse en cette fin de jour !
Mes yeux suivent les ans dont l'existence est faite
Et tout à coup ta vie y paraît si parfaite
Qu'un émouvant respect attendrit mon amour.

Et comme au temps où tu m'étais la fiancée,
L'ardeur me vient encor de tomber à genoux
Et de toucher la place où bat ton cœur si doux
Avec des doigts aussi chastes que mes pensées.

V

Oh ! tes si douces mains et leur lente caresse
Se nouant à mon cou et glissant sur mon torse
Quand je te dis, au soir tombant, combien ma force
S'alourdit, jour à jour, du plomb de ma faiblesse !

Tu ne veux pas que je devienne ombre et ruine
Comme ceux qui s'en vont du côté des ténèbres,
Fût-ce avec un laurier entre leurs mains funèbres
Et la gloire endormie en leur creuse poitrine.

Oh ! que la loi du temps m'est par toi adoucie
Et que m'est généreux et consolant ton songe ;
Pour la première fois tu berces d'un mensonge
Mon cœur qui t'en excuse et qui t'en remercie,

Mais qui sait bien pourtant que toute ardeur est vaine
Contre tout ce qui est et tout ce qui doit être,
Et qu'un profond bonheur se rencontre peut-être
A finir en tes yeux ma belle vie humaine.

VI

Lorsque tu fermeras mes yeux à la lumière,
Baise-les longuement, car ils t'auront donné
Tout ce qui peut tenir d'amour passionné
Dans le dernier regard de leur ferveur dernière.

Sous l'immobile éclat du funèbre flambeau,
Penche vers leur adieu ton triste et beau visage
Pour que s'imprime et dure en eux la seule image
Qu'ils garderont dans le tombeau.

Et que je sente, avant que le cercueil se cloue,
Sur le lit pur et blanc se rejoindre nos mains
Et que près de mon front sur les pâles coussins
Une suprême fois se repose ta joue.

Et qu'après je m'en aille au loin avec mon cœur,
Qui te conservera une flamme si forte
Que même à travers la terre compacte et morte
Les autres morts en sentiront l'ardeur !

LES VISAGES DE LA VIE

(1899)

Au poète Francis Vielé-Griffin.

LA FOULE

En ces villes d'ombre et d'ébène
D'où s'élèvent des feux prodigieux;
En ces villes, où se démènent,
Avec leurs chants, leurs cris et leurs blasphèmes,
A grande houle, les foules;
En ces villes soudain terrifiées
De révolte sanglante et de nocturne effroi,
Je sens bondir et s'exalter en moi
Et s'épandre, soudain, mon cœur multiplié.
La fièvre, avec de frémissantes mains,
La fièvre au cours de la folie et de la haine
M'entraîne
Et me roule, comme un caillou, par les chemins.
Tout calcul tombe et se supprime,
Le cœur s'élance ou vers la gloire ou vers le crime;
Et tout à coup je m'apparais celui
Qui s'est, hors de soi-même, enfui
Vers le sauvage appel des forces unanimes.

Soit rage, ou bien amour, ou bien démence,
Tout passe en vol de foudre, au fond des consciences;
Tout se devine, avant qu'on ait senti
Le clou d'un but certain entrer dans son esprit.

Des gens hagards courent avec des torches,
Une rumeur de mer s'engouffre, au fond des porches,
Murs, enseignes, maisons, palais et gares,
Dans le soir fou, devant mes yeux, s'effarent;
Sur les places, les poteaux d'or de la lumière
Tendent, vers les cieux noirs, des feux qui s'exaspèrent
Un cadran luit, couleur de sang, au front de tours;
Qu'un tribun parle, au coin d'un carrefour,
Avant que l'on saisisse un sens dans ses paroles,
Déjà l'on sait son geste — et c'est avec fureur
Qu'on outrage le front lauré d'un empereur
Et qu'on brise l'autel d'où s'impose l'idole.

La nuit est fourmillante et terrible de bruit;
Une électrique ardeur brûle dans l'atmosphère;
Les cœurs sont à prendre ; l'âme se serre
En une angoisse énorme et se délivre en cris;
On sent qu'un même instant est maître
D'épanouir ou d'écraser ce qui va naître;
Le peuple est à celui que le destin
Dota d'assez puissantes mains
Pour manœuvrer la foudre et les tonnerres
Et dévoiler, parmi tant de lueurs contraires,
L'astre nouveau que chaque ère nouvelle
Choisit pour aimanter la vie universelle.

Oh ! dis, sens-tu qu'elle est belle et profonde,
Mon cœur,
Cette heure
Qui sonne et chante au cœur du monde?

Que t'importent et les vieilles sagesses
Et les soleils couchants des dogmes sur la mer :
Voici l'heure qui bout de sang et de jeunesse,
Voici la violente et merveilleuse ivresse
D'un vin si fort que rien n'y semble amer.
Un vaste espoir, venu de l'inconnu, déplace
L'équilibre ancien dont les âmes sont lasses ;
La nature paraît sculpter
Un visage nouveau à son éternité ;
Tout bouge — et l'on dirait les horizons en marche.
Les ponts, les tours, les arches
Tremblent, au fond du sol profond.
La multitude et ses brusques poussées
Semblent faire éclater les villes oppressées,
Le temps est là des débâcles et des miracles
Et des gestes d'éclair et d'or,
Là-bas, au loin, sur les Thabors.

Comme une vague en des fleuves perdue,
Comme une aile effacée au fond de l'étendue,
Engouffre-toi,
Mon cœur, en ces foules battant les capitales
De leurs fureurs et de leurs rages triomphales ;
Vois s'irriter et s'exalter
Chaque clameur, chaque folie et chaque effroi ;
Fais un faisceau de ces milliers de fibres,
Muscles tendus et nerfs qui vibrent ;
Aimante et réunis tous ces courants
Et prends
Si large part à ces brusques métamorphoses
D'hommes et de choses,
Que tu sentes l'obscure et formidable loi
Qui les domine et les opprime
Soudainement, à coups d'éclairs, s'inscrire en toi.

Mets en accord ta vie avec les destinées
Que la foule, sans le savoir,
Promulgue, en cette nuit d'angoisse illuminée.
Ce que sera demain, le droit ou le devoir,
Seule, elle en a l'instinct profond ;
Et l'univers total travaille et collabore,
Avec des milliers de causes qu'on ignore,
A chaque effort vers le futur qu'elle élabore,
Rouge et tragique, à l'horizon.
Oh ! l'avenir, comme on l'écoute
Crever le sol, casser les voûtes,
En ces villes d'ébène et d'or, où l'incendie
Rôde comme un lion dont les crins s'irradient ;
Minute unique, où les siècles tressaillent ;
Nœud que les victoires dénouent dans les batailles ;
Grande heure, où les aspects du monde changent,
Où ce qui fut juste et sacré paraît étrange,
Où l'on monte vers les sommets d'une autre foi,
Où la foule maîtresse enfin de sa colère,
Comptant et recomptant ses longs maux séculaires,
Sur le bloc de sa force érige un nouveau droit.
En ces villes soudain terrifiées
De fête rouge et de nocturne effroi,
Pour te grandir et te magnifier,
Mon âme, enferme-toi.

L'ACTION

Lassé des mots, lassé des livres,
Qui tiédissent la volonté,
Je cherche, au fond de ma fierté,
L'acte qui sauve et qui délivre.

La vie, elle est là-bas, violente et féconde,
Qui mord, à galops fous, les grands chemins du monde.
Dans le tumulte et la poussière,
Les forts se sont pendus à sa crinière
Et, soulevés par elle et par ses bonds,
De prodige en prodige,
Ils ont gravi, à travers pluie et vent, les monts
Des audaces et des vertiges.

L'action !
J'en sais qui la dressent dans l'air
Tragiquement, sur ciel d'orage,
Avec des bras en sang et des clameurs de rage
D'autres qui la rêvent sourde et profonde,
Comme une mer
Dont l'abîme repousse et rejette les ondes.
J'en sais qui l'espèrent vêtue
Du silence charmeur des fleurs et des statues.

J'en sais qui l'évoquent partout
Où la douleur se crispe, où la démence bout.

J'en sais qui la cherchent encore,
Durant la nuit, jusqu'à l'aurore,
Alors déjà qu'elle est debout, au seuil
Doux et serein de leur orgueil.

La vie en cris ou en silence,
La vie en lutte ou en accord,
Avec la vie, avec la mort,
La vie âpre, la vie intense,
Elle est là-bas, sous des pôles de cristal blanc
Où l'homme innove un chemin lent ;
Elle est ici dans la ferveur ou dans la haine
De l'ascendante et rouge ardeur humaine ;

Elle est parmi les flots des mers et leur terreur
Sur des plages dont nul n'a exploré l'horreur ;
Elle est dans les forêts aux floraisons lyriques,
Qui décorent les monts et les îles d'Afrique ;
Elle est où chaque effort grandit,
Geste à geste, vers l'infini,
Où le génie extermine les gloses,
Criant les faits, montrant les causes
Et préparant l'élan des géantes métamorphoses.

Lassé des mots, lassé des livres,
Je cherche en ma fierté
L'acte qui sauve et qui délivre.

Et je le veux puissant et entêté,
Lucide et pur, comme un beau bloc de glace ;
Sans crainte et sans fallace,
Digne de ceux
Qui n'arborent l'orgueil silencieux
Loin du monde, que pour eux-mêmes.

Et je le veux trempé dans un baptême
De nette et large humanité,
Montrant à tous sa totale sincérité
Et reculant, en un élan suprême,
Les frontières de la bonté.

Oh ! vivre et vivre et vivre et se sentir meilleur
A mesure que bout plus fervemment le cœur ;
Vivre plus clair, dès qu'on marche en conquête ;
Vivre plus haut encor, dès que le sort s'entête
A dessécher la sève et la force des bras ;
Rêver, les yeux hardis, à tout ce qu'on fera
De pur, de grand, de juste en ces Chanaans d'or
Qui surgiront, quand même, au bout du saint effort ;

Oh! vivre et vivre, éperdument,
En ces heures de solennel isolement,
Où le désir attise, ou la pensée anime,
Avec leurs espoirs fous, l'existence sublime.

Lassé des mots, lassé des livres,
Je veux le glaive enfin qui taille
Ma victoire, dans la bataille.

Et je songe, comme on prie, à tous ceux
Qui se lèvent, héros ou Dieux,
A l'horizon de la famille humaine ;
Comme des arcs-en-ciel prodigieux,
Ils se posent sur les domaines
De la misère et de la haine ;
Les effluves de leur exemple
Pénètrent peu à peu jusques au fond des temples,
Si bien que la foule, soudain,
Voulant aimer, voulant connaître
Le sens nouveau qu'impose, avec ardeur, leur être
Aux énigmes du destin,
Déjà forme son âme à leur image,
Pendant que disputent et s'embrouillent encor,
A coups de textes morts,
Les prêtres et les sages.
Alors, on voit les paroles armées
Planer sur les luttes et les exploits
Et, clairs, monter les fronts et, vibrantes, les voix
Et — foudre et or — voler au loin les Renommées ;
Alors aussi, ceux qui réchauffaient leurs âmes
Au vieux foyer des souvenirs
L'abandonnent et saisissent l'épée en flamme
Et s'élancent vers l'avenir !

VERS LA MER

Comme des objets frêles,
Les vaisseaux blancs semblent posés
Sur la mer éternelle.

Le vent futile et pur n'est que baisers;
Et les écumes,
Qui doucement échouent
Contre les proues,
Ne sont que plumes :
Il fait dimanche sur la mer !

Telles des dames
Passent, au ciel ou vers les plages,
Voilures et nuages :
Il fait dimanche sur la mer;
Et l'on voit luire, au loin, des rames,
Barres de prismes sur la mer.
Fier de moi-même et de cette heure
Qui scintillait en grappes de joyaux
Translucides sur l'eau,
J'ai crié vers l'espace et sa splendeur :
« O mer de luxe frais et de moires fleuries,
Où le mouvant et vaste été
Marie
Sa force à la douceur et la limpidité;
Mer de clarté et de conquête,
Où voyagent, de crête en crête,
Sur les vagues qu'elles irisent,
Les brises;
Mer de beauté sonore et de vives merveilles,
Dont la rumeur bruit à mes oreilles

Depuis qu'enfant j'imaginais les grèves bleues
Où l'Ourse et le Centaure et le Lion des cieux
Venaient boire, le soir,
Là-bas, très loin, à l'autre bout du monde;
O mer, qui fus ma jeunesse cabrée,
Ainsi que tes marées
Vers les dunes aux mille crêtes,
Accueille-moi, ce jour, où les eaux sont en fête !

J'aurai vécu, l'âme élargie,
Sous les visages clairs, profonds, certains
Qui regardent, du haut des horizons lointains,
Surgir, vers leur splendeur, mon énergie.
J'aurai senti les flux
Unanimes des choses
Me charrier en leurs métamorphoses
Et m'emporter, dans leur reflux.
J'aurai vécu le mont, le bois, la terre;
J'aurai versé le sang des dieux dans mes artères;
J'aurai brandi, comme un glaive exalté,
Vers mon devoir, ma volonté;
Et maintenant c'est sur tes bords, ô mer suprême,
Où tout se renouvelle, où tout se reproduit,
Après s'être disjoint, après s'être détruit,
Que je reviens pour qu'on y sème
Cet univers qui fut moi-même.

L'ombre se fait en moi ; l'âge s'étend
Comme une ornière autour du champ
Qui fut ma force en fleur et ma vaillance.
Plus n'est ferme toujours ni hautaine ma lance;
L'arbre de mon orgueil reverdit moins souvent
Et son feuillage boit moins largement le vent
Qui passe en ouragan sur les forêts humaines. O mer,
Je sens tarir les sources, dans mes plaines,

Mais j'ai recours à toi pour l'exalter,
Une fois encor,
Et le grandir et le transfigurer,
Mon corps,
En attendant qu'on t'apporte sa mort,
Pour à jamais la dissoudre en ta vie.

Alors,
O mer, tu me perdras en tes furies
De renaissance et de fécondité;
Tu rouleras en tes ombres et tes lumières
Ma pourriture et ma poussière;
Tu voileras sous ta beauté
Toute ma cendre et tout mon deuil;
J'aurai l'immensité des forces pour cercueil
Et leur travail obscur et leur ardeur occulte;
Mon être entier sera perdu, sera fondu,
Dans le bassin géant de leurs tumultes,
Mais renaîtra, après mille et mille ans,
Vierge et divin, sauvage et clair et frissonnant,
Amas subtil de matière qui pense,
Moment nouveau de conscience,
Flamme nouvelle de clarté,
Dans les yeux d'or de l'immobile éternité ! »

Comme de lumineux tombeaux,
Les vaisseaux blancs semblent posés,
De loin en loin, sur les plaines des eaux.

Le vent subtil n'est que baisers ;
Et les écumes,
Qui doucement échouent
Contre les proues,
Ne sont que plumes :
Il fait dimanche sur la mer !

LES VIGNES DE MA MURAILLE

(1899)

A Eugène Demolder.

—

AU NORD

Deux vieux marins des mers du Nord
S'en revenaient, un soir d'automne,
De la Sicile et de ses îles souveraines,
Avec un peuple de Sirènes,
A bord.

Joyeux d'orgueil, ils regagnaient leur fiord,
Parmi les brumes mensongères,
Joyeux d'orgueil, ils regagnaient le Nord
Sous un vent morne et monotone,
Un soir de tristesse et d'automne.
De la rive, les gens du port
Les regardaient, sans faire un signe :
Aux cordages le long des mâts,
Les Sirènes, couvertes d'or,
Tordaient, comme des vignes,
Les lignes
Sinueuses de leurs corps.

Et les gens se taisaient, ne sachant pas
Ce qui venait de l'océan, là-bas,
A travers brumes;
Le navire voguait comme un panier d'argent
Rempli de chair, de fruits et d'or bougeant
Qui s'avançait, porté sur des ailes d'écume.

Les Sirènes chantaient
Dans les cordages du navire,
Les bras tendus en lyres,
Les seins levés comme des feux;
Les Sirènes chantaient
Devant le soir houleux,
Qui fauchait sur la mer les lumières diurnes;
Les Sirènes chantaient,
Le corps serré autour des mâts,
Mais les hommes du port, frustes et taciturnes,
Ne les entendaient pas.

Ils ne reconnurent ni leurs amis
— Les deux marins — ni le navire de leur pays,
Ni les focs, ni les voiles
Dont ils avaient cousu la toile;
Ils ne comprirent rien à ce grand songe
Qui enchantait la mer de ses voyages,
Puisqu'il n'était pas le même mensonge
Qu'on enseignait dans leur village;
Et le navire auprès du bord
Passa, les alléchant vers sa merveille,
Sans que personne, entre les treilles,
Ne recueillît les fruits de chair et l'or.

LES SAINTS, LES MORTS, LES ARBRES ET LE VENT

Les grand'routes tracent des croix
A l'infini, à travers bois;
Les grand'routes tracent des croix lointaines
A l'infini, à travers plaines ;
Les grand'routes tracent des croix
Dans l'espace livide et froid,
Où voyagent les vents déchevelés
A l'infini, par les allées.

Arbres et vents pareils aux pèlerins ;
Arbres tristes et fous où l'orage s'accroche,
Arbres pareils au défilé de tous les saints,
Au défilé de tous les morts
Au son des cloches,
Arbres qui combattez au Nord
Et vents qui déchirez le monde,
Oh ! vos luttes et vos sanglots et vos remords
Se débattant et s'engouffrant dans les âmes profondes

Voici Novembre assis auprès de l'âtre,
Avec ses maigres doigts chauffés au feu;
Oh ! tous ces morts, sans feu ni lieu,
Oh ! tous ces vents cognant les murs opiniâtres
Et repoussés et rejetés
Vers l'inconnu, de tous côtés.

Oh ! tous ces noms de saints semés en litanies,
Tous ces arbres, là-bas,
Ces vocables de saints dont la monotonie
S'allonge infiniment dans la mémoire;
Oh ! tous ces bras invocatoires,

Tous ces rameaux éperdument tendus
Vers on ne sait quel Christ aux horizons pendu !

Voici Novembre en son manteau grisâtre
Qui se blottit de peur au fond de l'âtre
Et dont les yeux soudain regardent,
Par les carreaux cassés de la croisée,
Les vents et les arbres se convulser
Dans l'étendue effarante et blafarde.

Les saints, les morts, les arbres et le vent,
Dites comme ils se confondent dans la mémoire
Quand les marteaux sautant
A coups de bonds dans les bourdons
Jettent le deuil aux horizons,
Du haut des tours imprécatoires.

Et Novembre, près de l'âtre qui flambe,
Allume, avec des mains d'espoir, la lampe
Qui brûlera combien de soirs, l'hiver :
Et Novembre si humblement supplie et pleure
Pour attendrir le cœur mécanique des heures !

Mais au dehors, voici toujours le ciel, couleur de fer,
Voici les vents, les saints, les morts
Et la procession profonde
Des arbres fous et des branchages tors
Qui voyagent de l'un à l'autre bout du monde.
Voici les grand'routes comme des croix
A l'infini, parmi les plaines,
Les grand'routes et puis leurs croix lointaines
A l'infini, sur les vallons et dans les bois !

L'ÉTERNELLE LUEUR

Dites, les gens, les vieilles gens,
Que s'exaltent les cœurs dans vos hameaux ;
Dites, les gens, les vieilles gens,
Que la clarté s'éveille en vos carreaux
Qui regardent la route,
Car les mages avec leurs blancs manteaux,
Car les bergers avec leurs blancs troupeaux,
Sont là qui débouchent et qui écoutent
Et qui s'avancent sur la route.

Voici le prince Charlemagne;
Et Frédéric dont la barbe bataille
Dans les guerres, en Allemagne :
Et puis voici Louis qui fit Versailles ;
Voici le triste enfant prodigue
Qui s'en revient, avec pourceaux et chiens,
Des pays lourds de la fatigue ;
Voici les béliers noirs qu'un patriarche,
Aux temps lointains, apprivoisait dans l'arche ;
Voici les pâtres de Chaldée
Qui contemplaient la nuit avec les yeux de leur idée,
Et ceux de Flandre et de Zélande
Qui s'estompent dans la légende
Et le brouillard, au fond des landes.

L'étrange et solennel cortège
Et les traînes des longs manteaux
Et les bruits d'osselets que font les pattes du troupeau
Frôlent et animent la neige.

Là-haut, le gel s'étage en promenoirs
Que tachettent des feux, pareils à des acides,
Et d'où les anges clairs et translucides
Semblent surgir et flamboyer en des miroirs.

On aperçoit Saint Gabriel qui fut sculpté,
Au village, jadis, dans l'or du tabernacle;
Saint Raphaël vêtu d'éclairs et de beauté;
Et Saint Michel dont la bergère ouït l'oracle.

Alors soudain, sur terre, au bout des plaines,
Sous une étoile immense aux feux bougeants
Une étable s'éclaire et les haleines
Et d'un âne et d'un bœuf fument dans l'air d'argent.
A la clarté qui sort
Mystique et douce de son corps,
Une Vierge répare et dispose des langes,
Et, près du seuil, où sommeille un agneau,
Un charpentier fait un berceau,
Avec des planches.
Sans qu'ils voient l'auréole qui les couronne,
Ils travaillent, tous deux, silencieusement
Et prononcent de temps en temps
Un nom divin qui les étonne.

Autour des murs et sous le toit,
L'atmosphère s'épand si pure et si fervente
Qu'on sent que des genoux invisibles se ploient
Et que la vie entière est dans l'attente.

Oh ! vous, les gens, les vieilles gens,
Qui regardez passer dans vos villages
Les empereurs et les bergers et les rois mages
Et leurs bêtes dont le troupeau les suit,

Penchez-vous tous à vos fenêtres,
Pour voir enfin, dans le fond de la nuit,
Ce qui, depuis mille et mille ans,
S'efforce à naître.

LE CLOITRE

DRAME EN QUATRE ACTES

(1900)

A mon ami Emile Van Mons.

—

ACTE IV

Le temple ; à droite, l'autel. En face des spectateurs, la tribune barrée où Dom Balthazar accomplit sa pénitence. Sous cette tribune, une porte. A gauche, la chaire de vérité.

Dom Militien, à l'autel, termine la messe et chante l'*Ite Missa est* et s'en retourne à la sacristie. Les moines répondent : *Alleluia*.

Le Prieur monte en chaire lentement.

Les moines sont réunis près de l'autel sur trois rangs.

Les fidèles sont massés derrière eux depuis le banc de communion jusqu'à la chaire.

LE PRIEUR (*faisant le signe de croix.*)

Au nom du Père... et du Fils...

Au moment où les fidèles sortent, un grand bruit se fait entendre dans la tribune, et Dom Balthazar apparaît, hagard, derrière les barreaux.

DOM BALTHAZAR (*dans la tribune barrée.*)

J'ai tué mon père, j'ai tué mon père
Et l'on m'enferme ici

Comme une bête en une cage
Pour étouffer les cris
Et les remords de mon âme sauvage.

LE PRIEUR

Malheureux !

Dom Marc se jette aux pieds du crucifix : il y reste pendant toute la scène.

DOM BALTHAZAR (*à la foule.*)

Je suis le moine Balthazar,
Mon crime est un orage en flamme
Qui mord et brûle et saccage mon âme.
Je suis ce moine Balthazar
Qui s'acharna avec passion
Contre vos fautes et vos vices,
Alors qu'il dérobait, qu'il nourrissait
Lui-même sa damnation
Et son enfer, sous le cilice.

LE PRIEUR

Cet homme est fou ! n'écoutez pas !

DOM BALTHAZAR

Mon père était homme de bien.
Il était doux pour toutes mes colères ;
Je l'ai tué comme on achève un chien,
Un soir que j'étais ivre !

LE PRIEUR

N'écoutez pas ! N'écoutez pas !
Au nom du Dieu vivant, n'écoutez pas !

DOM BALTHAZAR

Un innocent fut condamné
Et tué à ma place ;
Il priait Dieu et criait grâce.
Il embrassait le Christ en croix.
J'étais présent, j'assistai froid,

Et sans bouger, à ce martyre.
Un geste, un mot, un seul à dire,
Et le glaive n'aurait point flamboyé ;
Et je l'ai tu, ce mot, je l'ai mangé.

LE PRIEUR (*désignant Dom Balthazar aux moines.*

Qu'on l'arrache par force, de la tribune.

DOM BALTHAZAR

Moi, Balthazar duc de Rispaire,
J'assassinai, avec ces deux mains sanguinaires;
Regardez-les, ce sont des mains
Plus féroces que des mâchoires ;
Les juges souverains
N'ont point voulu, dans leur prétoire,
Flairer le sang indélébile
Qui imprégnait ces mains obstinément lavées,
Mais aujourd'hui, vous tous qui le savez,
Allez le dire et le crier aux gens des villes,
Allez le proclamer...

LE PRIEUR

Ton repentir est un scandale.

On entend des coups de hache dans du bois.

DOM BALTHAZAR

Je suis comme un buisson de péchés noirs :
Toutes les épines du sacrilège
Se recourbent sur moi, comme des ongles noirs ;
Le manteau saint qui me protège
Ment sur mes épaules ; j'en suis couvert,
Mais la lèpre pourrit ma chair.
Je suis le loup qui vint flairer et qui vint boire
Horriblement, le sang de Dieu, dans le ciboire.
Je me jette moi-même au ban de l'univers ;

Je veux qu'on me crache à la face;
Qu'on me coupe ces mains qui ont tué;
Qu'on m'arrache ce manteau blanc prostitué;
Qu'on appelle, qu'on ameute la populace.
Je m'offre aux poings qui frapperont
Et aux pierres qui blesseront,
De leur rage, mon front.
Je demande que l'on accable
Ce corps chargé de sa faute implacable
Et qu'on en jette, après mon supplice fervent,
La loque humaine aux quatre vents!

Les moines sont parvenus à enfoncer la porte et saisir Dom Balthazar. Ils l'amènent et le jettent à genoux devant le Prieur; aussitôt celui-ci s'adressant à la foule:

LE PRIEUR

Sortez tous!

Des moines poussent la foule vers la porte du temple.

Balthazar appartient à la foudre divine!

LE PRIEUR (*parlant devant les moines seuls.*)

O moine Balthazar,
Tu t'es moqué de Jésus-Christ,
Qui veut le repentir dans le silence,
Tu as rompu, avec tes bonds de violence,
La règle sainte et le claustral esprit;
La vie humble en ton cœur s'est défleurie;
Tu es aveugle et sourd, ainsi qu'un bloc de fer,
Puisque tu n'as pas vu en quelle ivrognerie
D'âme, tu viens de te traîner vers ton enfer.

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu! Mon Dieu!

LE PRIEUR

Le sang dont tu couvris ton père
Couvre à présent, de ses taches rouges, nos murs,
Tu es la bête et tu voulus que ton repaire
Fût parmi nous, pour que nos murs fussent impurs !

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

LE PRIEUR

Ecoute :
Je t'avais désigné pour être, à mon départ,
Vers Jésus-Christ, là-haut, celui qui, dans la route,
Marcherait après moi et reprendrait ma part
D'efforts et de soucis et de traverses graves.
Dieu m'a désaveuglé et c'est là ma leçon.
Il a brisé devant mes yeux, comme une épave,
Le fier et blanc vaisseau, chargé de cargaisons
De myrrhe et d'encens pur, que tu me semblais être.
Les vents de ta fureur ont séché sur ton front
L'huile sainte dont se baignent nos fronts de prêtre.

DOM BALTHAZAR

Mon Dieu !

LE PRIEUR

Tu m'apparais plus nettement damné
Que si l'on te donnait du feu pour sépulture.
Jamais le souvenir de ton crime effréné
Ne calmera ces cris ; jamais prière en flamme
Ne descendra vers ton effroi.
Tu es le dernier mort, tu es la dernière âme
Pour qui, jamais, avec ferveur et foi,
Une messe sera chantée ; et cette crosse

Il menace.

Que tu rêvas de soulever d'un poing viril,
Tiens ! Tiens !

Il l'appuie contre Balthazar.

Ta chair la sentira rude et féroce
Non comme un spectre ardent, mais comme un bâton vil.

DOM BALTHAZAR

Frappez ! Frappez ! Frappez, mon Père !

LE PRIEUR (*défaillant, il est soutenu par les moines.*)

Impie ! impie ! impie !

Il laisse tomber sans le savoir la crosse de ses mains.

UN MOINE (*menaçant Balthazar.*)

Bourreau du Christ !

UN AUTRE

Voleur de repentir !

UN AUTRE

Braise d'orgueil éteint !

THÉODULE

Bandit ! Parricide ! Sacrilège !

Il pousse Balthazar du pied et le fait retomber, la face contre terre.

LE PRIEUR (*qui s'est redressé une dernière fois.*)

Non ! Non ! Relevez-le et poussez-le dehors,
Vers la honte et l'horreur et la chute et l'abîme !

Les moines relèvent Dom Balthazar et le chassent devant eux jusqu'à la porte de l'église qu'ils referment sur lui à grand bruit.

Et maintenant qu'à tout jamais son sort
Soit séparé du nôtre et que son crime
Tombe sur lui plus lourd que le couteau
Des échafauds.

Long silence, Thomas ayant ramassé la crosse finit par s'avancer vers le Prieur. A ce moment tous les moines, excepte Idesbald et Dom Marc, viennent se ranger autour de Thomas.

THOMAS (*regardant fixement le Prieur.*)

Mon Père?

LE PRIEUR (*après un silence.*)

Soit!

Désignant la porte que Dom Balthazar vient de franchir.

Puisqu'il abandonna lui-même
Son droit; puisqu'il faillit à son devoir suprême;
Puisqu'il n'est plus personne, hélas! parmi vous tous,
Qui soit de ma hauteur ni de ma force, vous,

Désignant Thomas.

Soyez du moins celui auquel le Ciel accorde
De disputer ce cloître aux temps inexorables
Qui vont venir!

Thomas rend la crosse au Prieur (tout cela semble se faire machinalement).

DOM MARC (*resté seul devant le crucifix.*)

Du plus profond de ta miséricorde,
Seigneur, sois secourable
Au frère de mon âme, Balthazar.
Toi seul, tu sais la part
Que s'est faite, pour l'avenir
Et pour le ciel, son repentir;
Seigneur, assiste-le, à l'heure
Où les hommes lui sont fureur,
Et le monde, supplice et vilenie,
Et ses frères, injure et fange;
Seigneur, assiste-le, dans sa rouge agonie,
Avec tes anges!

LES FORCES TUMULTUEUSES

(1902)

Au très grand et cher Auguste Rodin.

—

LES MAITRES

LE BANQUIER

Sur une table chargée, où les liasses abondent,
Serré dans un fauteuil étroit, morne et branlant,
Il griffonne menu, au long d'un papier blanc;
Mais sa pensée, elle est là-bas au bout du monde.

Le Cap, Java, Ceylan vivent devant ses yeux
Et l'océan d'Asie, où ses mille navires
A l'Est, à l'Ouest, au Sud, au Nord, cinglent et virent
Et, les voiles au clair, rentrent en des ports bleus.

Et les gares qu'il édifie et les rails rouges
Qu'il tord en ses forges et qu'il destine au loin
A des pays d'ébène et d'ambre et de benjoin,
A des déserts, où seul encor le soleil bouge;

Et ses sources de naphte et ses mines de fer
Et le tumulte fou de ses banques sonores
Qui grise, enfièvre, exalte, hallucine, dévore
Et dont le bruit s'épand au delà de la mer ;

Et les peuples dont les sénats sont ses garants ;
Et ceux dont il pourrait briser les lois futiles,
Si la débâcle ou la révolte étaient utiles
A la marche sans fin de ses projets errants ;

Et les guerres vastes dont il serait lui-même
— Meurtres, rages et désespoirs — le seul vrai roi
Qui rongerait, avec les dents des chiffres froids,
Les nœuds tachés de sang des plus ardents problèmes

Si bien qu'en son fauteuil usé, morne et branlant,
Quand il griffonne, à menus traits, sur son registre,
Il lie à son vouloir bourgeois le sort sinistre
Et domine le monde, où corne l'effroi blanc.

Oh ! l'or ! son or qu'il sème au loin, qu'il multiplie,
Là-bas, dans les villes de la folie,
Là-bas, dans les hameaux calmes et doux,
Dans l'air et la lumière et la splendeur, partout !
Son or ailé qui s'enivre d'espace,
Son or planant, son or rapace,
Son or vivant,
Son or dont s'éclairent et rayonnent les vents,
Son or qui boit la terre,
Par les pores de sa misère,
Son or ardent, son or furtif, son or retors,
Morceau d'espoir et de soleil — son or !

Il ignore ce qu'il possède
Et si son monceau d'or excède,

Par sa hauteur, les tours et les beffrois;
Il l'aime avec prudence, avec sang-froid,
Avec la joie âpre et profonde
D'avoir à soi, comme trésor et comme bien,
Sous la garde des cieux quotidiens,
Le bloc même du monde.

Et les foules le méprisent, mais sont à lui.
Toutes l'envient : l'or le grandit.
L'universel désir et ses milliers de flammes
Brûlent leur âme autant qu'ils ravagent son âme;
Il est celui qui divise le pain
Miraculeux du gain.
S'il les trompe, qu'importe,
Chacun revient, après avoir quitté sa porte.
Avec de grands remous
Sa force roule en torrent fou
Et bouillonne et bondit et puis entraîne
— Feuilles, rameaux, cailloux et graines —
Les fortunes, les épargnes et les avoirs
Et jusqu'aux moindres sous que recomptent, le soir
A la lueur de leur lanterne,
Les gens de ferme.
Ainsi, domptant les rois et les peuples et ceux
Dont la puissance pauvre, en ses coffres, expire,
Du fond de son fauteuil usé, morne et boiteux,
Il définit le sort des mers et des empires.

LES VILLES

Oh! ces villes, par l'or putride envenimées!
Clameurs de pierre et vols et gestes de fumées,
Dômes et tours d'orgueil et colonnes debout
Dans l'espace qui vibre et le travail qui bout,

En aimas-tu l'effroi et les affres profondes
O toi, le voyageur
Qui t'en allais triste et songeur
Par les gares de feu qui ceinturent le monde?

Cahots et bonds de trains par au-dessus des monts!

L'intime et sourd tocsin qui enfiévrait ton âme
Battait aussi dans ces villes, le soir; leur flamme
Rouge et myriadaire illuminait ton front,
Leur aboi noir, leur cri vengeur, leur han fécond
Etaient l'aboi, le cri, le han de ton cœur même;
Ton être entier était tordu en leur blasphème,
Ta volonté jetée en proie à leur torrent
Et vous vous maudissiez tout en vous adorant.

Oh! leurs élans, leurs chocs, leurs blasphèmes, leurs crimes
Et leurs meurtres plantés dans le torse des lois!
Le cœur de leurs bourdons, le front de leurs beffrois
Ont oublié le nombre exact de leurs victimes;
Leur monstrueux amas barre le firmament;
Le siècle et son horreur se condensent en elles,
Mais leur âme contient la minute éternelle
Qui date, au long des jours innombrables, le temps.

D'âge en âge l'histoire est fécondée
Sous l'afflux d'or de leur idées;
Leur moelle et leur cerveau
Se ravivent du sang nouveau
Qu'infuse au monde vieux l'espoir ou le génie.

Elles illuminent l'audace et communient
Avec l'espace et fascinent les horizons.
Leur magnétisme est fort comme un poison.
Tout front qui domine les autres,
Savant, penseur, poète, apôtre,

Mêle sa flamme à la lueur de leurs brasiers.
Elles dressent vers l'inconnu les escaliers
Par où monte l'orgueil des recherches humaines
Et broient, sous leurs pieds clairs, l'erreur qui tend ses chaînes
De l'univers à l'homme et des hommes à Dieu.

Avez-vous vu, le soir, leurs couronnes de feu,
Temples de verre et d'or assis sur les collines,
D'où se braquent vers les étoiles sybillines
Les monstrueux regards des lentilles d'airain?
Et puis, en des quartiers silencieux, soudain,
Avez-vous visité les hauts laboratoires
Où l'on poursuit, de calcul en calcul,
De chaînon en chaînon, de recul en recul,
A travers l'infini, la vie oscillatoire?

L'homme qui juge, pense et veut,
S'y contrôle et s'y mesure soi-même.
Tous les secrets, tous les problèmes,
Depuis cent ans y sont l'enjeu
D'une lutte géante avec la destinée.
C mbats méticuleux et science acharnée !
L'énigme est là, dont on cherche les yeux
Et qu'on frôle toujours, comme une bête hagarde,
Pour épier l'instant prodigieux,
Où, tout à coup, ces yeux vaincus se dardent,
Refoulant l'ombre et dévoilant la vérité.
Alors, les vents, les flots, la nuit, les cieux, les astres,
Les ponts massant sous eux les blocs de leurs pilastres,
Les basaltes du port, les murs de la cité
Pourraient frémir, aux quatre coins de l'étendue,
Qu'ils ne trembleraient pas d'un plus profond bonheur
Que l'âme ardente du chercheur,
Sur sa conquête suspendue!

Quelque chose du monde est tout à coup changé,
Par ce jaillissement brutal hors des ténèbres ;
Il n'importe qu'on nie ou qu'on célèbre
L'homme dont le génie a saccagé
Les mystères barrés par des portes hostiles,
Sa force est résorbée en la force des villes
Et leur énorme vie en est encor grandie !

Ainsi, de laps en laps, ceux qui pensent dédient
A l'avenir humain l'ardeur de leur cerveau ;
Et tandis qu'ils vivent pour des pensers nouveaux,
D'autres qui travaillent pour les foules — se lèvent.

Ceux-ci sont les ardents et les martyrs du rêve
Qu'ils entrevoient, là-bas, par des jardins de sang,
Marcher, pour aboutir au seuil resplendissant
Des temps où la justice aura dompté les hommes.
L'erreur a promulgué des lois, noirs axiomes,
Qu'on doit ronger sans cesse, en attendant le jour
De les casser à coups d'émeute ou de révolte ;
S'il faut le rouge engrais pour les pures récoltes,
S'il faut la haine immense avant l'immense amour,
S'il faut le rut et la folie aux cœurs serviles,
Les bonds des tocsins noirs soulèveront les villes
En hurlante marée, autour des droits nouveaux.

Et dans les halls blafards des vieux faubourgs, là-haut,
Où les lueurs du gaz illimitent les gestes,
Les voix, les cris, les poings des tribuns clairs attestent
Que les besoins de tous sont le cercle du droit.
Textes, règles, codes, tables, bibles, systèmes,
Mots solennels qu'on débite à faux poids :
L'homme, dans l'univers n'a qu'un maître, lui-même,
Et l'univers entier est ce maître, dans lui.

Le tribun parle haut et fort; son verbe luit,
Sauvage et ravageur, comme un vol de comète;
Il est le fol drapeau tendu vers la conquête;
Si quelquefois il prend la foule pour tremplin,
Qu'importe, il est celui dont le désir est plein,
Jusques au bord, de la sève des renaissances;
La colère, le désespoir, l'effervescence,
Le silence orageux brûlent entre ses mains,
Il est, à sa manière, un grand roi souterrain
Qui regarde s'enfler toutes forces soudaines.
Et quand, par un accord simple et fatal, s'enchaîne
Ce que veut le tribun, ce que veut le chercheur,
Il n'est aucun éclair brandi de la terreur,
Aucun ordre qui ploie, aucun pouvoir qui gronde,
Pour écraser, sous lui, la victoire du monde.

LES CRIS DE MA VIE

I

MA RACE

Je suis le fils de cette race
Dont les cerveaux plus que les dents
Sont solides et sont ardents
Et sont voraces.

Je suis le fils de cette race
Dont les desseins ont prévalu
Dans les luttes profondes
De monde à monde,
Je suis le fils de cette race
Tenace

Qui veut, après avoir voulu,
Encore, encore et encore plus !

Races d'Europe et des soudaines Amériques,
— Ma race ! — Oh ! que vos pas sont beaux
Quand ils portent sur les sommets lyriques
Toujours plus haut
Les feux maintenus clairs des antiques flambeaux !

Le monde entier est ce jardin des Hespérides
Où vous cueillez, parmi des arbres tors,
Avec des bras fougueux, avec des mains torrides,
La force et le savoir, la volonté et l'or.

S'ils furent lourds, vos coups, dans les luttes fatales,
Du moins votre œuvre immortelle et mentale
Recouvre, avec ses ailes de clarté,
L'œuvre basse de cruauté.

Vos noms ? Qu'importent ceux dont l'histoire vous nomme ;
Vous vous reconnaissez toutes, au même sceau
Empreint sur vos berceaux,
D'où se lèvent les plus purs des hommes.

Avec des regards nets, puissants et ingénus,
Vous explorez la terre entière ;
Toute lueur qui filtre, à travers l'inconnu,
Devient, entre vos mains, une énorme lumière.

L'urgence d'innover vous étreint le cerveau ;
Et vous multipliez les escaliers mobiles
Et les rampes et les paliers nouveaux,
Là-haut, autour des vérités indélébiles.

Trouver, grouper, régler, choisir et réformer.
Vos voyages, vos recherches, votre science,
Tout se ligue pour vous armer
D'une plus lucide conscience.

Vous vous servez de l'air, de l'eau, du sol, du feu,
Vous les exorcisez de leurs terreurs dardées ;
Ceux qui furent, aux temps liturgiques, les Dieux,
S'humanisent et ne sont plus que vos idées.

Tout se règle, tout se déduit, tout se prévoit.
Le hasard, fol et vieux, sous vos calculs, se dompte ;
L'action vibre en vous, mais sans geste, sans voix,
Et ne fait qu'un avec l'intelligence prompte.

O les races magnifiques ! L'Est, l'Ouest, le Nord,
Terre et cieux, pôles et mers sont vos domaines.
Régnez : puisque par vous la volonté du sort
Devient de plus en plus la volonté humaine.

II

UN MATIN

Dès le matin, par mes grand'routes coutumières
Qui traversent champs et vergers,
Je suis parti clair et léger,
Le corps enveloppé de vent et de lumière.

Je vais, je ne sais où. Je vais, je suis heureux ;
C'est fête et joie en ma poitrine ;
Que m'importent droits et doctrines,
Le caillou sonne et luit sous mes talons poudreux ;

Je marche avec l'orgueil d'aimer l'air et la terre,
D'être immense et d'être fou
Et de mêler le monde et tout
A cet enivrement de vie élémentaire.

Oh! les pas voyageurs et clairs des anciens dieux!
Je m'enfouis dans l'herbe sombre
Où les chênes versent leurs ombres
Et je baise les fleurs sur leurs bouches de feu.

Les bras fluides et doux des rivières m'accueillent;
Je me repose et je repars,
Avec mon guide : le hasard,
Par des sentiers sous bois dont je mâche les feuilles.

Il me semble jusqu'à ce jour n'avoir vécu
Que pour mourir et non pour vivre :
Oh! quels tombeaux creusent les livres
Et que de fronts armés y descendent vaincus!

Dites, est-il vrai qu'hier il existât des choses,
Et que des yeux quotidiens
Aient regardé, avant les miens,
Se pavoiser les fruits et s'exalter les roses!

Pour la première fois, je vois les vents vermeils
Briller dans la mer des branchages,
Mon âme humaine n'a point d'âge;
Tout est jeune, tout est nouveau sous le soleil.

J'aime mes yeux, mes bras, mes mains, ma chair, mon torse
Et mes cheveux amples et blonds
Et je voudrais, par mes poumons,
Boire l'espace entier pour en gonfler ma force.

Oh! ces marches à travers bois, plaines, fossés,
Où l'être chante et pleure et crie
Et se dépense avec furie
Et s'enivre de soi ainsi qu'un insensé!

III

L'EN-AVANT

Le corps ployé sur ma fenêtre,
Les nerfs vibrants et sonores de bruit,
J'écoute avec ma fièvre et j'absorbe, en mon être,
Les tonnerres des trains qui traversent la nuit.
Ils sont un incendie en fuite dans le vide.
Leur vacarme de fer, sur les plaques des ponts,
Tintamarre si fort qu'on dirait qu'il décide
Du rut d'un cratère ou des chutes d'un mont.
Et leur élan m'ébranle encor et me secoue,
Qu'au loin, dans la ténèbre et dans la nuit du sort,
Ils réveillent déjà, du fracas de leurs roues,
Le silence endormi dans les gares en or.

Et mes muscles bandés où tout se répercute
Et se prolonge et tout à coup revit
Communiquent, minute par minute,
Ce vol sonore et trépidant à mon esprit.
Il le remplit d'angoisse et le charme d'ivresse
Etrange et d'ample et furieuse volupté,
Lui suggérant, dans les routes de la vitesse,
Un sillage nouveau vers la vieille beauté.

Oh! les rythmes fougueux de la nature entière
Et les sentir et les darder à travers soi !
Vivre les mouvements répandus dans les bois,
Le sol, le vent, la mer et les tonnerres ;
Vouloir qu'en son cerveau tressaille l'univers ;
Et pour en condenser les frissons clairs
En ardentes images,
Aimer, aimer surtout la foudre et les éclairs
Dont les dévorateurs de l'espace et de l'air
Incendient leur passage!

UN SOIR

Celui qui me lira dans les siècles, un soir,
Troublant mes vers, sous leur sommeil ou sous leur cendre,
Et ranimant leur sens lointain pour mieux comprendre
Comment ceux d'aujourd'hui s'étaient armés d'espoir,

Qu'il sache, avec quel violent élan, ma joie
S'est, à travers les cris, les révoltes, les pleurs,
Ruée au combat fier et mâle des douleurs,
Pour en tirer l'amour, comme on conquiert sa proie.

J'aime mes yeux fiévreux, ma cervelle, mes nerfs,
Le sang dont vit mon cœur, le cœur dont vit mon torse;
J'aime l'homme et le monde et j'adore la force
Que donne et prend ma force à l'homme et l'univers.

Car vivre, c'est prendre et donner avec liesse.
Mes pairs, ce sont ceux-là qui s'exaltent autant
Que je me sens moi-même avide et haletant
Devant la vie intense et sa rouge sagesse.

Heures de chute ou de grandeur! — tout se confond
Et se transforme en ce brasier qu'est l'existence ;
Seul importe que le désir reste en partance,
Jusqu'à la mort, devant l'éveil des horizons.

Celui qui trouve est un cerveau qui communie
Avec la fourmillante et large humanité.
L'esprit plonge et s'enivre en pleine immensité ;
Il faut aimer, pour découvrir avec génie.

Une tendresse énorme emplit l'âpre savoir,
Il exalte la force et la beauté des mondes,
Il devine les liens et les causes profondes ;
O vous qui me lirez, dans les siècles, un soir,

Comprenez-vous pourquoi mon vers vous interpelle?
C'est qu'en vos temps quelqu'un d'ardent aura tiré
Du cœur de la nécessité même, le Vrai,
Bloc clair, pour y dresser l'entente universelle.

TOUTE LA FLANDRE

(1904-1911)

I

LES TENDRESSES PREMIERES

(1904)

A ma sœur Maria Cranleux
ces souvenirs d'enfance.

—

LIMINAIRE

.... Ces souvenirs chauffent mon sang
Et pénètrent mes moelles...

Je me souviens du village près de l'Escaut,
D'où l'on voyait les grands bateaux
Passer, ainsi qu'un rêve empanaché de vent
Et merveilleux de voiles,
Le soir, en cortège, sous les étoiles.

Je me souviens de la bonne saison ;
Des parlottes, l'été, au seuil de la maison
Et du jardin plein de lumière,
Avec des fleurs, devant, et des étangs, derrière ;

Je me souviens des plus hauts peupliers,
De la volière et de la vigne en espalier
Et des oiseaux, pareils à des flammes solaires.

Je me souviens de l'usine voisine
— Tonnerres et météores
Roulant et ruisselant
De haut en bas, entre ses murs sonores, —
Je me souviens des mille bruits brandis,
Des émeutes de vapeur blanche
Qu'on déchaînait, le samedi,
Pour le chômage du dimanche.

Je me souviens des pas sur le trottoir,
En automne, le soir,
Quand, les volets fermés, on écoutait la rue
Mourir :
La lampe à flamme crue
Brûlait et l'on disait le chapelet
Et des prières à n'en plus finir!

Je me souviens du vieux cheval,
De la vieille guimbarde aux couleurs fades,
De ma petite amie et du rival
Dont mes deux poings mataient la fièvre et les bravades
Je me souviens du passeur d'eau et du maçon,
De la cloche dont j'ai gardé mémoire entière,
Et dont j'entends encore le son;
Je me souviens du cimetière....

Mes simples vieux parents, ma bonne tante!
— Oh! les herbes de leur tombeau
Que je voudrais mordre et manger! —
C'était si doux la vie en abrégé!
C'était si jeune et beau
La vie, avec sa joie et son attente!

J'appris alors quel pays fier était la Flandre !
Et quels hommes, jadis, avaient fixé son sort,
En ces jours de bûchers et de flamme, où la cendre
Que dispersait le vent était celle des morts.

Je sus le nom des vieux martyrs farouches ;
Et maintes fois, ivre, fervent, pleurant et fou,
En cachette, le soir, j'ai embrassé leur bouche
Orde et rouge, sur l'image à deux sous.

J'aurais voulu souffrir l'excès de leur torture,
Crier ma rage aussi et sangloter vers eux,
Les clairs, les exaltés, les dompteurs d'aventure,
Les arracheurs de foudre aux mains de Philippe Deux.

Ou bien encor, c'étaient les communes splendides,
Les révoltes, roulant sur le pavé de Gand,
Chocs après chocs, leurs ouragans ;
C'étaient les tisserands et les foulons sordides,
Mordant les rois comme des chiens ardents,
Et leur laissant aux mains la trace de leurs dents.

C'étaient de grands remous de vie armée
Qui s'apaisaient dans le soleil,
Quand les beffrois sonnaient la joie et le réveil
Sur les foules désopprimées.
C'était tout le passé : sang et or, fièvre et feu !
C'était le galop blanc des hautaines victoires
Criant, dans le tumulte et dans l'effroi, leurs vœux,
De l'un à l'autre bout du monde et de l'histoire.

II

Depuis, l'ombre s'est faite sur la Flandre !
Mais mon rêve survit et ne veut point descendre

Des tours, où tant d'orgueil, jadis, le fit monter.
Je regarde de là nos pensives cités ;
J'écoute se taire leur silence ;
Je vois s'ouvrir, comme un faisceau de lances,
L'abside en or des églises, le soir :
Un bruit de cloches, un envol d'encensoir,
Là-bas des anges.....
Et la ville s'endort en des louanges.

Je vois aussi, du haut de ces énormes tours,
Les champs, les clos, les bourgs,
Les villages et les prairies,
Autour des larges métairies.
Les vieux pommiers vaillants,
Au temps d'Avril et des sèves nouvelles,
Semblent une troupe d'oiseaux blancs
Laissant traîner leurs ailes
En des vergers pleins de soleil.
Le vent est clair, l'air est vermeil,
L'amour des gars et des femmes superbes
Pousse, comme les fleurs, et se lève de l'herbe,
Robuste et fécondé.
On écoute rire et baguenauder,
Près des mares et des landes,
Les naïves légendes ;
Les vieilles coutumes mêlent encor
Leur beau fil d'or
Au solide tissu des mœurs et des paroles ;
On croit toujours aux sorcières et aux idoles ;
On est crédule et défiant, tout à la fois ;
On est rugueux, profond et lourd, comme les bois
Et sombre et violent, comme la mer brumeuse.

Oh ! l'Océan, là-bas, et sa fête écumeuse
A l'infini, sur les plages, l'hiver !

En ai-je aimé le vent et le désert!
En ai-je aimé la vie, en des barques tragiques,
Qui s'en allaient fouiller les eaux mythologiques
Où les grands dieux du Nord apparaissent encor!
En ai-je aimé les ports, les caps, les baies,
Le môle en bois blanchi que l'ouragan balaie,
Les vieux pêcheurs usés, têtus, tranquilles,
Les pilotes tannés et forts,
Les mousses clairs, les belles filles!

Oh! l'ai-je aimé éperdument
Ce peuple — aimé jusqu'en ses injustices,
Jusqu'en ses crimes, jusqu'en ses vices!
L'ai-je rêvé fier et rugueux, comme un serment,
Ne sentant rien, sinon que j'étais de sa race,
Que sa tristesse était la mienne et que sa face
Me regardait penser, me regardait vouloir,
Sous la lampe, le soir,
Quand je lisais sa gloire en mes livres de classe!

Aussi, lui ai-je, avec ferveur, voué ces vers
Qui le chantent, dans la grandeur ou l'infortune,
Comme la Flandre abaisse ou lève au long des mers,
Avec ses sables d'or sa guirlande de dunes.

MON VILLAGE

Une place minime et quelques rues,
Avec un Christ au carrefour;
Et l'Escaut gris et puis la tour
Qui se mire, parmi les eaux bourrues;
Et le quartier du Dam, misérable et lépreux,
Jeté comme au hasard vers les prairies;
Et près du cimetière aux buis nombreux,
La chapelle vouée à la Vierge Marie;

Par un marin qui s'en revint
On ne sait quand
Des Bermudes ou de Ceylan ;
Tel est — je m'en souviens après combien d'années —
Le village de Saint-Amand
Où je suis né.
C'est là que je vécus mon enfance angoissée,
Parmi les gens de peine et de métier,
Corroyeurs, forgerons, calfats et charpentiers,
Avec le fleuve immense au bout de ma pensée.

Les jours de franc soleil et de belle saison,
Aux fenêtres de ma maison
Je regardais passer et luire
La voile au vent des beaux navires.
J'étais l'ami de l'horloger et du charron
Et du vannier et du marchand de cordes.
J'étais un vaurien doux : toute la horde
Des va-nu-pieds m'appelaient par mon nom ;
Et les mois d'or et de fruits rouges
J'allais, le soir venu, de bouge en bouge,
Chercher l'un d'eux pour m'en aller,
Avec son aide, à pas légers,
Voler
Dans les vergers.

Jean Til, le vieux sonneur de messe,
Pour me complaire un peu m'amenait voir,
L'été, avant que ne tombât le soir,
Le gros bourdon qui sonnait les kermesses.
Je m'appuyais sur des planchers légers,
Je m'accrochais aux pliantes échelles,
Je faisais fuir de leurs nids clairs les hirondelles
J'avais grand'peur, mais j'adorais ce court danger

D'être si haut
Sans trop savoir comment descendre.
Aux doigts collaient la poussière et la cendre,
De vieux plâtras pendaient comme autant de lambeaux,
J'eusse voulu monter, monter, jusques au faîte,
Où nichaient les hiboux, où pleuraient les chouettes,
Pour voir, au bout des grand'routes et leurs sillages,
Avec leurs croix et leurs coqs lourds,
Les autres tours,
Les tours,
Là-bas, des plus lointains villages.
J'avais l'orgueil de mon clocher
Et les querelles étaient chaudes,
Les jours de foire ou de marché,
Quand ceux d'Opdorp ou de Baesrode
Vantaient trop hardiment le leur.
Le mien m'était un champion de pierre
Carrant si largement sa force et sa valeur,
Dans la lumière,
Que nul sans m'insulter ne le pouvait narguer.
J'eusse voulu l'instituer
Maître suprême et roi de ma contrée.
Aussi de quelle angoisse et de quelle douleur,
Mon âme en deuil fut atterrée,
La nuit que je le vis tout ruisselant de feux
S'affaisser mort, dans l'ancien cimetière,
Le front fendu par le milieu,
A coup d'éclairs et de tonnerres.

Il lui fallut trois ans pour ressurgir au jour !
Trois ans pour se dresser vainqueur de sa ruine !
Trois ans que je gardai, dans ma poitrine,
La blessure portée à mon naïf amour !

II

LA GUIRLANDE DES DUNES

(1907)

A Georges Eekhoud.

—

UN TOIT, LA-BAS

Oh la maison perdue, au fond du vieil hiver,
Dans les dunes de Flandre et les vents de la mer!

Une lampe de cuivre éclaire un coin de chambre;
Et c'est le soir et c'est la nuit et c'est novembre.

Dès quatre heures, on a fermé les lourds volets;
Le mur est quadrillé par l'ombre des filets;

Autour du foyer pauvre et sous le plafond, rôde
L'odeur du goémon, de l'algue et de l'iode.

Le père, après deux jours de lutte avec le flot,
Est revenu du large et repose, là-haut;

La mère allaite et la flamme qui diminue
N'éclaire plus la paix de sa poitrine nue.

Et lent, et s'asseyant sur l'escabeau boitant,
Le morne aïeul a pris sa pipe, et l'on n'entend

Dans le logis, où chacun vit à l'étouffée,
Que ce vieillard qui fume à pesantes bouffées.

Mais au dehors,
La meute innombrable des vents
Aboie autour des seuils et des auvents;
Ils viennent, d'au delà des vagues effarées,
Dieu sait pour quelle atroce et nocturne curée;
L'horizon est battu par leur course et leur vol,
Ils saccagent la dune, ils dépècent le sol;
Leurs dents âpres et volontaires
Ragent et s'acharnent si fort
Qu'elles mordraient, jusqu'au fond de la terre,
Les morts.

Hélas, sous les cieux fous, la pauvre vie humaine
Abritant près des flots son angoisse et sa peine!

La mère et les enfants et, dans son coin, l'aïeul,
Bloc du passé, debout encor, mais vivant seul,

Et récitant, à bras lassés, chaque antienne,
Cahin-caha, des besognes quotidiennes.

Hélas! la pauvre vie au fond du vieil hiver,
Lorsque la dune crie et hurle avec la mer,

Et que la femme écoute, auprès du feu sans flamme,
On ne sait quoi de triste et de pauvre en son âme,

Et que ses bras fiévreux et affolés de peur
Serrent l'enfant pour le blottir jusqu'en son cœur,

Et qu'elle pleure et qu'elle attend et que la chambre
Est comme un nid tordu dans le poing de Novembre!

LES TOURS AU BORD DE LA MER

Veuves debout au long des mers,
Les tours de Lisweghe et de Furnes

Pleurent, aux vents des vieux hivers
Et des automnes taciturnes.

Elles règnent sur le pays,
Depuis quels jours, depuis quels âges,
Depuis quels temps évanouis,
Avec les brumes de leurs lages?

Jadis, on allumait des feux
Sur leur sommet, dans le soir sombre
Et le marin fixait ses yeux
Vers ce flambeau tendu par l'ombre.

Quand la guerre battait l'Escaut
De son tumulte militaire,
Les tours semblaient darder, là-haut,
La rage en flamme de la terre.

Quand on tuait de ferme en bouge,
Pêle-mêle, vieux et petits,
Les tours jetaient leurs gestes rouges
En suppliques, vers l'infini.

Depuis,
La guerre,
Au bruit roulant de ses tonnerres,
Crispe, sous d'autres cieux, son poing ensanglanté;
Et d'autres blocs et d'autres phares,
Armés de grands yeux d'or et de cristaux bizarres,
Jettent vers d'autres flots de plus nettes clartés.
Mais vous êtes, quand même,
Debout encor, au long des mers,
Debout dans l'ombre et dans l'hiver,
Sans couronne,sans diadème,

Sans feux épars sur vos fronts lourds ;
Et vous demeurez là, seules au vent nocturne,
Vous, les tours, les tours gigantesques, les tours
De Nieuport, de Lisweghe et de Furnes.

Sur les villes et les hameaux flamands,
Au-dessus des maisons vieilles et basses,
Vous carrez votre masse,
Tragiquement ;
Et ceux qui vont, au soir tombant, le long des grèves,
A voir votre grandeur et votre deuil,
Sentent toujours comme un afflux d'orgueil
Battre leur rêve :
Et leur cœur chante et leur cœur pleure et leur cœur bout
D'être jaillis du même sol que vous.

Flandre tenace au cœur ; Flandre des aïeux morts
Avec la terre aimée entre leurs dents ardentes ;
Pays de fruste orgueil ou de rage mordante,
Dès qu'on barre ta vie ou qu'on touche à ton sort ;
Pays de labours verts autour de blancs villages ;
Pays de poings boudeurs et de fronts redoutés ;
Pays de patiente et sourde volonté ;
Pays de fête rouge et de pâle silence ;
Clos de tranquillité ou champs de violence,
Tu te dardes dans tes beffrois et dans tes tours,
Comme en un cri géant vers l'inconnu des jours !
Chaque brique, chaque moellon ou chaque pierre
Renferme un peu de ta douleur héréditaire
Ou de ta joie éparse aux âges de grandeur ;
Tours de longs deuils passés ou beffrois de splendeur,
Vous êtes des témoins dont nul ne se délivre ;
Votre ombre est là, sur mes pensers et sur mes livres,
Sur mes gestes nouant ma vie avec sa mort.
Oh que mon cœur toujours reste avec vous d'accord !

Qu'il puise en vous l'orgueil et la fermeté haute,
Tours debout près des flots, tours debout près des côtes,
Et que tous ceux qui s'en viennent des pays clairs
Que brûle le soleil, à l'autre bout des mers,
Sachent, rien qu'en longeant nos grèves taciturnes,
Rien qu'en posant le pied sur notre sol glacé,
Quel vieux peuple rugueux vous leur symbolisez,
Vous, les tours de Nieuport, de Lisweghe et de Furnes!

LES PLAGES

Plages vides, avec toujours les mêmes flots
Poussant les mêmes cris et les mêmes sanglots
De l'un à l'autre bout des rivages de Flandre;
Dunes d'oyats aigus, monts de sable et de cendre,
Pays hostile et dur et féroce souvent,
Pays de lutte et de ferveur, pays de vent,
Pays d'épreuve et d'angoisse, pays de rage,
Quand s'acharnent sur vous les tournoyants orages
Et leurs vagues d'hiver dressant toujours plus haut
Sous les brouillards leurs funèbres monuments d'eau,
Soyez remerciés d'être tels que vous êtes,
Tels que la mort, tels que la vie et ses tempêtes!
C'est grâce à vous qu'ils sont fermes et durs, les gars
Qu'ils sont têtus dans le travail et dans la peine,
Qu'ils font, sans le savoir, belle, la race humaine
Qui marche à larges pas vers le péril hagard
Avec le seul désir de vaincre un destin morne.
C'est vous qui faites l'homme ardent, calme, hautain,
Entre le danger d'hier et celui de demain,
Quand le sombre équinoxe et ses ouragans cornent,
C'est grâce à vous que les filles aiment dûment,

Malgré la crainte au cœur d'être trop tôt des veuves,
Ceux qui s'en vont, sans se plaindre, dans l'âpre épreuve,
Gagner le pain des jours, avec acharnement ;
Et que toutes, à l'heure où les rudes tendresses
Mêlent les chairs, au fond des chaumières, là-bas,
Servent le franc repas d'amour aux hommes las
De la brume sournoise et des houles traîtresses.
Pays des vents de l'Ouest et des bises du Nord,
Souffles chargés de sel et pénétrés d'iode,
Vous imprégnez les corps rugueux de santé chaude
Et vous armez de père en fils les peuples forts,
Pour qu'ils marquent de leur vouloir autoritaire
Le coin triste mais doux que leur offrit la terre.
Et qu'importe, qu'au long des flots, la ville, un jour,
Ait bâti ses maisons, ses dômes et ses tours
Et ses palais pareils à des rêves de pierre.
Filles et gars de Flandre, oh ! seuls, vous resterez
D'accord avec l'embrun et les grands vents
Et la rauque marée et ses vagues guerrières ;
Vous êtes ceux du sol qu'on ne refoule pas,
La mer a mis en vous sa force et sa folie,
Vos yeux sont beaux et sa clarté froide et pâlie
Et son rythme puissant et lourd pèse en vos pas.

Même certains de vous, les plus hardiment braves,
Charrient encor le sang des aïeux scandinaves
Dans leurs gestes épars au loin, sur l'océan.
Ils conservent en eux l'ardeur de ces géants
Qui partaient vers la mort sur leurs vaisseaux en flammes,
Sans focs, sans matelots, sans boussole, sans rames,
Et se couchaient, à l'heure où le soir est vermeil,
Ivres, dans un tombeau de flots et de soleil.

III

LES HÉROS

(1908)

A l'Escaut,
héros sombre, violent et magnifique.

JACQUES D'ARTEVELDE

Oh ce soir de Juillet où le Tribun mourut,
Soleil de Flandre, en avez-vous gardé mémoire?
Sa ville était dorée aux rayons de sa gloire
Et le monde changea quand son geste apparut.

Pour la première fois, quelqu'un de Gand, un homme,
Parla sans se courber, en Roi, devant un Roi;
Son verbe était si prompt à défendre son droit
Qu'on l'eût choisi pour chef, aux temps rouges, dans Rome.

Les fronts, les bras, les mains des turbulents métiers
Etaient son front, ses bras, ses mains, étaient sa force.
Il rangeait en faisceaux leurs volontés retorses,
Il était à lui seul un peuple tout entier.

Tous les grondements sourds et violents des rages,
Tous les éclairs et tous les feux de la fureur,
Passaient si bien du cœur des autres en son cœur
Qu'il était comme armé de leur mouvant orage.

Et sage autant que ferme, il entreprenait tout.
Rien au monde jamais ne put vaincre sa tête:
Quand il sentit tomber le soir de sa défaite,
Son âme ardait encor comme du fer qui bout.

II

Longtemps il vécut seul, sans manier les foules :
Leurs colères, leurs cris, leurs triomphes, leurs houles
Ne battaient point de leurs flots arrogants
Sa tranquille maison sise en un coin de Gand,
Le long des eaux, à la Biloque.
Le soir, autour du feu,
Il aimait les colloques,
Et nul ne parlait mieux.
Il brassait l'hydromel, couleur de flamme et d'ambre ;
Et lorsqu'il dévoilait quelque profond dessein
Devant son fils ardent et ses calmes voisins,
De grands brocs surchargeaient les tables de la chambre

Survint
Et la misère et la ruine de l'effort vain.

Les gros vaisseaux anglais chargés de lourdes laines,
Flandre, ne cinglaient plus vers tes villes lointaines
Qui regardaient la mer ;
Et tes beaux draps, faits avec l'or des toisons blondes,
Ne se dispersaient plus, par les marchés du monde,
Au bout de l'univers.
L'heure tintait à tes beffrois, morne et bourrue ;
Tisserands et foulons hurlaient, parmi tes rues ;
Ils exigeaient du pain,
Tes grands métiers chômaient ; leur vie était à vendre,
Et ton prince avait fui pour ne plus rien entendre
Des affres de ta faim.

Oh ! qu'il naquit dans l'air et la rosée en fête
Le jour élu
Où Jacques d'Artevelde imposa ton salut !
Un mensonge sauveur illumina sa tête :

Dans le dédale obscur et compliqué des droits
Une raison surgit de te donner pour roi
Et nouveau souverain et protecteur utile
Edouard Trois, le maître ardent de la grande île.

Et ta cause fut sienne et ton travail reprit.

Alors la joie immense entra dans les esprits.
Avec une fureur trépidante et farouche,
Sans mesure, terriblement, durant des jours,
La foule entière, avec ses bras, ses mains, ses bouches,
Darda vers son sauveur un formidable amour.
Oh quels reflux soudains en ces cerveaux fébriles!
Des flammes de bonheur incendiaient les villes;
L'allégresse montait comme un embrasement;
Toutes les tours sonnaient vers les campagnes proches,
Et comme au temps des clairs orgueils, Bruges et Gand
Sautaient vers l'avenir, dans les bonds de leurs cloches.

Artevelde fut roi,
Roi sans titre, mais roi quand même.
Gloire, tu fus son sacre et son baptême;
Sa volonté nouait ou dénouait la loi,
Toutes les âmes
A son âme cueillaient leur flamme.
Il était simple, il était juste, il était craint,
Et les yeux dans les siens cherchaient ceux du destin.

O peuple, il gouverna ta colère apaisée;
Tu fus celui qui le premier au cours des temps
Contre les vieux pouvoirs vagues et envoûtants
Opposa nettement ta raison avisée;

Il te refit l'audace; il te refit la foi;
Tu pus, avec ferveur, disposer de toi-même
Et peut-être sentir quelle force suprême,
Pour s'éveiller dans le futur, dormait en toi.

L'orgueil il le savait, de tes cités rivales
Et les sourdes fureurs de tes métiers entre eux,
Mais il aimait sentir un pouvoir dangereux
Charger et requérir sa volonté totale.

Les tumultes secrets mais violents des cœurs,
Longtemps il les maintint captifs sous son génie;
Les fronts ne sentaient pas régner sa tyrannie
Ni les torses peser sur eux ses poings vainqueurs.
Sa force souple avait la peur d'être hautaine.
Pourtant, un jour, là-bas, au loin, devant Tournay,
Qu'il s'acharna, comme ébloui et fasciné,
A vainement fixer la victoire incertaine
Et qu'il revint, sans gloire acquise et butin pris,
Tous doutèrent, soudain, de sa toute puissance.

Et lentement l'âpre et sournoise effervescence,
Qu'il n'étouffa jamais au tréfond des esprits,
Grandit dans les cités qui se disaient serviles.
Termonde, Alost, Courtrai, Grammont, toutes les villes
Secouèrent soudain l'autorité de Gand.
Comme jadis, au temps de la Grèce superbe,
Ce fut, sous un grand vent de vouloirs arrogants,
Contre la fleur de choix, les révoltes des herbes,
Et la Flandre ploya, saigna, traîna son deuil
Et chut, le front chargé d'un trop nombreux orgueil.

Heures sombres! mais qui furent encor plus sombres,
Quand la cité qu'on jalousait,
Gand lui-même se dépeçait,
A coups d'ongles, dans l'ombre.
Ses deux métiers, tisserands et foulons,
Sentant sur eux souffler les aquilons
De leurs rages, de jour en jour, accrues,
Se provoquaient, le long des rues,

Et s'attaquaient autour des ponts, au pied des tours.
La nuit retentissait du choc de leurs querelles
Et quand l'aube glissait à travers les ruelles,
Des mares de sang noir caillaient aux carrefours.

Haletante, tragique, horrible et carnassière,
La victoire resta aux mains des tisserands ;
Les foulons lourds virent la mort coucher leurs rangs ;
L'arbre de leur orgueil tomba dans la poussière ;
Ils étaient les rameaux, Artevelde le tronc.
Oh quel écroulement jetant à bas sa cause,
Et quel brusque danger environnant son front,
Quand seul, la nuit, l'oreille à sa fenêtre close,
Les poings serrés, il s'acharnait à écouter
Rugir vers lui, du fond rageur de sa cité,
Les ruts de la folie et de la cruauté !

On le tua, à l'heure où les tours étaient rouges
Et comme en feu, de loin en loin, sous le couchant.

Des cris, des poings levés, des menaces, des chants
Jaillis des cours, des ruelles, des quais, des bouges,
Roulaient comme un tonnerre et assaillaient la nuit.
Le vent se soulevait comme un voile de bruit.
Cœurs tragiques, fiévreux et haletants dans l'ombre,
Là-haut, sans qu'on les vît, battaient les tocsins sombres.
Des mégères passaient aux bras de leurs soudards.
La foule ivre avait saisi les étendards.
Des tisserands parlaient au peuple, sous les porches,
Leurs gestes grandissaient dans la lueur des torches.
La ville était comme un bassin géant qui bout
Et qui répand les vengeances et les colères,
Et ce torride amas de rages populaires
Montait battre le seuil d'Artevelde — debout.
Il était là, le front tourné vers la marée
De ses âmes, par sa présence, exaspérées.

Son verbe était sans crainte et clair comme autrefois ;
Rien ne fêlait le bourdon lourd qu'était sa voix ;
La Flandre et sa grandeur et sa beauté perdues
Chaviraient aux remous de ses phrases tordues.
Son œil cherchait à voir au fond des autres yeux
La suprême lueur des souvenirs de feu.
Ses paroles douaient d'orgueil et de mémoire
Ce peuple au cœur trop haut pour abolir sa gloire,
Et lentement, il l'eût vaincu et reconquis
Si, tout à coup, un savetier, Thomas Denis,
Voyant se diviser les foules incertaines
Et redoutant qu'Artevelde ne les domptât,
Ne l'eût frappé, d'un large et soudain coutelas,
A la tête, comme un éclair foudroie un chêne.

Oh! ce soir de Juillet où le Tribun mourut,
Soleil de Flandre, en avez-vous gardé mémoire?
Les hommes d'aujourd'hui ont rebâti sa gloire,
Car le monde changea quand son front disparut.

IV

LES VILLES A PIGNONS

(1910)

A Arthur Symons.

—

PAUVRES VIEILLES CITÉS

Pauvres vieilles cités par les plaines perdues,
Dites de quel grand plan de gloire,
Vers la vie humble et dérisoire,
Toutes, vous voilà descendues.

Vous ne comprenez plus vos hauts beffrois en deuil,
Ni ce que disent aux nuées
Tant de pierres destituées
De leur ancien et bel orgueil.

Vos carrefours, vos grand'places et votre port,
Tout est muet et léthargique ;
Tout semble aller à pas logiques
Vers l'horizon où luit la mort.

Seule, quand le marché aligne au jour levé,
Sur le trottoir, ses éventaires,
Un peu de vie hebdomadaire
Se cabre aux joints de vos pavés.

Ou bien, quand la kermesse et ses cortèges d'or
Mènent leur ronde autour des rues,
L'émoi des foules accourues
Vous fait revivre une heure encor.

Vos mœurs sont pareilles à vos petits jardins :
Buissons corrects, calmes verdures,
Mais une odeur de moisissure
Séjourne en leurs recoins malsains.

Vos gestes sont prudents, mesquins et routiniers,
Vous ne penchez sur vos négoces
Que des yeux mornes ou féroces,
Qui ne comptent que par deniers.

Vos cerveaux sans révolte et vos cœurs sans fierté
Se complaisent aux moindres choses,
Et de pauvres apothéoses
Font tressaillir vos vanités.

Vous ne produisez plus ni communiers ni gueux
Et vivez à la dérobée

Des miettes d'ombre et d'or tombées
Du festin rouge des aïeux.

Pourtant, si triste et long que soi votre déclin,
Notre rêve ne veut pas croire
Que plus jamais la belle gloire
Ne bondira de vos tremplins.

Vous vous armez encore de trop d'entêtement,
Damme, Courtrai, Ypres, Termonde,
Pour n'être plus au vent du monde
Que des tombeaux d'orgueil flama

Et n'avoir plus aucun remords, aucun sursaut
En ces heures de somnolence
Où le visage du silence
Se mire seul dans vos canaux.

LES FUMEURS

« C'est aujourd'hui,
Au cabaret du Jour et de la Nuit,
Qu'on sacrera
Maître et Seigneur des vrais fumeurs
Celui
Qui maintiendra
Le plus longtemps,
Devant les juges compétents,
Une même pipe allumée.
Or, qu'à tous soit légère
La bière,
Et soit docile la fumée. »
Ont pris place, sur double rang,
Près des tables, le long des bancs,
Les grands fumeurs de Flandre et de Brabant.

Déjà depuis une heure ils fument,
A petit coups, à mince brume,
Le gros et compact tabac
Qu'a resserré, avec une ardeur douce,
Leur pouce,
En des pipes neuves de Gouda.
Ils fument tous, et tous se taisent,
La bouche au frais, le ventre à l'aise ;
Ils fument tous, et se surveillent
Du coin de l'œil et de l'oreille.
Ils fument tous méticuleusement,
Sans nulle hâte aventurière,
Si bien que l'on n'entend
Que l'horloge de cuivre et son tictacquement,
Ou bien encor, de temps en temps,
Le flasque et lourd écrasement
D'un crachat blanc contre les pierres.
Et tous, ils fumeraient ainsi,
Inépuisablement, tout un après-midi,
N'était que les novices
Ne se doutent bientôt, à maints indices,
Que leur effort touche à sa fin,
Et que le feu, entre leurs mains,
S'éteint.

Mais eux, les vieux, restent fermes. En vain
Les petites volutes
Tracent peut-être, avec leurs fins réseaux,
Le nom du vainqueur de la lutte,
Près du plafond, là-haut ;
Ils s'entêtent à n'avoir d'yeux
Minutieux
Que pour leur pipe, où luit et bouge
Le seul pointrouge

Dont leur pensée ait le souci.
Ils le tiennent à leur merci,
Ils le couvent à l'étouffée,
Laissant de moins en moins les subtiles bouffées
Passer entre leurs lèvres minces
Comme des pinces.

Oh leur savoir malicieux,
Et leurs gestes mystérieux,
Et ce qu'il faut de temps et d'heures
Avant
Qu'un foyer clair, entre leurs doigts fervents,
Ne meure!
Ils étaient dix, les voici cinq; ils restent trois;
Et de ceux-ci, le moins adroit,
Malgré les cris et les disputes,
Se lève et déserte la lutte.
Enfin, les deux plus forts, les deux derniers,
Un corroyeur, un batelier,
Barbe roussâtre et barbe grise,
Le cœur ardent et sûr, se maintiennent aux prises.

Et c'est alors un unanime enfièvrement :
On se bouscule et l'on regarde
Ces deux maîtres superbement
Calmes, parmi la foule hagarde,
Et qui fument, et se taisent jusqu'au moment
Où tout à coup, celui de Flandre,
Tâtant du doigt le fond du fourneau d'or,
Pâlit, en n'y trouvant que cendres;
Tandis que l'autre émet encor
Patiemment, à petites secousses,
Un menu flot de brouillard bleu,
Et ne prétend cesser le jeu

Qu'après avoir versé trois derniers brins de feu,
Victorieux,
Sur l'ongle pâle de son pouce.

Et les grands juges réunis
Au cabaret du Jour et de la Nuit
Confèrent, dans la grand'chambre,
Au champion du vieux Brabant
Luttant
Contre celui de Flandre
Une pipe d'écume et d'ambre,
Avec des fleurs et des rubans.

V

LES PLAINES

(1911)

A mes amis Gabrielle et Constant Montald.

—

APREMENT

Le jour
Ils se croisaient dans leur étable et dans leur cour,
Leurs durs regards obstinément fixés à terre ;
Et tous les deux, ils s'acharnaient à soigner mieux,
Elle, ses porcs, et lui, ses bœufs,
Depuis qu'ils se boudaient, rogues et solitaires.

Ils s'épiaient du coin de l'œil, dans leur enclos,
Avec l'espoir secret de se surprendre en faute.
Mais elle était toujours de corps ferme et dispos
Et lui travaillait dur et tenait la main haute
Sur la grange et le champ.

Ils se mouvaient, pareils à deux blocs de silence,
Faits de sourde rancune et d'âpre violence :
Aux trois repas ils attablaient, farouchement,
Face à face, leur double entêtement.
Ils gloutonnaient, à bouche pleine,
Leur pain compact
Réglant leurs coups de dents sur le tic tac exact
De l'horloge de chêne ;

Quand leur bru s'en venait, le dimanche, les voir,
L'un disait, à voix haute, pesante et lente,
Ce que l'autre devait savoir
Pour les achats et pour les ventes,
Et l'accord se faisait, sur la somme, sans plus.
— Oh ! qu'ils étaient ardents et résolus
A tordre d'un gain minime
Le plus humble centime ! —

La nuit,
Dos à dos, ils s'étendaient dans leur vieux lit,
Chacun guettant l'aurore
Pour être seul à travailler
Dans le fournil ou le grenier,
Quand l'autre s'oubliait à reposer encore.

Ainsi
Leur bien grandit,
Grâce à leur âcre et morne souci
D'être toujours sans défaillance et sans merci,
Et de vivre, durant des mois et des années,
A mâchoire fermée.

LES SOIRS D'ÉTÉ

Lorsque rentrent des alentours,
Tels soirs d'été, les attelages,
Les vieilles gens des vieux villages
Se rassemblent aux carrefours.

Les plus anciens semblent descendre
Du calvaire de leurs cent ans;
Leurs petits yeux sont clignotants
Dans leur face couleur de cendre.

Ils sont à bout de tant marcher;
Ils radotent, sourient et pleurent,
Puis se taisent, écoutant l'heure
Casser le temps, à leur clocher.

Les aïeules se sont assises
Sur les roses d'un coussinet;
Les deux brides de leur bonnet
Tombent d'aplomb sur leurs mains grises.

Les veilleuses du souvenir
Brûlent au fond de leurs mémoires;
Leur menton mâche des histoires
Longues à ne jamais finir.

La plus jeune passe à la ronde
Quelques lambeaux d'un almanach;
Entre deux prises de tabac,
On discute la fin du monde.

On reparle de morts fauchés
Depuis quels temps! — Dieu s'en souvienne.
« C'était quand l'école gardienne
S'ouvrait encore au vieux marché. »

On dit ses deuils et ses misères ;
On se chamaille et c'est à qui
Traîne le plus dolent ennui
Vers les plus noirs anniversaires.

Tous sont jaloux de leurs douleurs :
Défunt leur fils, morte leur fille ;
Les bœufs, qui sont de la famille,
Captés, un soir, par des voleurs.

Et tous les maux que l'on endure
Sans qu'on aille crier, merci !
Sève épuisée et sang moisi,
Sous la chair flasque et la peau dure.

Ainsi causent les vieilles gens,
Les soirs d'été, dans les villages ;
Sur le chemin, les attelages
Fleurent, au loin, comme un encens.

Et, jour à jour, les temps s'écartent ;
Du lundi soir au samedi
On ressasse ce qu'on s'est dit ;
Mais le dimanche, on joue aux cartes.

ÉPILOGUE

Oh ! les heures du soir sous ces climats légers,
La lumière en est belle et la lune y est douce,
Et l'ombre souple et claire y répand sur les mousses
Les mobiles dessins d'un feuillage étranger.

Oliviers d'Aragon, figuiers de Catalogne,
Hameaux calmes et blancs sur vos ruisseaux penchés,
Derniers rayons frôlant les toits et les clochers
Où s'arrêtait le vol replié des cigognes ;

Chansons de muletiers ou de cabarets roux,
Et vous, femmes, dont la démarche était hautaine,
Quand vous montiez, la jarre au flanc, vers les fontaines,
Que de fois ma mémoire a reflué vers vous !

Mais je suis né, là-bas, dans les brumes de Flandre,
En un petit village où des murs goudronnés
Abritent des marins pauvres mais obstinés,
Sous des cieux d'ouragan, de fumée et de cendre.

Les marais noirs, les bois mornes, et les champs nus
Et novembre grisâtre et ses cheveux de pluie,
Et les aurores d'encre et les couchants de suie,
Ma brève enfance, hélas ! les a trop bien connus.

Toujours l'énorme Escaut roula dans ma pensée.
L'hiver, quand ses glaçons où se miraient les astres
Craquaient et charriaient leurs blocs vers les désastres,
J'étais heureux et fort d'une joie angoissée.

L'été, les bateaux lourds qui trouaient les lointains
Vibraient moins de leurs mâts où flottaient des emblèmes,
Que mon cœur exalté ne vibrait en moi-même
Pour quelque lutte intense et quelque grand destin.

Les mobiles brouillards et les volants nuages,
De leurs gestes puissants m'ont ainsi baptisé
Et mon corps tout entier s'est comme organisé
Pour vivre ardent, sous leur tumulte et leurs orages.

O vous, les pays d'or et de douce splendeur !
Si vos bois, vos vallons, vos plaines et vos grèves
Tentent parfois encor mes désirs et mes rêves,
C'est la Flandre pourtant qui retient tout mon cœur.

L'amour dont j'ai brûlé fut conçu pour ses femmes;
Son ciel hostile et violent m'a seul doté
De sourde résistance et d'âpre volonté
Et du rugueux orgueil dont est faite mon âme.

Mon pays tout entier vit et pense en mon corps;
Il absorbe ma force en sa force profonde,
Pour que je sente mieux à travers lui le monde
Et célèbre la terre avec un chant plus fort.

LA MULTIPLE SPLENDEUR

(1906)

Au cher et grand Eugène Carrière
en souvenir.

—

LA LOUANGE DU CORPS HUMAIN

Dans la clarté plénière et ses rayons soudains
Brûlant, jusques au cœur, les ramures profondes,
Femmes dont les corps nus brillent en ces jardins,
Vous êtes des fragments magnifiques du monde.

Au long des buis ombreux et des hauts escaliers,
Quand vous passez, joyeusement entrelacées,
Votre ronde simule un mouvant espalier
Chargé de fruits pendus à ses branches tressées.

Si dans la paix et la grandeur des midis clairs
L'une de vous, soudain, s'arrête et plus ne bouge,
Elle apparaît debout comme un tyrse de chair
Où flotterait le pampre en feu de ses crins rouges.

Lasses, quand vous dormez dans la douce chaleur,
Votre groupe est semblable à des barques remplies
D'une large moisson de soleil et de fleurs
Qu'assemblerait l'étang sur ses berges pâlies.

Et dans vos gestes blancs, sous les grands arbres verts,
Et dans vos jeux noués, sous des grappes de roses,
Coulent le rythme épars dans l'immense univers
Et la sève tranquille et puissante des choses.

Vos os minces et durs sont de blancs minéraux
Solidement dressés en noble architecture ;
L'âme de flamme et d'or qui brûle en vos cerveaux
N'est qu'un aspect complexe et fin de la nature.

Il est vous-même, avec son calme et sa douceur,
Le beau jardin qui vous prête ses abris d'ombre ;
Et le rosier des purs étés est votre cœur,
Et vos lèvres de feu sont ses roses sans nombre.

Magnifiez-vous donc et comprenez-vous mieux !
Si vous voulez savoir où la clarté réside,
Croyez que l'or vibrant et les astres des cieux
Songent, sous votre front, avec leurs feux lucides.

Tout est similitude, image, attrait, lien ;
Ainsi que les joyaux d'un bougeant diadème,
Tout se pénètre et se mire, ô femmes, si bien
Qu'en vous et hors de vous, tout est vous-mêmes.

AUTOUR DE MA MAISON

Pour vivre clair, ferme et juste,
Avec mon cœur, j'admire tout
Ce qui vibre, travaille et bout
Dans la tendresse humaine et sur la terre auguste.

L'hiver s'en va et voici mars et puis avril
Et puis le prime été, joyeux et puéril.

Sur la glycine en fleurs que la rosée humecte,
Rouges, verts, bleus, jaunes, bistres, vermeils,
Les mille insectes
Bougent et butinent dans le soleil.
Oh la merveille de leurs ailes qui brillent
Et leur corps fin comme une aiguille
Et leurs pattes et leurs antennes
Et leur toilette quotidienne
Sur un brin d'herbe ou de roseau !
Sont-ils précis, sont-ils agiles !
Leur corselet d'émail fragile
Est plus changeant que les courants de l'eau ;
Grâce à mes yeux qui les reflètent
Je les sens vivre et pénétrer en moi
Un peu ;
Oh leurs émeutes et leurs jeux
Et leurs amours et leurs émois
Et leur bataille, autour des grappes violettes !
Mon cœur les suit dans leur essor vers la clarté,
Brins de splendeur, miettes de beauté,
Parcelles d'or et poussière de vie !
J'écarte d'eux l'embûche inassouvie :
La glu, la boue et la poursuite des oiseaux ;
Pendant des jours entiers, je défends leurs travaux ;
Mon art s'éprend de leurs œuvres parfaites ;
Je contemple les riens dont leur maison est faite ;
Leur geste utile et net, leur vol chercheur et sûr,
Leur voyage dans la lumière ample et sans voile
Et quand ils sont perdus quelque part, dans l'azur,
Je crois qu'ils sont partis se mêler aux étoiles.

Mais voici l'ombre et le soleil sur le jardin
Et des guêpes vibrant là-bas, dans la lumière ;

Voici les longs et clairs et sinueux chemins
Bordés de lourds pavots et de roses trémières ;
Aujourd'hui même, à l'heure où l'été blond s'épand
Sur les gazons lustrés et les collines fauves,
Chaque pétale est comme une paupière mauve
Que la clarté pénètre et réchauffe en tremblant.
Les moins fiers des pistils, les plus humbles des feuilles
Sont d'un dessin si pur, si ferme et si nerveux
Qu'en eux
Tout se précipite et tout accueille
L'hommage clair et amoureux des yeux.

L'heure des juillets roux s'est à son tour enfuie,
Et maintenant
Voici le soleil calme avec la douce pluie
Qui, mollement,
Sans lacérer les fleurs admirables, les touchent ;
Comme eux, sans les cueillir, approchons-en nos bouches
Et que notre cœur croie, en baisant leur beauté
Faite de tant de joie et de tant de mystère,
Baiser, avec ferveur, délice et volupté,
Les lèvres mêmes de la terre.

Les insectes, les fleurs, les feuilles, les rameaux
Tressent leur vie enveloppante et minuscule
Dans mon village, autour des prés et des closeaux.
Ma petite maison est prise en leurs réseaux.
Souvent, l'après-midi, avant le crépuscule,
De fenêtre en fenêtre, au long du pignon droit,
Ils s'agitent et bruissent jusqu'à mon toit ;
Souvent aussi, quand l'astre aux Occidents recule,
J'entends si fort leur fièvre et leur émoi
Que je me sens vivre, avec mon cœur,
Comme au centre de leur ardeur.

Alors les tendres fleurs et les insectes frêles
M'enveloppent comme un million d'ailes
Faites de vent, de pluie et de clarté.
Ma maison semble un nid doucement convoité
Par tout ce qui remue et vit dans la lumière.
J'admire immensément la nature plénière
Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil ;
Un pétale, un pistil, un grain de blé vermeil
Est pris, avec respect, entre mes doigts qui l'aiment ;
Je ne distingue plus le monde de moi-même,
Je suis l'ample feuillage et les rameaux flottants,
Je suis le sol dont je foule les cailloux pâles
Et l'herbe des fossés où soudain je m'affale
Ivre et fervent, hagard, heureux et sanglotant.

A LA GLOIRE DU VENT

— Toi qui t'en vas là-bas,
Par toutes les routes de la terre,
Homme tenace et solitaire,
Vers où vas-tu, toi qui t'en vas ?

— J'aime le vent, l'air et l'espace ;
Et je m'en vais sans savoir où,
Avec mon cœur fervent et fou,
Dans l'air qui luit et dans le vent qui passe.

— Le vent est clair dans le soleil,
Le vent est frais sur les maisons,
Le vent incline, avec ses bras vermeils,
De l'un à l'autre bout des horizons,
Les fleurs rouges et les fauves moissons.

— Le Sud, l'Ouest, l'Est, le Nord,
Avec leurs paumes d'or,
Avec leurs poings de glace,
Se rejettent le vent qui passe.

— Voici qu'il vient des mers de Naple et de Messine
Dont le geste des dieux illuminait les flots ;
Il a creusé les vieux déserts où se dessinent
Les blancs festons de sable autour des verts îlots.
Son souffle est fatigué, son haleine timide,
L'herbe se courbe à peine aux pentes du fossé ;
Il a touché pourtant le front des pyramides
Et le grand sphinx l'a vu passer.

— La saison change, et lentement le vent s'exhume
Vêtu de pluie immense et de loques de brume.

— Voici qu'il vient vers nous des horizons blafards,
Angleterre, Jersey, Bretagne, Ecosse, Irlande,
Où novembre suspend les torpides guirlandes
De ses astres noyés, en de pâles brouillards ;
Il est parti, le vent sans joie et sans lumière :
Comme un aveugle, il erre au loin sur l'océan
Et, dès qu'il touche un cap ou qu'il heurte une pierre,
L'abîme érige un cri géant.

— Printemps, quand tu parais sur les plaines désertes,
Le vent froidit et gerce encor ta beauté verte.

— Voici qu'il vient des longs pays où luit Moscou,
Où le Kremlin et ses dômes en or qui bouge
Mirent et rejettent au ciel les soleils rouges ;
Le vent se cabre ardent, rugueux, terrible et fou,
Mord la steppe, bondit d'Ukraine en Allemagne,
Roule sur la bruyère avec un bruit d'airain
Et fait pleurer les légendes, sous les montagnes,
De grotte en grotte, au long du Rhin.

— Le vent, le vent pendant les nuits d'hiver lucides
Pâlit les cieux et les lointains comme un acide.

— Voici qu'il vient du Pôle où de hauts glaciers blanc.
Alignent leurs palais de gel et de silence;
Apre, tranquille et continu dans ses élans,
Il aiguise les rocs comme un faisceau de lances;
Son vol gagne les Sunds et les Ourals déserts,
S'attarde aux fiords des Suèdes et des Norvèges
Et secoue, à travers l'immensité des mers,
Toutes les plumes de la neige.

— D'où que vienne le vent,
Il rapporte de ses voyages,
A travers l'infini des champs et des villages,
On ne sait quoi de sain, de clair et de fervent.
Avec ses lèvres d'or frôlant le sol des plaines,
Il a baisé la joie et la douleur humaines
Partout;
Les beaux orgueils, les vieux espoirs, les désirs fous,
Tout ce qui met dans l'âme une attente immortelle,
Il l'attisa de ses quatre ailes;
Il porte en lui comme un grand cœur sacré
Qui bat, tressaille, exulte ou pleure
Et qu'il disperse, au gré des saisons et des heures,
Vers les bonheurs brandis ou les deuils ignorés.

— Si j'aime, admire et chante avec folie
Le vent,
Et si j'en bois le vin fluide et vivant
Jusqu'à la lie,
C'est qu'il grandit mon être entier et c'est qu'avant
De s'infiltrer, par mes poumons et par mes pores,
Jusques au sang dont vit mon corps,
Avec sa force rude ou sa douceur profonde,
Immensément il a étreint le monde.

L'ARBRE

Tout seul,
Que le berce l'été, que l'agite l'hiver,
Que son tronc soit givré ou son branchage vert,
Toujours, au long des jours de tendresse ou de haine
Il impose sa vie énorme et souveraine
Aux plaines.

Il voit les mêmes champs depuis cent et cent ans
Et les mêmes labours et les mêmes semailles ;
Les yeux aujourd'hui morts, les yeux
Des plus lointains aïeux
Ont regardé, maille après maille,
Se nouer son écorce et ses rudes rameaux.
Il présidait tranquille et fort à leurs travaux ;
Son pied velu leur ménageait un lit de mousse ;
Il abritait leur sieste à l'heure de midi
Et son ombre fut douce
A ceux de leurs enfants qui s'aimèrent jadis.

Dès le matin, dans les villages,
D'après qu'il chante ou pleure, on augure du temps ;
Il est dans le secret des violents nuages
Et du soleil qui boude aux horizons latents ;
Il est tout le passé debout sur les champs tristes,
Mais quels que soient les souvenirs
Qui, dans son bois, persistent,
Dès que janvier vient de finir
Et que la sève, en son vieux tronc, s'épanche,
Avec tous ses bourgeons, avec toutes ses branches,
— Lèvres folles et bras tordus —
Il jette un cri immensément tendu
Vers l'avenir.

Alors, avec des rais de pluie et de lumière,
Il fixe le tissu de ses feuilles trémières ;
Il contracte ses nœuds, il lisse ses rameaux ;
Il pousse au ciel vaincu son front toujours plus haut ;
Il projette si loin ses poreuses racines
Qu'il épuise la mare et les terres voisines
Et que parfois il s'arrête, comme étonné
De son travail muet, profond et acharné.

Mais pour s'épanouir et régner dans sa force,
Oh les luttes qu'il lui fallut subir, l'hiver !
Glaives du vent à travers son écorce,
Chocs d'ouragan, rages de l'air,
Givres pareils à quelque âpre limaille,
Toute la haine et toute la bataille,
Et les grêles de l'Est et les neiges du Nord,
Et le gel morne et blanc dont la dent mord,
Jusqu'à l'aubier, l'ample écheveau des fibres,
Tout lui fut mal qui tord, douleur qui vibre,
Sans que jamais pourtant,
Un seul instant,
Ne s'alentît son énergie
A fermement vouloir que sa vie élargie
Fût plus belle, à chaque printemps.

En octobre, quand l'or triomphe en son feuillage,
Mes pas larges encor, quoique lourds et lassés,
Souvent ont dirigé leur long pèlerinage
Vers cet arbre d'automne et de vent traversé.
Comme un géant brasier de feuilles et de flammes,
Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu,
Il semblait habité par un million d'âmes
Qui doucement chantaient en son branchage creux.
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,
Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,

Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
D'après un mouvement énorme et surhumain;
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale,
Avec un tel amour, une telle ferveur,
Que son rythme profond et sa force totale
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.
Alors, j'étais mêlé à sa belle vie ample;
Je m'attachais à lui comme un de ses rameaux;
Il se plantait, dans la splendeur, comme un exemple;
J'aimais plus ardemment le sol, les bois, les eaux,
La plaine immense et nue où les nuages passent;
J'étais armé de fermeté contre le sort,
Mes bras auraient voulu tenir en eux l'espace;
Mes muscles et mes nerfs rendaient léger mon corps
Et je criais : « La force est sainte.
Il faut que l'homme imprime son empreinte,
Violemment, sur ses desseins hardis :
Elle est celle qui tient les clefs du paradis
Et dont le large poing en fait tourner les portes. »
Et je baisais le tronc noueux, éperdument,
Et quand le soir se détachait du firmament,
Je me perdais, dans la campagne morte,
Marchant droit devant moi, vers n'importe où,
Avec des cris jaillis du fond de mon cœur fou.

LA CONQUÊTE

Le monde est trépidant de trains et de navires.

De l'Est à l'Ouest, du Sud au Nord,
Stridents et violents,
Ils vont et fuient;

Et leurs signaux et leurs sifflets déchirent
L'aube, le jour, le soir, la nuit;
Et leur fumée énorme et transversale
Barre les cités colossales
Et la plaine et la grève et les flots et les cieux.
Et le tonnerre sourd de leurs roulants essieux,
Et le bruit rauque et haletant de leurs chaudières
Font tressaillir, à coups tumultueux de gongs,
Ici, là-bas, partout, jusqu'en son cœur profond,
La terre.

Et le labeur des bras et l'effort des cerveaux
Et le travail des mains et le vol des pensées,
S'enchevêtrent autour des merveilleux réseaux
Que dessine l'élan des trains et des vaisseaux,
A travers l'étendue immense et angoissée.
Et des villes de flamme et d'ombre, à l'horizon,
Et des gares de verre et de fonte se lèvent,
Et de grands ports bâtis pour la lutte ou le rêve
Arrondissent leur môle et soulèvent leurs ponts;
Et des phares dont les lueurs brusquement tournent
Illuminent la nuit et rament sur la mer;
Et c'est ici Marseille, Hambourg, Glascow, Anvers,
Et c'est là-bas Bombay, Singapour et Melbourne.

Oh ces navires clairs et ces convois géants
Chargés de peaux, de bois, de fruits, d'ambre ou de cuivre
A travers les pays du simoun ou du givre,
A travers le sauvage ou torpide océan!
Oh ces forêts à fond de cale, oh ces carrières
Que transportent, le dos ployé, des lourds wagons
Et ces marbres dorés plus beaux que des lumières
Et ces minéraux froids plus clairs que des poisons,

Amas bariolé de dépouilles massives
Venu du Cap, de Sakhaline ou de Ceylan,
Autour de quoi s'agite en rages convulsives
Tout le combat de l'or torride et virulent !

Oh l'or ! sang de la force implacable et moderne ;
L'or merveilleux, l'or effarant, l'or criminel,
L'or des trônes, l'or des ghettos, l'or des autels ;
L'or souterrain dont les banques sont les cavernes
Et qui rêve, en leurs flancs, avant de s'en aller
Sur la mer qu'il traverse ou sur la terre qu'il foule,
Nourrir ou affamer, grandir ou ravaler
Le cœur myriadaire et rouge de la foule !

Jadis l'or était pur et se vouait aux dieux.
Il était l'âme en feu dont fermentait leur foudre.
Quand leurs temples sortaient blancs et nus de la poudre,
Il en ornait le faîte et reflétait les cieux.
Aux temps des héros blonds, il se fit légendaire ;
Siegfried, tu vins à lui dans le couchant marin,
Et tes yeux regardaient son bloc auréolaire,
Luire, comme un soleil, sous les flots verts du Rhin.
Mais aujourd'hui l'or vit et respire dans l'homme,
Il est sa foi tenace et son dur axiome,
Il rôde, éclair livide, autour de sa folie
Il entame son cœur, il pourrit sa bonté ;
Quand la brusque débâcle aux ruines s'allie,
L'or bouleverse et ravage, telle la guerre,
Le formidable espoir des cités de la terre.

Pourtant c'est grâce à lui
Que l'homme, un jour, a redressé la tête
Pour que l'immensité soit sa conquête.
Oh l'éblouissement à travers les esprits !

Les métaux conducteurs de rapides paroles,
Par dessus les vents fous, par dessous la mer folle,
Semblent les nerfs tendus d'un immense cerveau.
Tout paraît obéir à quelque ordre nouveau.
L'Europe est une forge où se frappe l'idée.
Races des vieux pays, forces désaccordées,
Vous nouez vos destins épars, depuis le temps
Que l'or met sous vos fronts le même espoir battant;
Havres et quais gluants de poix et de résines,
Entrepôts noirs, chantiers grinçants, rouges usines,
Votre travail géant serre en tous sens ses nœuds
Depuis que l'or sur terre aveugle l'or des cieux.
C'est l'or de vie ou l'or de mort, c'est l'or lyrique
Qui contourne l'Asie et pénètre l'Afrique;
C'est l'or par delà l'Océan, l'or migrateur
Rué des pôles blancs vers les roux équateurs,
L'or qui brille sur les gloires ou les désastres,
L'or qui tourne, autour des siècles, comme les astres;
L'or unanime et clair qui guide, obstinément,
De mer en mer, de continent en continent,
Où que leur mât se dresse, où que leur rail s'étire,
Partout! l'essor dompté des trains et des navires.

LA VIE

Il faut admirer tout pour s'exalter soi-même
Et se dresser plus haut que ceux qui ont vécu
De coupable souffrance et de désirs vaincus :
L'âpre réalité formidable et suprême
Distille une assez rouge et tonique liqueur
Pour s'en griser la tête et s'en brûler le cœur.

Oh clair et pur froment d'où l'on chasse l'ivraie!
Flamme nette, choisie entre mille flambeaux
D'un légendaire éclat, mais d'un prestige faux!
Dites, marquer son pas dans l'existence vraie,
Par un chemin ardu vers un lointain accueil,
N'ayant d'autre arme au front que son lucide orgueil!

Marcher dans sa fierté et dans sa confiance,
Droit à l'obstacle, avec l'espoir très entêté
De le réduire, à coup précis de volonté,
D'intelligence prompte ou d'ample patience
Et de sentir croître et grandir le sentiment
D'être, de jour en jour, plus fort, superbement.

Aimer avec ferveur soi-même en tous les autres
Qui s'exaltent de même en de mêmes combats
Vers le même avenir dont on entend le pas;
Aimer leur cœur et leur cerveau pareils aux vôtres
Parce qu'ils ont souffert, en des jours noirs et fous,
Même angoisse, même affre et même deuil que nous.

Et s'enivrer si fort de l'humaine bataille
— Pâle et flottant reflet des monstrueux assauts
Ou des groupements d'or des étoiles, là-haut —
Qu'on vit en tout ce qui agit, lutte ou tressaille
Et qu'on accepte avidement, le cœur ouvert,
L'âpre et terrible loi qui régit l'univers.

LA JOIE

Oh ces larges beaux jours dont les matins flamboient!
La terre ardente et fière est plus superbe encor
Et la vie éveillée est d'un parfum si fort
Que tout l'être s'en grise et bondit vers la joie.

Soyez remerciés, mes yeux,
D'être restés si clairs, sous mon front déjà vieux,
Pour voir au loin bouger et vibrer la lumière;
Et vous, mes mains, de tressaillir dans le soleil;
Et vous, mes doigts, de vous dorer aux fruits vermeils
Pendus au long du mur, près des roses trémières.

Soyez remercié, mon corps,
D'être ferme, rapide, et frémissant encor
Au toucher des vents prompts ou des brises profondes;
Et vous, mon torse droit et mes larges poumons,
De respirer, au long des mers ou sur les monts,
L'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes.

Oh ces matins de fête et de calme beauté!
Roses dont la rosée orne les purs visages,
Oiseaux venus vers nous, comme de blancs présages,
Jardins d'ombre massive ou de frêle clarté!

A l'heure où l'ample été tiédit les avenues,
Je vous aime, chemins, par où s'en est venue
Celle qui recélait, entre ses mains, mon sort;
Je vous aime, lointains marais et bois austères,
Et sous mes pieds, jusqu'au tréfonds, j'aime la terre
Où reposent mes morts.

J'existe en tout ce qui m'entoure et me pénètre.
Gazons épais, sentiers perdus, massifs de hêtres,
Eau lucide que nulle ombre ne vient ternir,
Vous devenez moi-même étant mon souvenir.

Ma vie, infiniment, en vous tous se prolonge,
Je forme et je deviens tout ce qui fut mon songe;
Dans le vaste horizon dont s'éblouit mon œil,
Arbres frissonnants d'or, vous êtes mon orgueil;
Ma volonté, pareille aux nœuds dans votre écorce,
Aux jours de travail ferme et sain, durcit ma force.

Quand vous frôlez mon front, roses des jardins clairs,
De vrais baisers de flamme illuminent ma chair;
Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,
Je suis ivre du monde et je me multiplie
Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit
Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

Oh ces bonds de ferveur, profonds, puissants et tendres
Comme si quelque aile immense te soulevait,
Si tu les as sentis vers l'infini te tendre,
Homme, ne te plains pas, même en des temps mauvais;
Quel que soit le malheur qui te prenne pour proie,
Dis-toi, qu'un jour, en un suprême instant,
Tu as goûté quand même, à cœur battant,
La douce et formidable joie,
Et que ton âme, hallucinant tes yeux
Jusqu'à mêler ton être aux forces unanimes,
Pendant ce jour unique et cette heure sublime,
T'a fait semblable aux Dieux.

LES RYTHMES SOUVERAINS

(1910)

A André Gide.

—

LE PARADIS

I

Des buissons lumineux fusaient comme des gerbes ;
Mille insectes, tels des prismes, vibraient dans l'air ;
Le vent jouait avec l'ombre des lilas clairs,
Sur le tissu des eaux et les nappes de l'herbe.
Un lion se couchait sous des branches en fleurs ;
Le daim flexible errait là-bas, près des panthères ;
Et les paons déployaient des faisceaux de lueurs
Parmi les phlox en feu et les lys de lumière.
Dieu seul régnait sur terre et seul régnait aux cieux.
Adam vivait captif en des chaînes divines ;
Eve écoutait le chant menu des sources fines,
Le sourire du monde habitait ses beaux yeux ;
Un archange tranquille et pur veillait sur elle
Et, chaque soir, quand se dardaient, là-haut, les ors,
Pour que la nuit fût douce au repos de son corps,
L'archange endormait Eve au creux de sa grande aile.

Avec de la rosée au vallon de ses seins,
Eve se réveillait, candidement, dans l'aube;
Et l'archange séchait aux clartés de sa robe
Les longs cheveux dont Eve avait empli sa main.
L'ombre se déliait de l'étreinte des roses
Qui sommeillaient encore et s'inclinaient là-bas;
Et le couple montait vers les apothéoses
Que le jardin sacré dressait devant ses pas.
Comme hier, comme toujours, les bêtes familières
Avec le frais soleil dormaient sur les gazons;
Les insectes brillaient à la pointe des pierres
Et les paons lumineux rouaient aux horizons;
Les tigres clairs, auprès des fleurs simples et douces,
Sans les blesser jamais, posaient leurs mufles roux;
Et les bonds des chevreuils, dans l'herbe et sur la mousse,
S'entremêlaient sous le regard des lions doux;
Rien n'avait dérangé les splendeurs de la veille:
C'était le même rythme unique et glorieux,
Le même ordre lucide et la même merveille
Et la même présence immuable de Dieu.

I

Pourtant, après des ans et puis des ans, un jour,
Eve sentit son âme impatiente et lasse
D'être à jamais la fleur sans sève et sans amour
D'un torride bonheur, monotone et tenace;
Aux cieux planait encor l'orageuse menace
Quand le désir lui vint d'en éprouver l'éclair.
Un large et doux frisson glissa dès lors sur elle
Et, pour le ressentir jusqu'au fond de sa chair,
Eve, contre son cœur, serrait ses deux mains frêles.

L'archange, avec angoisse, interrogeait, la nuit,
Le brusque et violent réveil de la dormeuse
Et les gestes épars de son étrange ennui,
Mais Eve demeurait close et silencieuse.
Il consultait en vain les fleurs et les oiseaux
Qui vivaient avec elle au bord des sources nues,
Et le miroir fidèle et souterrain des eaux
D'où peut-être sourdait sa pensée inconnue.
Un soir qu'il se penchait, avec des doigts pieux,
Doucement, lentement, pour lui fermer les yeux,
Eve bondit soudain hors de son aile immense.
Oh! l'heureuse, subite et féconde démence,
Que l'ange, avec son cœur trop pur, ne comprit pas.
Elle était loin qu'il lui tendait encor les bras
Tandis qu'elle levait déjà son corps sans voiles
Eperdument, là-bas, vers des brasiers d'étoiles.

Adam la vit ainsi et tout son cœur trembla.

Jadis, quand, au soir descendant, ses courses
De marcheur solitaire erraient par là,
Joueuse, il l'avait vue au bord des sources
Vouloir en ses deux mains saisir
Les bulles d'eau fugaces
Que les sables du fond lançaient vers la surface;
Il l'avait vue encore ardente au seul plaisir
De ployer vers le sol, avec des doigts agiles,
Les brins d'herbe légers
Et d'y regarder luire et tout à coup bouger
Les insectes fragiles;
Eve n'était alors qu'un bel enfant distrait
Quand lui, l'homme, cherchait déjà quelque autre vie
Non asservie,
Là-bas, au loin, parmi les monts et les forêts.

Eve voulait aimer, Adam voulait connaître ;
Et de la voir ainsi, vers l'ombre et la splendeur
Tendue, il devina soudain quel nouvel être
Eve, à son tour, sentait naître et battre en son cœur.

Il s'approcha, ardent et gauche, avec la crainte
D'effaroucher ces yeux dans leur songe perdus ;
Des grappes de parfums tombaient des térébinthes
Et le sol était chaud de parfums répandus.

Il hésitait et s'attardait quand la belle Eve,
Avec un geste fier, s'empara de ses mains,
Les baisa longuement, lentement, comme en rêve,
Et doucement glissa leur douceur sur ses seins.

Jusqu'au fond de sa chair s'étendit leur brûlure.
Sa bouche avait trouvé la bouche où s'embraser
Et ses doigts épandaient sa grande chevelure
Sur la nombreuse ardeur de leurs premiers baisers.

Ils s'étaient tous les deux couchés près des fontaines
Où comme seuls témoins ne luisaient que leurs yeux.
Adam sentait sa force inconnue et soudaine
Croître, sous un émoi brusque et délicieux.

Le corps d'Eve cachait de profondes retraites
Douces comme la mousse au vent tiède du jour ;
Et les gazons foulés et les gerbes défaites
Se laissaient écraser sous leur mouvant amour.

Et quand le spasme enfin sauta de leur poitrine
Et les retint broyés entre leurs bras raidis,
Toute la grande nuit amoureuse et féline
Fit plus douce sa brise au cœur du paradis.

Soudain
Un nuage d'abord lointain,

Mais dont se déchaînait le tournoyant vertige
Au point de n'être plus que terreur et prodige,
Bondit de l'horizon au travers de la nuit.
Adam releva Eve et serra contre lui
Le pâle et doux effroi de sa chair frissonnante.
Le nuage approchait, livide et sulfureux,
Il était débordant de menaces tonnantes
Et tout à coup, au ras du sol, devant leurs yeux,
A l'endroit même où les herbes sauvages
Etaient chaudes encor
D'avoir été la couche où s'aimèrent leurs corps,
Toute la rage
Du formidable et ténébreux nuage
Mordit.

Et dans l'ombre la voix du Seigneur s'entendit.
Des feux sortaient des fleurs et des buissons nocturnes;
Au détour des sentiers profonds et taciturnes,
L'épée entre leurs mains, les anges flamboyaient;
On entendait rugir des lions vers les astres;
Des cris d'aigle hélaient la mort et ses désastres;
Tous les palmiers géants, au bord des lacs, ployaient
Sous le même vent dur de colère et de haine,
Qui s'acharnait sur Eve et sur Adam, là-bas,
Et dans l'immense nuit précipitait leurs pas
Vers les mondes nouveaux de la ferveur humaine.

L'ordre divin et primitif n'existait plus.
Tout un autre univers se dégageait de l'ombre
Où des rythmes nouveaux encore irrésolus
Entremêlaient leur force et leurs ondes sans nombre.
Vous les sentiez courir en vous, grands bois vermeils,
Tumultueux de vent ou calmes de rosée,
Et toi, montagne, et vous, neiges cristallisées
Là-haut en des palais de gel et de soleil,

Et toi, sol bienveillant aux fruits, aux fleurs, aux graines,
Et toi, clarté chantante et douce des fontaines,
Et vous, minéraux froids, subtils et ténébreux,
Et vous, astres mêlés au tournoiement des cieux,
Et toi, fleuve jeté aux flots océaniques,
Et toi, le temps, et vous, l'espace et l'infini,
Et vous enfin, cerveaux d'Eve et d'Adam, unis
Pour la vie innombrable et pour la mort unique.

L'homme sentit bientôt comme un multiple aimant
Solliciter sa force et la mêler aux choses ;
Il devinait les buts, il soupçonnait les causes
Et les mots s'exaltaient sur ses lèvres d'amant ;
Son cœur naïf, sans le vouloir, aima la terre
Et l'eau obéissante et l'arbre autoritaire
Et les feux jaillissants des cailloux fracassés.
Les fruits tentaient sa bouche avec leurs ors placides
Et les raisins broyés des grappes translucides
Illuminaient sa soif avant de l'apaiser.
Et la chasse et la lutte et les bêtes hurlantes
Eveillèrent l'adresse endormie en ses mains,
Et l'orgueil le dota de forces violentes
Pour que lui-même, un jour, bâtît seul son destin.

Et la femme, plus belle encor depuis que l'homme
Avait ému sa chair du frisson merveilleux,
Vivait dans les bois d'or baignés d'aube et d'aromes
Avec tout l'avenir dans les pleurs de ses yeux.
C'est en elle que s'éveilla la première âme
Faite de force douce et de trouble inconnu,
A l'heure où tout son cœur se répandait en flammes
Sur le germe d'enfant que serrait son flanc nu.
Le soir, lorsque le jour dans la gloire s'achève
Et que luisent les pieds des troncs dans les forêts,

Elle étendait son corps déjà plein de son rêve
Sur les pentes des rocs que le couchant dorait ;
Ses beaux seins soulevés faisaient deux ombres rondes
Sur sa peau frémissante et claire ainsi que l'eau,
Et le soleil, frôlant toute sa chair féconde,
Semblait mûrir ainsi tout le monde nouveau.
Elle songeait, vaillante et grave, ardente et lente,
Au sort humain multiplié par son amour,
A la volonté belle, énorme et violente
Qui dompterait la terre et ses forces un jour.
Vous lui apparaissiez, vous, les douleurs sacrées,
Et vous, les désespoirs, et vous, les maux profonds,
Et d'avance la grande Eve transfigurée
Prit vos mains en ses mains et vous baisa le front;
Mais vous aussi, grandeur, folie, audace humaines,
Vous exaltiez son cœur pour en chasser le deuil,
Et vos transports naissants et vos ardeurs soudaines
Lui prédirent quels bonds soulèverait l'orgueil ;
Elle espérait en vous, recherches et pensées,
Acharnement de vivre et de vouloir le mieux
Dans la peine vaillante et la joie angoissée,
Si bien que, s'en allant un soir sous le ciel bleu,
Libre et belle, par un chemin de mousses vertes,
Elle aperçut le seuil du paradis, là-bas :
L'ange était accueillant, la porte était ouverte;
Mais, détournant la tête, elle n'y rentra pas.

MICHEL-ANGE

Quand Buonarotti dans la Sixtine entra,
Il demeura
Comme aux écoutes,
Puis son œil mesura la hauteur de la voûte

Et son pas le chemin de l'autel au portail.
Il observa le jour versé par les fenêtres
Et comment il faudrait et dompter et soumettre
Les chevaux clairs et effrénés de son travail.
Puis il partit jusques au soir vers la campagne.

Les lignes des vallons, les masses des montagnes
Peuplèrent son cerveau de leurs puissants contours.
Il surprenait dans les arbres noueux et lourds
Que le vent rudoyait et ployait avec force
Les tensions d'un dos ou les galbes d'un torse
Ou l'élan vers le ciel de grands bras exaltés,
Si bien qu'en ces instants toute l'humanité
— Gestes, marches, repos, attitudes et poses —
Prenait pour lui l'aspect amplifié des choses.
Il regagna la ville au tomber de la nuit,
Tour à tour glorieux et mécontent de lui,
Car aucune des visions qu'il avait eues
Ne s'était, à ses yeux, apaisée en statue.

Le lendemain avant le soir,
Sa lourde humeur crevant en lui comme une grappe
De raisins noirs,
Il partit tout à coup chercher querelle au pape.
« Pourquoi l'avoir choisi,
Lui, Michel-Ange, un statuaire;
Et le forcer à peindre en du plâtre durci
Une sainte légende au haut d'un sanctuaire ?
La Sixtine est obscure, et ses murs mal construits :
Le plus roux des soleils n'en chasse point la nuit !
A quoi bon s'acharner sur un plafond funèbre
A colorer de l'ombre et dorer des ténèbres ?
Et puis encor, quel bûcheron lui fournirait
Le vaste bois pour un si large échafaudage » ?

Le pape répondit sans changer de visage :
« On abattra pour vous ma plus grande forêt. »

Michel-Ange sortit et s'en alla dans Rome,
Hostile au pape, hostile au monde, hostile aux hommes,
Croyant heurter partout aux abords du palais
Mille ennemis qui le guettaient, groupés dans l'ombre,
Et qui raillaient déjà la violence sombre
Et la neuve grandeur de l'art qu'il préparait.
Son sommeil ne fut plus qu'une énorme poussée
De gestes orageux à travers sa pensée ;
Qu'il s'étendît, le soir, dans son lit, sur son dos,
Ses nerfs restaient brûlants jusque dans son repos ;
Il était frémissant toujours, comme une flèche
Qui troue une muraille et vibre dans la brèche;
Pour augmenter encor ses maux quotidiens
Il s'angoissait des maux et des plaintes des siens ;
Son terrible cerveau semblait un incendie
Plein de feux ravageurs et de flammes brandies.

Mais plus son cœur souffrait,
Plus l'amertume ou la rancœur y pénétrait,
Plus il se préparait à soi-même d'obstacles
Pour éloigner l'instant de foudre et de miracle
Qui tout à coup éclairerait tout son labeur,
Mieux il élaborait en son âme croyante
L'œuvre sombre et flamboyante
Dont il portait en lui le triomphe et la peur.

Ce fut au temps de Mai, quand sonnaient les matines,
Que Michel-Ange, enfin, rentra dans la Sixtine,
Avec la force en son cerveau.
Il avait ramassé son idée en faisceaux :

Des groupes nets et sûrs, d'une ligne ample et fière,
Se mouvaient devant lui dans l'égale lumière.
L'échafaudage était dressé si fermement
Qu'il aurait pu mener jusques au firmament.
Un grand jour lumineux se dressait sous la voûte,
En épousait la courbe et la fleurissait toute.
Michel-Ange montait les échelles de bois,
Alerte, et enjambant trois degrés à la fois.
Une flamme nouvelle ardait sous sa paupière,
Ses doigts, là-haut, palpaient et caressaient les pierres
Qu'il allait revêtir de gloire et de beauté.
Puis il redescendit d'un pas précipité
Et verrouilla, d'une main forte,
La porte.

Il se cloîtra pendant des jours, des mois, des ans,
Farouche à maintenir l'orgueil et le mystère
Autour de son travail nombreux et solitaire ;
Chaque matin, il franchissait, au jour naissant,
De son même pas lourd le seuil de la chapelle,
Et, comme un tâcheron violent et muet,
Pendant que le soleil autour des murs tournait,
Il employait ses mains à leur œuvre immortelle.

Déjà
En douze pendentifs qu'il leur départagea
Sept prophètes et cinq sybilles
Cherchaient à pénétrer de vieux livres obscurs
Dont le texte immobile
Arrêtait devant eux le mobile futur.
Le long d'une corniche aux arêtes carrées,
De beaux corps lumineux se mouvaient hardiment
Et leur torse ou leur dos peuplait l'entablement
De leur vigueur fleurie et de leur chair dorée.

Des couples d'enfants nus soutenaient des frontons,
Des guirlandes jetaient ci et là leurs festons,
Le long serpent d'airain sortait de sa caverne,
Judith se pavanait dans le sang d'Holopherne,
Goliath s'écroulait ainsi qu'un monument
Et vers les cieux montait le supplice d'Aman.

Et sans erreurs, et sans ratures,
Et jour à jour, et sans repos,
L'œuvre s'affermissait en sa pleine structure;
Bientôt
La Genèse régna au centre de la voûte;
On y pouvait voir Dieu comme un lutteur qui joute
Avec le chaos sombre et la terre et les eaux;
La lune et le soleil marquaient d'un double sceau,
Dans l'étendue ardente et nouvelle, leur place.
Jéhovah bondissait et volait dans l'espace,
Baigné par la lumière ou porté par le vent;
Le ciel, la mer, les monts, tout paraissait vivant
D'une force ample et lente et dûment ordonnée;
Devant son créateur, la belle Eve étonnée
Levait ses tendres mains et ployait le genou,
Tandis qu'Adam sentait le doigt du Dieu jaloux
Toucher ses doigts et l'appeler aux œuvres grandes;
Et Caïn et Abel préparaient leurs offrandes;
Et le démon devenu femme et tentateur
Ornait de ses seins lourds l'arbre dominateur;
Et, sous les pampres d'or de son clos tributaire,
L'ivresse de Noé s'échouait sur le sol;
Et le déluge noir épandait comme un vol
Ses larges ailes d'eau sur les bois et la terre.

Dans ce travail géant que seul il acheva
Michel-Ange brûlait du feu de Jéhovah;

Un art surélevé jaillit de sa cervelle ;
Le plafond fut peuplé d'une race nouvelle
D'êtres majestueux, violents et pensifs.
Son génie éclatait, austère et convulsif
Comme celui de Dante ou de Savonarole,
Les bouches qu'il ouvrait disaient d'autres paroles,
Les yeux qu'il éclairait voyaient d'autres destins,
Sous les fronts relevés, dans les torses hautains,
Grondait et palpitait sa grande âme profonde ;
Il recréait, selon son cœur, l'homme et le monde
Si magnifiquement qu'aujourd'hui pour tous ceux
Que hantent les splendeurs et les gloires latines,
Il a fixé, sous la voûte de la Sixtine,
Son geste tout puissant dans le geste de Dieu.

Ce fut par un jour frais d'automne
Que l'on apprit enfin
Que le travail, dans la chapelle, avait pris fin
Et que l'œuvre était bonne.
La louange monta comme un flux de la mer
Avec sa vague ardente et son grondement clair.
Mais Jules deux, le pape, hésitant à conclure,
Son silence fit mal ainsi qu'une brûlure,
Et le peintre s'enfuit vers son isolement.
Il rentra, comme heureux, en son ancien tourment,
Et la rage et l'orgueil et leur tristesse étrange
Et le soupçon mal réfréné
Se remirent à déchaîner
Leur tragique ouragan à travers Michel-Ange.

LE MAITRE

On lui reprochait tout
Depuis longtemps, mais à l'écart, dans l'ombre.

Et c'était son astuce et ses ruses sans nombre,
Et c'était son orgueil qu'il maintenait debout,
Même en cédant obliquement à la contrainte,
Et c'était son art preste, et chaque fois nouveau,
De susciter d'illusoires complots,
Et, d'autres fois,
C'était sa voix
Franche et brusque comme une étreinte,
Et sa langue indocile aux propos mensongers,
Et tout à coup son front se redressant sans crainte,
Très haut,
Jusqu'aux tonnerres du danger.

Un jour pourtant
Que tous sentaient son joug peser plus irritant,
Quelqu'un, un inconnu, jeta soudain vers lui,
A l'heure où s'installait sur les gradins la nuit,
Les colères enfin démuselées
De l'Assemblée.
L'attaque fut menée avec rage et candeur
Et tous, à tels moments de verve, applaudissaient
Cet inconnu longtemps muet
Dont la parole étrangement nouvelle
Passait en rouge éclair à travers leur cervelle
Et défiait le maître et l'atteignait sans peur.

Il répondit par le rire qui raille,
Tandis que se levaient déjà, autour de lui, cent mains
Pour ajourner le sort de la bataille
Au lendemain.

L'empire !
Depuis bientôt vingt ans,
Il le menait comme un navire
Dont les grands mâts ornés de pavillons battants

Etaient sa volonté que blasonnait son verbe;
Toute sa force avait gréé l'œuvre superbe;
Les focs ardents, la proue en or, les haubans clairs
Et les voiles, d'espace inassouvies,
Etaient sa vie,
Quand ils nvahissaient de leur splendeur la mer.
Or, à cette heure belle où planait sa victoire,
Sans même soupçonner ce qu'il fallut d'orgueil,
De souple audace et de gestes contradictoires
Pour ruser avec l'eau et tourner les écueils,
Quelque pâle rêveur,
Que tous ses ennemis accueillaient en sauveur,
Soudainement attaquait son ouvrage
Au nom d'une justice imprévue et sauvage.

Déjà
Au-dessus de la ville et des plaines, là-bas,
Vibraient de tous côtés les fils télégraphiques
Pour divulguer l'attente et la terreur publiques.
Oh le sort redouté de l'imminent combat!
Le négoce et la banque entraient dans la mêlée,
L'or, répandu aux quatre coins du monde,
Précipitait sa fièvre angoissante et profonde
D'après le pouls d'une assemblée.

Un orageux public, ici, là-bas, partout,
Cramponné aux piliers, sur les balcons debout,
Massait au long des murs ses grappes colossales,
Lorsque le maître, à pas fermes et lents, s'en vint,
Le lendemain,
Prendre sa place en la grand'salle.

Et sitôt qu'il monta les marches, une à une,
De la large, luisante et massive tribune,

Le silence s'imposa tel
Que l'on n'entendit plus que les branches d'un hêtre,
Au va-et-vient du vent accidentel,
Griffer, là-haut, les carreaux mats d'une fenêtre.
Alors,
Sans un geste trop vif, ni sans un cri trop fort,
Avec de la souplesse à sa vigueur mêlée,
Sa parole monta vers l'assemblée.

Il fut avec dextérité sincère et faux.
Il s'imposait habilement, mais sans emphase ;
Comme un plumage souple et chatoyant d'oiseau,
Il disposait en nets et réguliers faisceaux
Les arguments ailés dont il armait ses phrases ;
Soudain, avec tranquillité, il dévoila
Le ciel profond que jour à jour il étoila
Pour que, pareille à quelque immense Walkyrie,
On y pût voir marcher et régner la Patrie.
Puis son verbe se fit sournois et entêté
Et sans effort et sans violente brisure,
Telle une eau patiente à travers les fissures,
Il atteignait et submergeait les volontés.

Il vit que peu à peu se redressait sa cause,
Et qu'un chemin montait vers son apothéose
Rayonnante déjà quoique lointaine encor.

Il connaissait si bien le jeu des consciences
Qu'il confiait, sans se tromper, son enjeu d'or
Au chiffre obscur qu'allait illuminer la chance.
Les promesses étaient pour lui fleurs de jardin
Qu'il faut grouper, montrer et dérober soudain.
Il disait mépriser tous les vieux stratagèmes,
Mais les travestissait pour en user quand même.

Enfin quand il sentit sa force avec le sort
D'accord,
Et que toute sa taille
Domina les hasards épars dans les batailles,
Soudainement, sans nul effort,
Le mot vivant, cruel, rapide et nécessaire
Qu'il réservait pour abattre ses adversaires
Jaillit.
Il déchaîna leur rage et crispa leur dépit.
Il recélait en lui tant de flammes retorses ;
Il opposait l'une à l'autre leurs propres forces ;
Il divisait, tordait, brûlait et condamnait,
Discours graves et creux, phrases hyperboliques ;
Le mot vous écrasait en se faisant réplique,
Il s'accroissait d'un sens que nul ne soupçonnait,
De gradin en gradin il gagnait les tribunes,
Un bref moment d'histoire épousait sa fortune,
Et celui-là qui le premier l'avait lancé,
Sachant sous quel tonnerre il ploierait l'auditoire,
Regardait maintenant se fixer sa victoire,
Les bras croisés.

Il excusa négligemment le doux rêveur
Dont le discours de jeune et funeste ferveur
Avait, sans le vouloir, amoncelé les rages
En brusque orage,
Puis tout à coup sa force en terreur se changea :
Son verbe, avec une ardeur froide, saccagea
Le camp déjà foulé de ses vieux adversaires
Pour le piller encore et quand même en extraire
Le nombre d'ennemis qu'il jugeait nécessaire
A son œuvre follement haut, mais ordonné.
Son geste les marquait comme des condamnés

A l'attaquer toujours sans le pouvoir abattre,
A le servir par leur folie à le combattre,
A n'être rien qu'un troupeau morne et ténébreux
Qui craint le fouet et les lanières ;
Et son orgueil monumental croulait sur eux
Lentement, pesamment,
Et bloc à bloc, et pierre à pierre,
Sans qu'un seul cri de violence
Ne répondît encore à cet acharnement
Dans le silence.

Son triomphe sonna bientôt par la cité
Et retentit de là jusqu'aux confins du monde.
D'un coup, tous les espoirs ressurgirent, entés
Sur les rameaux touffus de sa force profonde ;
Les négoces multipliés et haletants
Reprirent sur la mer leur essor vers l'espace,
Et l'or torrentiel, rapide et insolent,
Rebondit jusqu'au ciel sur ses tremplins d'audace,
Et lui, le maître, ordonnateur puissant et clair
De la tempête où son poing seul tenait l'éclair
Pour frapper, épargner, menacer ou contraindre,
Se remit promptement à sourire et à feindre,
A défendre sa joie et la céler en lui.
Il la voulait garer du tumulte et du bruit
Et que rien n'en ternît la splendeur solitaire.
Mais quand il fut rentré dans sa vieille maison
Et que montaient vers lui du fond des horizons
Toujours, encor, les voix larges et tributaires,
Il se fit fête à soi-même, tranquillement,
Laissant sa conscience et sa raison lui dire
Qu'il était bien, en ce moment,
Logiquement,
Lui seul, l'empire.

LE NAVIRE

Nous avancions tranquillement sous les étoiles ;
La lune oblique errait autour du vaisseau clair,
Et l'étagement blanc des vergues et des voiles
Projetait sa grande ombre au large sur la mer.

La froide pureté de la nuit embrasée
Scintillait dans l'espace et frissonnait sur l'eau ;
On voyait circuler la grande Ourse et Persée
Comme en des cirques d'ombre éclatante, là-haut.

Dans le mât d'artimon et le mât de misaine,
De l'arrière à l'avant où se dardaient les feux,
Des ordres, nets et continus comme des chaînes,
Se transmettaient soudain et se nouaient entre eux.

Chaque geste servait à quelque autre plus large
Et lui vouait l'instant de son utile ardeur,
Et la vague portant la carène et sa charge
Leur donnait pour support sa lucide splendeur.

La belle immensité exaltait la gabarre,
Dont l'étrave marquait les flots d'un long chemin,
L'homme, qui maintenait à contre-vent la barre,
Sentait vibrer tout le navire entre ses mains.

Il tanguait sur l'effroi, la mort et les abîmes,
D'accord avec chaque astre et chaque volonté,
Et, maîtrisant ainsi les forces unanimes,
Semblait dompter et s'asservir l'éternité.

HÉLÈNE DE SPARTE

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES

(1912)

A mes amis
Stefan Zweig et Valère Brussov
qui traduisirent en allemand et en russe
cette tragédie lyrique

—

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE

(Sur le banc où elle était assise au premier acte.)

Mes larmes, les dernières,
Je te les donne à toi,
O Ménélas, époux et roi,
Qu'à cette heure recouvre et consume la terre !
O Ménélas, époux et roi,
Je répands sur ta mort ma douleur solitaire
Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.
Mon cœur, il s'est usé sur les routes du monde,
Ma chair est devenue errante et inféconde,
Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,

Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.
Mes larmes, les dernières,
Je te les donne à toi !
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit
Dans le silence uni des heures monotones,
J'aurais penché sur ton hiver mes fleurs d'automne
Et simplement j'aurais aimé subir ta loi.
O Ménélas, époux et roi !
Me voici seule et pauvre au seuil de ta demeure
Où hier ton cœur parla pour la dernière fois.
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleur
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre ;
O Ménélas, époux et roi,
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire,
Reçois ici, reçois
Mes larmes, les dernières !

SCÈNE DEUXIÈME

POLLUX ET HÉLÈNE

POLLUX

Je t'apporte, ma sœur, la joie et la victoire ;
Ton deuil va s'absorber dans les feux de ma gloire ;
Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour
Et le peuple qu'on guide et qui sait, tour à tour,
A chacun de ses rois que les destins désignent
Donner sa confiance et son amour insignes,
Te maintient sur le trône et m'y range avec toi :
Tu demeures la reine et je deviens le roi.
Ce pays où sont nés notre mère et Tyndare,
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare

Et si les Dieux, un jour, veulent superbement
Que nous brûlions, tels deux astres, au firmament,
Préparons-nous tous deux, en dominant la terre,
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

HÉLÈNE

O Ménélas, ton nom est oublié déjà !

POLLUX

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là,
Magnifique, soudaine, impatiente et belle ;
Elle te fut, jusqu'aujourd'hui, rude et rebelle,
Mais, pour tout l'avenir, je te la dompterais...

HÉLÈNE

Trop tard, trop tard !

POLLUX

Non, non, il n'est pas trop tard jamais,
La fortune se lève et suit mon char qui passe
N'importe en quels chemins du frémissant espace :
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair
Réelle et prennent corps et se meuvent dans l'air.
Je viens et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes,
Que je les voile ou non, réussissent quand même ;
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

HÉLÈNE

O la folie humaine !

POLLUX

O la puissance vraie !
L'orgueil est le froment ; le désespoir, l'ivraie ;
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend,
Les yeux conquis, les bras levés, le cœur battant,
Les pères et les fils, les filles et les mères
Jettent vers toi leurs cris, leurs vœux et leurs prières ;

Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,
Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme ;
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

HÉLÈNE

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connu?

POLLUX

La terre entière exulte et baise tes pieds nus
Avec la bouche en feu de ses foules ardentes;
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes,
Renais : l'heure est unique et je me sens au cœur
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.
Je tiens le sort en main : je suis maître et je règne.

HÉLÈNE

Et que m'importe, à moi, que tu règnes ou non
Sur ce pays funeste et désormais sans nom
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes
En vain déborderaient pour effacer ses crimes?
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien ;
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme;
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

POLLUX

Tu mérites, ma sœur, ta peine et tes revers.
Quand hier tu m'implorais et que tremblait ton âme
Au bondissant assaut de deux amours infâmes,
Je surprenais en toi, debout, malgré les deuils,
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil
Et je te promettais mon secours et mon aide;
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,

Tu ne demandes plus mon fraternel appui ;
Tu vas comme une aveugle au devant de ta nuit;
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine ;
Ta beauté se prépare à n'être que ruine ;
Et tout cela t'arrive et tout cela se fait
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimas jamais.

HÉLÈNE

L'aimer ! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie
Encore et que jamais je n'avais découverts
Aux replis de ce cœur que foula l'univers,
Renouvelaient pour moi, jusques au fond, mon être.
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître
A me sentir le soir assise auprès de lui.
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,
Et certe, il me sentait tout entière fidèle
Tant ma main était calme et presque maternelle

POLLUX

Adieu ! tu es vaincue et je ne tente plus
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu ;
Tu n'es plus rien au monde et tu n'es plus Hélène.
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine
De la mienne, trop belle, et qui court le danger,
En s'attardant ici de choir ou de changer :
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.
Dans l'orage et le vent la pourpre s'effiloche :
J'ai peur de ta présence. Adieu ! Adieu !

HÉLÈNE

Va !

LES BLÉS MOUVANTS

(1912)

A mon ami Alfred Vallette.

—

LES ROUTES

Comme des clous, les gros pavés
Fixent au sol les routes claires :
Lignes et courbes de lumière
Qui décorent et divisent les terres
En ce pays de bois et de champs emblavés.

Les plus vieilles se souviennent du temps de Rome,
Quand s'en venaient les Dieux
Rôder dans les vergers des hommes ;
D'autres ont aperçu la fée au manteau bleu
Qui se glissait entre les saules
Avec un ver luisant fixé sur son épaule ;
Quelques-unes se complaisent aux longs détours,
Pour visiter les croix qu'on dresse aux carrefours
Ou les vierges qu'on fête en des niches de pierre ;
Et les voici, celles qui ont senti la guerre
Et sa bondissante colère
Passer.

Pendant l'hiver morne et tassé
Autour des âtres,
Les grand'routes grisâtres
Semblent languir au loin, sous un ciel lourd et bas.
Mais dès que les beaux jours les réchauffent là-bas,
Toutes partent ensemble et s'adjugent la vie.
Leurs grands gestes à travers champs convient
Au travail vaste et clair
Hommes, chevaux, herses, charrettes
Et les gamins et les fillettes
Qui s'arrêtent parfois pour écouter dans l'air
Le chant flûté et saccadé d'une alouette.

Alors
Les grand'routes, dès le matin, s'en vont d'accord
Sous les rameaux et les ombrages
Vers les prés et les eaux, les bourgs et les villages ;
Et sans fatigue et sans repos
Elles longent le mur ou le fossé des clos ;
Elles se haussent et s'inclinent
Selon la courbe lente ou brusque des collines ;
Elles tardent soudain à s'en aller plus loin
Quand embaume le trèfle ou que fleure le foin ;
Parfois l'ombre grande des nues
Flotte seule à midi sur leur surface nue ;
On les voit traverser les clairs arpents du blé
Où s'activent les bras d'un travail rassemblé ;
L'une s'éloigne à droite et puis sinue à gauche
Vers un fermier qui bine ou vers un gars qui fauche ;
L'autre descend, très humblement, tracer un rond
Autour de la cabane où vit un bûcheron ;
Les plus hautes et les plus larges
Transportent sur leur dos de si compactes charges

Qu'à les voir s'en aller, par les couchants vermeils,
Avec leurs charrois pleins et leurs lourds attelages,
On croirait que les toits inégaux d'un village
Sont en marche vers le soleil.

Ainsi les routes grandes ou petites
Visitent
De l'aube au soir, durant l'été,
Et la ferme vivante et le clos déserté.
Leur voisinage est doux à ceux qui, sur leur porte,
S'assoient le soir en se parlant des choses mortes.
Elles savent quel est le pas
Qui tous les jours, à telle heure, s'en va
Du bourg d'en haut au bourg d'en bas ;
Elles mènent au cimetière ou à l'église,
Elles mènent encor jusques au bois
Où quelque gars violent et sournois
Guette la fille qu'il courtise ;
Elles connaissent tout : bonheur, tristesse ou deuil
Que resserrent les murs et dérobent les seuils
Si bien que c'est et la joie et la peine
Qu'elles charrient de plaine en plaine
Avec l'entêtement de la vaillance humaine.

LE CHANT DE L'EAU

L'entendez-vous, l'entendez-vous
Le menu flot sur les cailloux ?
Il passe et court et glisse
Et doucement dédie aux branches,
Qui sur son cours se penchent,
Sa chanson lisse.

Là-bas,
Le petit bois de cornouillers
Où l'on disait que Mélusine
Jadis, sur un tapis de perles fines,
Au clair de lune, en blancs souliers,
Dansa ;
Le petit bois de cornouillers
Et tous ses hôtes familiers
Et les putois et les fouines
Et les souris et les mulots
Ecoutent
Loin des sentes et loin des routes
Le bruit de l'eau.

Aubes voilées,
Vous étendez en vain,
Dans les vallées,
Vos tissus blêmes,
La rivière,
Sous vos duvets épais, dès le prime matin,
Coule de pierre en pierre
Et murmure quand même.
Si quelquefois, pendant l'été,
Elle tarit sa volupté
D'être sonore et frémissante et fraîche,
C'est que le dur juillet
La hait
Et l'accable et l'assèche.
Mais néanmoins, oui, même alors
En ses anses, sous les broussailles
Elle tressaille
Et se ranime encor,
Quand la belle gardeuse d'oies

Lui livre ingénument la joie
Brusque et rouge de tout son corps.

Oh! les belles épousailles
De l'eau lucide et de la chair,
Dans le vent et dans l'air,
Sur un lit transparent de mousse et de rocailles;
Et les baisers multipliés du flot
Sur la nuque et le dos,
Et les courbes et les anneaux
De l'onduleuse chevelure
Ornant les deux seins triomphaux
D'une ample et flexible parure;
Et les vagues violettes ou roses
Qui se brisent ou tout à coup se juxtaposent
Autour des flancs, autour des reins;
Et tout là-haut le ciel divin
Qui rit à la santé lumineuse des choses!

La belle fille aux cheveux roux
Pose un pied clair sur les cailloux.
Elle allonge le bras et la hanche et s incline
Pour recueillir au bord,
Parmi les lotiers d'or,
La menthe fine;
Ou bien encor
S'amuse à soulever les pierres
Et provoque la fuite
Droite et subite
Des truites
Au fil luisant de la rivière.

Avec des fleurs de pourpre aux deux coins de sa bouche,
Elle s'étend ensuite et rit et se recouche,

Les pieds dans l'eau, mais le torse au soleil;
Et les oiseaux vifs et vermeils
Volent et volent,
Et l'ombre de leurs ailes
Passe sur elle.

Ainsi fait-elle encor
A l'entour de son corps
Même aux mois chauds
Chanter les flots.
Et ce n'est qu'en septembre
Que sous les branches d'or et d'ambre,
Sa nudité
Ne mire plus dans l'eau sa mobile clarté,
Mais c'est qu'alors sont revenues
Vers notre ciel les lourdes nues
Avec l'averse entre leurs plis
Et que déjà la brume
Du fond des prés et des taillis
S'exhume.

Pluie aux gouttes rondes et claires,
Bulles de joie et de lumière,
Le sinueux ruisseau gaiement vous fait accueil,
Car tout l'automne en deuil
Le jonche en vain de mousse et de feuilles tombées.
Son flot rechante au long des berges recourbées,
Parmi les prés, parmi les bois ;
Chaque caillou que le courant remue
Fait entendre sa voix menue
Comme autrefois ;
Et peut-être que Mélusine,
Quand la lune, à minuit, répand comme à foison
Sur les gazons
Ses perles fines,

S'éveille et lentement décroise ses pieds d'or,
Et, suivant que le flot anime sa cadence,
Danse encor
Et danse.

DIALOGUE RUSTIQUE

LE JARDINIER

Avant de t'arrêter chez nous, en nos vergers,
Où donc as-tu porté tes pas lointains, berger?

LE BERGER

Par les chemins griffus de ronces et d'épines
Aux pays violets de la maigre Campine
J'ai passé de longs mois et gardé les troupeaux;
Ou bien, encor, là-bas, en Flandre, au bord des flots
D'où je voyais les barques
Allant, venant où la pêche les parque
Avec leurs grands mâts clairs
Et leur voilure et leurs cordages
Comme de mobiles villages
Peupler la mer.
Ce sont des sablons durs et des régions rêches
Que ces pays couverts de grands vents ou d'embruns.

LE JARDINIER

La plaine avec ses jardins verts aux ombres fraîches
A nourri mon enfance et mes jours un à un.
Aujourd'hui je suis vieux; mais l'art dont je dispose
S'exerce encore à étayer au long des murs,
D'après un jeu savant, d'après un métier sûr,
La parure épineuse et flexible des roses.
Je bêche encore; et ferme et dur est mon jarret.
Mon front chenu détient encor plus d'un secret,

Je ris tranquillement de celui qui jardine
Selon quelque beau livre important et profond :
Etant d'ici, je sens le sol jusqu'au tréfond
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines.

LE BERGER

Vous l'estimez donc bien, votre simple métier ?

LE JARDINIER

Autant que l'adorait mon père.
Il fut aussi, dans son beau temps, bon jardinier.
Vois-tu, on ne fait bien que ce qu'on a vu faire
Depuis l'enfance, à son foyer.

LE BERGER

Mon père, à moi,
Etait méchant et bon, tout à la fois.
Le soir, il s'en allait errer au fond des plaines
Et ne rentrait que las, fourbu et hors d'haleine,
Pour se coucher à l'aube et rêver en son lit.
Sur quel pivot tournait sa vie oscillatoire
Nul ne le sut jamais; et la mort et l'oubli
Ont effacé son nom des fragiles mémoires;
Moi seul encor je pense à lui.

LE JARDINIER

Comme l'on sent déjà les lumières d'octobre
Ne plus baigner les fleurs que de rayons trop sobres
Et vainement dorer sur les pignons voisins,
Même à midi, le cœur acide des raisins !
Bientôt j'alignerai sous les longs toits de verre,
Très à l'abri des froids soudains et meurtriers,
Le feuillage noir et touffu de mes lauriers
Et je m'enfermerai avec eux dans la serre.
Alors des soins nombreux, précis et délicats
Occuperont mes jours auprès des plantes rares,

Si bien qu'on me prendra souvent pour un avare
Qui caresse les ors cachés de ses ducats.
Mes doigts durcis et gros, mes larges mains hâlées
Prépareront la noce en blanc des azalées
A l'heure où mord le givre et travaillent les vents ;
Et l'humble cyclamen et le haut lis fervent
Et les géraniums et les fuchsias tristes
Dévoileront aux yeux quels sont mes goûts d'artiste.

LE BERGER

Nos pieds ne marchent pas dans le même sentier,
Mais vous aimez trop bien les choses que vous faites
Pour qu'un blâme, fût-il léger, naisse en ma tête.
Moi, je vis d'étendue et de marches au loin.
J'aime l'immensité et la beauté des plaines
Où le vent souffle et court et vole à perdre haleine,
N'ayant qu'un vieux berger rôdeur comme témoin.
Pourtant la plaine la plus belle
M'est toujours celle
Que font
Les dos mouvants de mes moutons,
Quand ils vaguent, de l'aube au soir, en peloton,
Sur les éteules
Et que l'ombre géante et tranquille des meules,
Au coucher du soleil, s'étend sur leurs toisons.
Certes, j'ai quelquefois rêvé, à l'étourdie,
D'une existence au loin, en des pays, là-haut,
Mais je suis revenu toujours vers mon troupeau,
Aimant, pour l'en guérir, jusqu'à ses maladies.
Je peux soigner et les brebis et les béliers
Et leur langue et leurs yeux et leur corne et leurs pattes.
Je sais plus d'un remède étrange à employer
Et fais un baume avec des plantes écarlates
Que je cueille, tout seul, sous la lune, à minuit.

LE JARDINIER

On te nomme sorcier, là-bas, dans le village.

LE BERGER

Je sais ce qui apaise et soulage,
Mais je n'ignore pas ce qui tue et détruit.

LE JARDINIER

Serait-ce vrai ce qu'on a dit dans les veillées?

LE BERGER

Plus d'un regard habite au fond de mes deux yeux,
Et ma vue est subtile et perce les feuillées ;
Tout mon crédit me vient de l'astre aux rayons bleus.

LE JARDINIER

Si nous n'étions amis, peut-être aurais-je crainte.

LE BERGER

Je ne suis ni le mal, ni la peur, ni l'effroi,
Pour tout homme qui croit à mon pouvoir, sans feinte;
Je me sens fort, surtout, quand la nuit des beaux mois,
Je circule entouré de présages insignes
Et que tout feu tournant au ciel me semble un signe
Que l'avenir me fait et qu'il ne fait qu'à moi.
Mon cœur s'enfièvre et bat, mon âme est dans l'attente
Et c'est alors que les herbes et que les plantes
Aux lisières des bois me disent leur vertu,
Et que près d'un tilleul ou d'un charme tortu
Je fais vers les hameaux les gestes qui conviennent
Et dont seuls les grands yeux des astres se souviennent.

LE JARDINIER

Que n'ai-je ta puissance en consultant la nuit
Par ma fenêtre, à l'heure où mon lit me réclame!

LE BERGER

Aimez votre foyer et soignez-en les flammes
Et cultivez vos fleurs en leurs pots arrondis :

Votre esprit n'est point fait pour percer le mystère
Dont le ciel suspend l'ombre ou le feu sur la terre;
Le marais fume au loin et le temps va changer.
Adieu, probe et doux jardinier.

LE JARDINIER

Adieu, berger.

LE MÉNÉTRIER

Soir de juillet torride et sec.
Serrant le bois sonore au creux de son épaule,
Un joueur de rebec
S'est lentement assis et joue au pied d'un saule.

Il chante pour lui seul et ne voit pas
Qu'en ce déclin du jour se rapprochent des pas
Sous les arbres, au long des routes;
Et qu'on se glisse derrière les troncs
Et qu'à demi cachés apparaissent des fronts
De jeunes filles qui l'écoutent.

Il sait rythmer en ses chansons
Toute la ronde des saisons,
Mais aujourd'hui, seul lui importe
De célébrer les humbles clos
Avec leur vie et leurs travaux
Et leur repos
Quand, au soir descendant, on verrouille la porte.

Il a chanté d'abord
L'aube aux mains d'or
Qui passe en frissonnant sur la cime des hêtres
Et qui s'en vient, pour réveiller
Les fronts pesants sur l'oreiller,
Frapper chaque matin à la même fenêtre.

Il a chanté encor
Le bûcheron alerte et fort
Qui s'enfonce sous bois pour reprendre sa tâche
Et dont reluit soudain dans les massifs vermeils,
En plein soleil,
La hache.

Ila chanté d'un gosier ferme et plein
La charrue entaillant les glaises violettes.
L'homme aux bras durs qui bêche et qui halète
Et sa femme à genoux qui bine un champ de lin ;

Il a chanté, et maintenant il chante
La sieste de midi sous les branches pesantes;
L'horizon par les vents doucement secoué ;
Les longs troupeaux en marche à travers route et plaine
Dont les dos inégaux et mouvants sous la laine
Apparaissent au loin comme un champ remué ;
Son rythme vit et fait trembler les vieux villages
Du quadruple galop d'un volant attelage ;
Avec son mince archet mordant son rebec faux,
Il imite le bruit court et sifflant des faux
Ou le cri du grillon sous la fine poussière.
Il chante le beau gars, debout dans la lumière,
Qui s'étanche le front du revers de sa main.
Il indique le geste ondoyant d'un chemin
Qui s'incurve et s'éploie et contourne la haie.
Un bruissement s'entend sous la grande futaie
Et voici qu'à leur tour les bêtes au poil roux
Sortent de l'ombre et se hasardent
Et se glissent et s'approchent et, tout à coup,
Avec des yeux fixes et doux,
L'environnent et le regardent.

Le chant s'est arrêté et l'archet suspendu
Ne semble plus glisser que sur un rai de lune.
Les étoiles, là-haut, scintillent une à une ;
Un tel silence autour des bois s'est répandu
Qu'on croirait qu'il s'étend jusqu'au bout de la terre.

Doucement, lentement, le vieux ménétrier
Se lève et puis s'en va par le prochain sentier
Et puis s'efface et disparaît dans le mystère
Autoritaire.

LES AILES ROUGES DE LA GUERRE

(1916)

A Maurice Maeterlinck
fraternellement.

AU REICHSTAG

On m'affirmait :
« Partout où les cités de vapeurs s'enveloppent,
Où l'homme dans l'effort s'exalte et se complaît,
Bat le cœur fraternel d'une plus haute Europe.

De la Sambre à la Ruhr, de la Ruhr à l'Oural,
Et d'Allemagne en France et de France en Espagne
L'ample entente disperse un grand souffle auroral
Qui va de ville en plaine et de plaine en montagne.

Ici le charbon fume et là-bas l'acier bout,
Le travail y est sombre et la peine y est rude,
Mais des tribuns sont là dont le torse est debout
Et dont le verbe éclaire au front les multitudes.

Aux soirs d'émeute brusque et de battant tocsin,
Quand se forme et grandit la révolte brutale,
Pour qu'en soient imposés les vœux et les desseins
Leurs gestes fulguraux domptent les capitales.

Ils maîtrisent les Parlements astucieux
Grâce à leur force franche, ardente et réfractaire,
Ils ont le peuple immense et rouge derrière eux
Et leur grondant pouvoir est fait de son tonnerre.

Leurs noms sont lumineux de pays en pays;
Dans les foyers où l'homme et la femme travaillent,
Où la fille est la servante des plus petits,
Leur image à deux sous s'épingle à la muraille.

On les aime : ne sont-ils point simples et droits,
Avec la pitié grande en leur âme profonde?
Et quand s'étend en sa totale ampleur leur voix,
Ne couvre-t-elle point de sa force le monde? »

Et l'on disait encor :
« Eux seuls tissent les rets où sera pris le sort.
Qu'un roi hérisse un jour de ses armes la terre,
Leur ligue contre lui arrêtera la guerre. »

Ainsi
S'abolissait l'effroi, le trouble et le souci
Et s'exaltait la foi dans la concorde ardente.
La paix régnait déjà, normale et évidente
Comme un déroulement de jours, de mois et d'ans.
On se sentait heureux de vivre en un tel temps
Où tout semblait meilleur au monde, où les génies
Juraient de le doter d'une neuve harmonie,
Où l'homme allait vers l'homme et cherchait dans ses yeux
On ne sait quoi de grand qui l'égalait aux Dieux,
Quand se fendit soudain, en quelle heure angoissée!
Cette tour où le rêve étageait la pensée.

Ce fut en août, là-bas, au Reichstag, à Berlin,
Que ceux en qui le monde avait mis sa foi folle
Se turent quand sonna la mauvaise parole.
Un nuage passa sur le front du destin.

Eux qui l'avaient proscrite, accueillirent la guerre.
La vieille mort casquée, atroce, autoritaire,
Sortit de sa caserne avec son linceul blanc,
Pour en traîner l'horreur sur les pays sanglants.
Son ombre s'allongea sur les villes en flammes,
Le monde se fit honte et tua la grande âme
Qu'il se faisait avec ferveur pour qu'elle soit
Un jour l'âme du Droit
Devant l'audace inique et la force funeste.
Aux ennemis dont tue et ravage le geste,
Il fallut opposer un cœur qui les déteste ;
On s'acharna ensemble à se haïr soudain,
Le clair passé glissa au ténébreux demain,
Tout se troublait et ne fut plus, en somme,
Que fureur répandue et que rage dardée ;
Au fond des bourgs et des campagnes
On prenait peur d'être un vivant,
Car c'est là ton crime immense, Allemagne,
D'avoir tué atrocement
L'idée
Que se faisait pendant la paix,
En notre temps,
L'homme de l'homme.

CEUX DE LIÉGE

Dût la guerre mortelle et sacrilège
Broyer notre pays de combats en combats,
Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera
Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas,
A Liége.

Ainsi qu'une montagne
Qui marcherait et laisserait tomber par chocs
Ses blocs
Sur les villes et les campagnes,
S'avançait la pesante et féroce Allemagne.

Oh tragique moment !
Les gens fuyaient vers l'inconnu, éperdument;
Seuls, ceux de Liége résistèrent
A ce sinistre écroulement
D'hommes et d'armes sur la terre.

S'ils agirent ainsi,
C'est qu'ils savaient qu'entre leurs mains était remis
Le sort
De la Bretagne grande et de la France claire,
Et qu'il fallait que leurs efforts,
Après s'être acharnés, se doublassent encor
En des efforts plus sanguinaires.

Peu importait
Qu'en ces temps sombres,
Contre l'innombrable empire qu'ils affrontaient,
Ils ne fussent qu'un petit nombre;
A chaque heure du jour,
Défendant et leur ville, et ses forts tour à tour,
Ils livraient cent combats parmi les intervalles;
Ils tuaient en courant, et ne se lassaient pas
D'ensanglanter le sol à chacun de leurs pas,
Et d'être prompts sous les rafales
Des balles.

Même lorsque la nuit, dans le ciel sulfureux,
Un Zeppelin rôdeur passait au-dessus d'eux,
Les désignant aux coups par sa brusque lumière,
Nul ne reculait, fût-ce d'un pas, en arrière;

Mais, tous ils bondissaient d'un si farouche élan
En avant,
Que la place qu'ils occupaient demeurait vide
Quand y frappait la mort rapide.

A l'attaque, sur les glacis,
Quand, rang par rang, se présentaient les ennemis,
Sous l'éclair courbe et régulier des mitrailleuses,
Un tir serré, qui, tout à coup, se dilatait,
Immensément les rejetait,
Et, rang par rang, les abattait
Sur la terre silencieuse.

Chaudfontaine et Loncin et Boncelle et Barchon
Retentissaient du bruit d'acier de leurs coupoles ;
Ils assumaient la nuit, le jour, sur leurs épaules,
La charge et le tonnerre et l'effroi des canons ;
A nos troupes couchées
Dans les tranchées,
Des gamines et des gamins
Distribuaient le pain
Et rapportaient la bière
Avec la bonne humeur indomptée et guerrière.
On y parlait d'exploits accomplis simplement,
Et comme, à tel moment,
Le meilleur des régiments
Fut à tel point fureur, carnage et foudroiement,
Que jamais troupe de guerre
Ne fut plus ferme et plus terrible sur la terre.

La ville entière s'exaltait
De vivre sous la foudre ;
L'héroïsme s'y respirait
Comme la poudre ;

Le cœur humain s'y composait
D'une neuve substance
Et le prodige y grandissait
Chaque existence.

O vous, les hommes de demain,
Dût la guerre mortelle et sacrilège
Nous écraser encor dans un dernier combat,
Jamais, sous le soleil, une âme n'oubliera
Ceux qui sont morts pour le monde, là-bas,
A Liége.

FRANCE ET ALLEMAGNE

I

Oh! le morne crépuscule!
Les Suèves et les Hérules
Menacent à nouveau
Athène et son égide, et Rome et ses faisceaux,
Qu'avait, au long des temps, avec un geste libre,
Repris,
Pour s'en armer et s'en vêtir, Paris.

Sur un sol neuf, l'œuvre antique s'était nourri
De force jeune et redressait son équilibre :
Au long des murs reparaissait l'ancien feston,
L'acanthe et la volute et la fleur corinthienne,
Mais par-dessus la barre et l'angle du fronton
S'élançait la ferveur d'une ligne chrétienne.

Ainsi
Sans heurt aucun, ni sans rudesse,
La foi y soulevait vers le ciel la sagesse
Et dotait la raison des ailes de l'esprit ;

Le monument total était si bien construit
Qu'on ne distinguait guère
Où le marbre joignait la pierre
Ni sur quel horizon tranquille ou emporté
Il imposait aux yeux sa plus nette beauté.

Il triomphait quand l'ombre à l'aube était unie,
Trente siècles le dédiaient à l'univers;
Il était un, profondément, quoique divers,
Et le vent dispersait sa nombreuse harmonie,
Sans divulguer jamais
Qui de Paris, ou d'Athène, ou de Rome
Rendait l'accord aussi divinement parfait
Pour en charmer l'âme de l'homme.

II

Car cette âme vivait
Parmi ce monument ardent et vaste
Et tout autant que lui, pour mieux s'épanouir
Et se darder vers l'avenir,
Unissait en faisceaux ses multiples contrastes.

Depuis quels temps
Etait-elle à la fois et païenne et mystique,
Simple mais nuancée, autre mais identique,
Fragile sous la brise et ferme sous l'autan?
Mieux que toute autre âme, elle épousait l'instant.
Elle était souple et forte et prompte et magnifique,
Elle exaltait l'audace avec des mots légers;
Qui la croyait encor languide et léthargique
La surprenait vaillante et nue, en plein danger;

Elle enseignait à tous une attitude fière ;
Railleuse un peu, mais ferme et l'épée au côté,
Elle éclairait les yeux de toute la lumière
Que renferment ton cœur et tes yeux, Liberté.

Jadis, dans les cerveaux à dure et fruste écorce,
Dûment elle implanta, siècle à siècle, le Droit;
Elle avait desserré le poing roux de la Force
Pour lui glisser le rameau vert entre les doigts.

Autant sous la clarté qu'à travers l'ombre épaisse,
Elle avait étendu son travail bienséant :
De l'Occident entier elle aurait fait la Grèce
Se répandant au Nord jusques à l'Océan.

A ranimer l'orgueil des cités abattues,
Elle y découvrit l'art et le fit baptiser ;
Elle inclina vers Dieu le front blanc des statues
Et répandit leur flamme en leur torse épuisé.

Elle avait on ne sait quelle ardeur fraternelle,
Allant de peuple à peuple incendier les vœux ;
Elle ornait de ses fleurs la guirlande éternelle
Qui court en longs festons joindre le bien au mieux.

Sa force était lucide et quelquefois sublime :
Le jour où tous les rois furent ses ennemis,
Vingt peuples exaltés par Jemmape et Valmy
Crurent voir ressurgir Platée et Salamine.

III

Un seul lui résista ne la comprenant point.
Dites, depuis quels temps peuplait-il ses montagnes
Du bruit de ses marteaux tonnant entre ses poings
Et frappant dans le fer le sort de l'Allemagne ?

Son âme était flottante aux brumes des forêts ;
Elle y rêvait le soir, quand la peur s'accumule,
A Wotan borgne et lourd qui erre et disparaît
Là-bas, casqué d'éclairs, au fond des crépuscules.

Comme ses deux guerriers dans leur ciel fracassant
Ne parvinrent jamais à dompter leur furie,
L'âpre Allemagne, au long des jours, des mois, des ans
Ne put jamais qu'organiser sa barbarie.

Parce que ses regards s'hallucinent vers l'or
Comme ceux d'Albéric, au fond des eaux, naguère,
Elle en voulut sa part formidable d'abord ;
Elle en veut aujourd'hui la masse tout entière.

Elle aime la conquête avec férocité :
Les guerres sont pour elle ou l'abri ou le havre ;
Elle marche sur les mourants, le pied botté,
Et son orgueil s'épand de cadavre en cadavre.

Elle est atroce et fourbe et basse à tout moment ;
Elle espère, grâce à l'horreur de cent carnages,
Quand même, un jour, river avec acharnement
Sur l'ample humanité son terrible visage.

Mais si tel deuil ou tel crime dût advenir
Et qu'elle réussît à hausser sa marée
Jusqu'à battre le roc sauveur de l'avenir,
L'Europe à tout jamais serait déshonorée.

UN LAMBEAU DE PATRIE

Ce n'est qu'un bout de sol dans l'infini du monde.
Le Nord
Y déchaîne le vent qui mord.

Ce n'est qu'un peu de terre avec sa mer au bord
Et le déroulement de sa dune inféconde.

Ce n'est qu'un bout de sol étroit,
Mais qui renferme encore et sa reine et son roi,
Et l'amour condensé d'un peuple qui les aime.
Le Nord
A beau y déchaîner le froid qui gerce et mord,
Il est brûlant, ce sol suprême.

Quelques troupes, grâce à ce roi,
Y propagent l'exploit
De l'un à l'autre bout de boueuses tranchées,
Et l'Yser débordé y fait stagner ses eaux
Sur des vergers de ferme où jadis les oiseaux
Aux vieux pommiers en fleurs suspendaient leurs nichées.

Dixmude et ses remparts, Nieuport et ses canaux,
Et Furne, avec sa tour pareille à un flambeau,
Vivent encore, ou sont défunts sous la mitraille.
O ciel bleu de la Flandre, aux nuages si clairs
Qu'on les prenait pour des anges traversant l'air,
Qui donc eût dit que tu serais ciel de bataille
Un jour ?

Sous ta voûte, la gloire et le deuil tour à tour
Apparaissent et s'entremêlent.
O noms sacrés ! Wulpen, Pervyse et Ramscapelle !
C'est près de vos clochers, en d'immenses tombeaux,
Qu'ils goûtent le repos,
Ceux qui se sont battus avec force et furie.
Le sol qui les aima leur a fait bon accueil,
Si bien que n'ayant ni suaire ni cercueil,
Ils sont, jusqu'en leurs os, étreints par la Patrie.

Parfois,
En robe toute droite, ou de toile ou de laine,
Celle qu'ils acclamaient aux jours d'orgueil, leur Reine,
Vient errer et prier parmi leurs pauvres croix ;
Et son geste est timide et son ombre est discrète :
Elle s'attarde et rêve et, quand le soir se fait,
Vers les dunes, là-bas, sa frêle silhouette
Avec lenteur s'efface et bientôt disparaît.

Tandis que lui, le Roi, l'homme qui fut Saint Georges,
S'en revient du lieu même où l'histoire se forge
Aux bords de l'eau bourbeuse et sombre de l'Yser ;
Il rêve, lui aussi, et rejoint sa compagne
Et leurs pas réunis montent par la campagne
Vers leur simple maison qui s'ouvre sur la mer.

O Flandre,
Voilà comment tu vis,
Aprement, aujourd'hui ;
Voilà comment tu vis
Dans la gloire et sa flamme, et le deuil et sa cendre.
Jadis, je t'ai aimée avec un tel amour
Que je ne croyais pas qu'il eût pu croître un jour.
Mais je sais maintenant la ferveur infinie
Qui t'accompagne, ô Flandre, à travers l'agonie,
Et t'assiste et te suit jusqu'au bord de la mort.
Et même, il est des jours de démence et de rage
Où mon cœur te voudrait plus déplorable encor
Pour se pouvoir tuer à t'aimer davantage.

LES FLAMMES HAUTES[1]

A ceux qui aiment l'avenir.

—

L'ORGUEIL

Non plus parce qu'il vit d'angoisse et de souffrance,
Mais parce qu'à chaque heure il crée une espérance,
L'âpre univers est plein de foi.
Il n'importe que sous les toits,
Dans les demeures,
Quand le jour naît ou qu'il décroît,
Les prières au Christ en croix
Se meurent.

Efforts multipliés en tous les lieux du monde,
C'est vous qui recélez les croyances profondes :
Qui risque et qui travaille, croit;
Qui cherche et qui invente, croit encore;
Les lumières de chaque aurore
Ressuscitent, fatalement, au fond des cœurs
La confiance en leur ardeur.

(1) Ce livre, dont les épreuves étaient déjà corrigées au mois d'août 1914, ne paraîtra qu'après la guerre.

Désormais c'est l'orgueil qui s'attaque au mystère
Que toujours nous propose et nous cause la terre,
Orgueil jeune et joyeux qui se mue en ferveur
Pour ne jamais se rebuter devant l'obstacle
Et soi-même créer le quotidien miracle
Dont a besoin l'esprit humain.

O croyance en mon front, en mes yeux, en mes mains,
Croyance en mon cerveau que la recherche enivre,
Croyance en tout mon être ardent, vibrant, dardé,
Comme vous me faites plus sûr et décidé
Dans le danger et la gloire que j'ai
De vivre !

Depuis que je me sens
N'être qu'un merveilleux fragment
Du monde en proie aux géantes métamorphoses,
Le bois, le mont, le sol, le vent, l'air et le ciel
Me deviennent plus fraternels
Et je m'aime moi-même en la splendeur des choses.

Je m'aime et je m'admire en tel geste vermeil
Que fait un homme à moi pareil
En son passage sur la terre.
Tout comme lui je suis doté
De génie et de volonté
Et ce qu'il fait, je le puis faire.

Avec mes deux poumons, je respire l'exploit
Que m'apporte le vent de tous les points du monde.
Est mien, tout penser clair, utile, allègre et droit
Dont j'ai senti l'audace en mon âme profonde.

Ainsi
Je communie
Avec toute la vie

Et des choses et des êtres.
Je me prodigue en tout, comme tout me pénètre,
Vice, vertu, mérite ou faute.
Tout mon orgueil s'exerce à bellement souffrir
Et quand il le faudra à fièrement mourir,
Pour n'abaisser jamais ma force intense et haute.

LA CHANCE

En tes rêves, en tes pensées,
En ta main souple, en ton bras fort,
En chaque élan tenace où s'exerce ton corps
La chance active est ramassée.

Dis, la sens-tu, prête à bondir
Jusques au bout de ton désir?
La sens-tu qui t'attend, et te guette et s'entête
A éprouver quand même, et toujours, et encor
Pour ton courage et pour ton réconfort
Le sort?

Ceux qui confient aux flots et leurs biens et leurs vies
N'ignorent pas qu'elle dévie
De tout chemin trop régulier;
Ils se gardent de la lier
Avec des liens trop durs au mât de leur fortune;
Ils savent tous que, pareille à la lune,
Elle s'éclaire et s'obscurcit à tout moment
Et qu'il faut en aimer la joie et le tourment.

En tes rêves, en tes pensées,
En ta main souple, en ton bras fort,
En chaque élan tenace où s'exerce ton corps
La chance active est ramassée.

Et tu l'aimes d'autant qu'elle est risque et danger,
Que balançant l'espoir comme un levier léger
Elle va, vient et court au long d'un fil qui danse.
Il n'importe que le calcul et la prudence
Te soient chemins plus sûrs pour approcher du but.
Tu veux l'effort ardent qui ne biffe et n'exclut
Aucune affre crédule au seuil de la victoire
Et tu nourris ainsi comme malgré toi
Ce qui demeure encor de ton ancienne foi
En ton vieux cœur contradictoire.

La chance est comme un bond qui s'ajoute à l'élan
Et soudain le redresse au moment qu'il s'affaisse.
Elle règne au delà de la stricte sagesse
Et de l'ordre précis, minutieux et lent.
Elle est force légère et sa présence allie
On ne sait quelle intense et subtile folie
Au travail ponctuel et chercheur des cerveaux.
Elle indique d'un coup le miracle nouveau.
Les hommes que la gloire aux clairs destins convie
Ont tous, grâce à son aide, incendié leur vie
De la flamme volante et rouge des exploits.
Ils ont crié que la fortune était leur droit
Et l'ont crié si fort qu'ils ont fini par croire
Qu'ils tenaient l'aile immense et blanche des victoires
Sous les poings rabattus de leur ténacité.
Oh! dis, que n'auraient-ils réussi ou tenté
En notre âge d'orgueil, de force et de vertige
Où le monde travaille à son propre prodige?

En ta main souple, en ton bras fort,
En chaque élan tenace où s'exerce ton corps,
En tes rêves, en tes pensées,
La chance active est ramassée.

MON AMI, LE PAYSAGE

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Je vis chez moi de sa lumière
Et de son ciel dont les grands vents
Agenouillent ses bois mouvants
Avec leur ombre sur la terre.

Il est gardé par onze tours
Qui regardent du bout des plaines
De larges mains semer les graines
Sur l'aire immense des labours.

Un chêne y détient l'étendue
Sous sa rugueuse autorité,
Mais les cent doigts de la clarté
Jouent dans ses feuilles suspendues.

Un bruit s'entend : c'est un ruisseau
Qui abaisse de pente en pente
Le geste bleu de son eau lente
Jusqu'à la crique d'un hameau,

Tandis qu'au loin sur les éteules
Tassant le blé sous le soleil
Semble tenir dûment conseil
Le peuple d'or des grandes meules.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Sous l'azur froid qui le diapre
L'hiver, il accueille mes pas
Pour aiguiser à ses frimas
Ma volonté rugueuse et âpre.

Lorsqu'en Mai brillent les taillis,
Tout mon être tremble et chatoie
De l'immense frisson de joie
Dont son feuillage a tressailli.

En Août quand les moissons proclament
Les triomphes de la clarté,
Je fais régner le bel été
Avec son calme dans mon âme.

Et si Novembre avide et noir
Arrache aux bois toute couronne,
C'est aux flammes d'un peu d'automne
Que je réchauffe mon espoir.

Ainsi le long des jours qui s'arment
D'ample lumière ou de grand vent
J'éprouve en mon cerveau vivant
L'ardeur diverse de leurs charmes.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Même la nuit je le visite
Quand les astres semblent les yeux
De héros clairs et merveilleux
Que les splendeurs du ciel abritent.

A haute voix, à cœur ardent,
Je dis ton nom, brusque Persée;
Et l'ombre immense et angoissée
Tressaille encore en l'entendant.

Je te nomme à ton tour, Hercule,
Et toi, Pollux, et toi, Castor,
Et toi, Vénus, dont le feu d'or
Préside au deuil des crépuscules.

Je mêle aux légendes des Dieux
Ta légende de sang jaspée,
Belle et pâle Cassiopée,
Qui luis sereine au Nord des cieux,

Si bien que grâce à votre gloire
Mon cœur se dresse et s'affermit
Et qu'il s'exalte et crie au bruit
Que font vos noms en ma mémoire.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Je connais bien les humbles sentes
Qui vont d'un clos à d'autres clos
Ou descendent le long de l'eau
Vers les grottes retentissantes.

Quand l'air est sec et refroidi
Et que tout bruit semble plus proche,
Je reconnais au son des cloches
Quel angelus tinte à midi.

Je sais le dessin de chaque ombre
Dans le soleil, sur les hauts murs;
Et j'ai compté les brugnons mûrs
Qui ploient la branche sous leur nombre.

Ces deux tilleuls qui montent là,
Je sens la main aujourd'hui morte
Qui les planta devant la porte
Pour que la foudre n'y tombât.

Chaque bête qui vague ou broute
M'est familière et le sait bien ;
D'après l'aboi que fait son chien
J'entends qui passe sur la route.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Et je lui dis des choses tendres
Et profondes avec mon cœur
Les soirs quand la clarté se meurt
Et que seul il me peut entendre.

Je lui parle des jours passés
Quand, le corps lourd de déchéances,
Je vins chercher dans sa jouvence
Un air allègre et condensé,

Quand je sentis en moi renaître,
Jour après jour, l'ancien désir
D'aimer le monde et l'avenir
Et d'être fort et d'être maître ;

Quand j'étais si vraiment heureux
De mes marches de roche en roche
Que j'embrassais les arbres proches
Avec des pleurs au fond des yeux

Et que les thyms sous la rosée
Et que les trèfles dans le vent
Me semblaient moins frais et vivants
Que mes espoirs et mes pensées.

J'ai pour voisin et compagnon
Un vaste et puissant paysage
Qui change et luit comme un visage
Devant le seuil de ma maison.

Dites, vous ai-je aimés, retraites,
Coteaux feuillus, sources des bois,
Antres où résonnait ma voix
Avec sa force enfin refaite !

Plus rien de vous n'est étranger
Au cœur ému de ma mémoire,
On ne sait quoi de péremptoire
Entre nous tous s'est échangé.

Aussi quand ma vie accomplie,
Ployant sous le poing noir du sort,
Ira se perdre dans la mort,
Doux ciel ami, je te supplie

D'être présent à mes regards
Avec ta plus ample lumière,
Afin que soit belle la terre
A mon départ.

LE LIERRE

Lorsque la pourpre et l'or d'arbre en arbre festonnent
Les feuillages lassés de soleil irritant,
Sous la futaie, au ras du sol, rampe et s'étend
Le lierre humide et bleu dans les couches d'automne.

Il s'y tasse comme une épargne; il se recueille
Au cœur de la forêt comme en un terrain clos,
Laissant le froid givrer ses ondoyants îlots
Disséminés au loin sur une mer de feuilles.

Pour le passant distrait il boude et il décline
Le régulier effort des œuvres et des jours;
Pourtant seul sous la terre il allonge toujours
Le tortueux réseau de ses courbes racines.

Sa force est ténébreuse et ne se montre pas :
Elle est faite de volonté tenace et sourde
Qui troue en s'y cachant tantôt l'argile lourde,
Tantôt le sable dur, tantôt le limon gras.

D'après le sol changeant il ruse ou bien s'exalte,
Il se prouve rapide ou lent, brusque ou sournois ;
Son chemin tour à tour est sinueux ou droit ;
Il connaît le détour, mais ignore la halte.

Et, dès le printemps clair, si quelque tronc ardent
Etage auprès de lui ses branches graduées,
Vite il l'assaille et mord son écorce embriquée
Avec l'acharnement d'un million de dents.

Humble et caché jadis sous la terre âpre et nue,
Son travail aujourd'hui se fait dominateur,
Il s'adjuge l'élan et bientôt la hauteur
De l'arbre qu'il étreint pour monter jusqu'aux nues.

Il frémit de lumière et s'exalte de vent,
Sa force est devenue ardente et fraternelle,
Son feuillage léger comme un vêtement d'ailes
Le soulève, le porte et le pousse en avant.

Chaque rameau conquis lui est support et proie;
Pourtant, ayant appris sous terre à se dompter
Au point de ne lâcher jamais sa volonté,
Il est si sûr de lui qu'il domine sa joie.

Toujours il tord à point sa multiple vigueur,
Fibres après fibres, au creux des moindres fentes,
Et n'écoute qu'au soir tombant les brises lentes
Chanter en lui et l'émouvoir de leurs rumeurs.

Et quand toute son œuvre un jour sera parfaite
Et qu'il ne sera plus qu'un végétal brasier
Serrant en son feuillage un arbre tout entier,
Immensément, depuis les pieds jusqu'à la tête,

Il voudra plus encore et ses plus fins réseaux
N'ayant plus de soutiens s'élanceront quand même,
Dieu sait dans quel élan de conquête suprême,
Vers le vide et l'espace et la clarté d'en haut.

Déjà l'automne aura mêlé l'or et la lie
Au funéraire arroi qui précède l'hiver
Que lui, lierre touffu, compact et encor vert,
Jusqu'au vol des oiseaux dardera sa folie.

Alors, plus libre et clair que ne l'est la forêt,
Il oubliera gaiement qu'il lui est tributaire,
Mais qu'il boive un instant la plus haute lumière,
Qu'importe qu'il s'affaisse et qu'il retombe après !

AU PASSANT D'UN SOIR

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Elle est humble, ma porte,
Et pauvre, ma maison.
Mais ces choses n'importent.

Je regarde rentrer chez moi tout l'horizon
A chaque heure du jour, en ouvrant ma fenêtre ;
Et la lumière et l'ombre et le vent des saisons
Sont la joie et la force et l'élan de mon être.

Si je n'ai plus en moi cette angoisse de Dieu
Qui fit mourir les saints et les martyrs dans Rome,
Mon cœur, qui n'a changé que de liens et de vœux,
Eprouve en lui l'amour et l'angoisse de l'homme.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte basse
S'arrêtera ?

Je saisirai les mains, dans mes deux mains tendues,
A cet homme qui s'en viendra
Du bout du monde, avec son pas ;
Et devant l'ombre et ses cent flammes suspendues
Là-haut, au firmament,

Nous nous tairons longtemps
Laissant agir le bienveillant silence
Pour apaiser l'émoi et la double cadence
De nos deux cœurs battants.

Il n'importe d'où qu'il me vienne
S'il est quelqu'un qui aime et croit
Et qu'il élève et qu'il soutienne
La même ardeur qui monte en moi.

Alors combien tous deux nous serons émus d'être
Ardents et fraternels, l'un pour l'autre, soudain,
Et combien nos deux cœurs seront fiers d'être humains
Et clairs et confiants sans encor se connaître !

On se dira sa vie avec le désir fou
D'être sincère et d'être vrai jusqu'au fond de son âme,
De confondre en un flux : erreurs, pardons et blâmes,
Et de pleurer ensemble en ployant les genoux.

Oh! belle et brusque joie! Oh ! rare et âpre ivresse!
Oh ! partage de force et d'audace et d'émoi,
Oh ! regards descendus jusques au fond de soi
Qui remontez chargés d'une immense tendresse,
Vous unirez si bien notre double ferveur
D'nommes qui, tout à coup, sont exaltés d'eux-mêmes
Que vous soulèverez jusques au plan suprême
Leur amour pathétique et leur total bonheur!

Et maintenant
Que nous voici à la fenêtre
Devant le firmament,
Ayant appris à nous connaître
Et nous aimant,
Nous regardons, dites, avec quelle attirance,
L'univers qui nous parle à travers son silence.

Nous l'entendons aussi se confesser à nous
Avec ses astres et ses forêts et ses montagnes
Et sa brise qui va et vient par les campagnes
Frôler en même temps et la rose et le houx.

Nous écoutons jaser la source à travers l'herbe
Et les souples rameaux chanter autour des fleurs ;
Nous comprenons leur hymne et surprenons leur verbe
Et notre amour s'emplit de nouvelles ardeurs.

Nous nous changeons l'un l'autre, à nous sentir ensemble
Vivre et brûler d'un feu intensément humain,
Et dans notre être où l'avenir espère et tremble,
Nous ébauchons le cœur de l'homme de demain.

Dites, quel est le pas
Des mille pas qui vont et passent
Sur les grand'routes de l'espace,
Dites, quel est le pas
Qui doucement, un soir, devant ma porte
S'arrêtera ?

BIBLIOGRAPHIE [1]

LES LIVRES

Les Flamandes, poèmes, Bruxelles. Lucien Hochsteyn, 1883, in-18 (Réimpr. dans *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — **Les Contes de Minuit**, prose, Bruxelles (Collection de la « Jeune Belgique »). Franck, 1885, in-18. — **Joseph Heymans peintre**, critique. Bruxelles, « Société Nouvelle », 1885, in-8°. — **Les Moines**, poèmes. Paris, Lemerre, 1886, in-18 (Réimpr. dans *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895 in-18). — **Fernand Khnopff**, critique. Bruxelles, « Société Nouvelle », 1887, in-8°. — **Les Soirs**, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1887, in-8° (Réimpr, dans *Poèmes*, nouvelle série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — **Les Débâcles**, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1888, in-8° (Réimpr. dans *Poèmes*, nouv. série. Paris. Soc. du Mercure de France, 1896, in-18). — **Les Flambeaux noirs**, poèmes. Bruxelles. Ed. Deman, 1890, in-8° (Réimpr. dans *Poèmes*, nouv. série. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18) (2). — **Au Bord de la Route**, poèmes (Liége, Extrait de *La Wallonie*). Liége, Vaillant-Carmanne, 1891, petit in-8° (Réimpr. dans *Poèmes*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18). — **Les Apparus dans mes chemins**, poèmes. Bruxelles, P. Lacomblez, 1891, in-8° (Réimpr. dans *Poèmes, IIIe série*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Les Campagnes hallucinées**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, Bruxelles, Ed. Deman, 1893, in-8° (Réimpr. à la suite des *Villes Tentaculaires*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-17). — **Almanach**, poèmes,

(1) Cette Bibliographie est tirée en grande partie de l'ouvrage de MM. Ad. Van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'Aujourd'hui*. (Paris. Soc. du Mercure de France, 2 vol. in-18).

(2) Ces trois derniers volumes (*Les Soirs, Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*) ont été tirés à 100 ex. sur Hollande, dont 50 illustrés par Odilon Redon.

illustré par Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Dietrich, 1895, in-8°. — **Les Villages illusoires,** poèmes illustrés de quatre dessins de Georges Minne. Bruxelles, Ed. Deman, 1895, in-8° (Réimpr. dans *Poèmes, III° série.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18). — **Poèmes** (*Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines,* augmentés de plusieurs poèmes). Paris, Soc. du Mercure de France, 1895, in-18 (Réimpr. augmentée de nouveaux poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1900, in-18. — **Les Villes tentaculaires**, poèmes, couverture et ornement tation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1895, in-8° (Réimpr. : *Les Villes tentaculaires précédées des Campagnes hallucinées.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18). — **Poèmes**, Nouvelle série (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. — **Les Heures Claires**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Deman, 1896, in-8. (Réimpr. *Les Heures Claires*, etc. Paris, Mercure de France, 1909, in-18). — **Emile Verhaeren 1883-1896** (Anthologie), portrait par Théo van Rysselberghe. Sans lieu ni date. « Pour les amis du Poète ». Bruxelles, Ed. Deman, 1896, in-18. — **Les Aubes**, drame lyrique en quatre actes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1898, in-8°. — **Les Visages de la Vie,** poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1899, in-8° (Réimpr. : *Les Visages de la Vie.* Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18). — **Poèmes,** *III*^e^ *série* (*Les Visages Illusoires. Les Apparus dans mes chemins. Les Vignes de ma muraille*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1899, in-18. — **Le Cloître**, drame en quatre actes, en prose et en vers (représenté à Bruxelles, au Théâtre du Parc, le 20 février 1900, et à Paris, sur la scène du Théâtre de « *L'Œuvre* », le 8 mai 1900), couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1900, in-8° (Réimpr. dans *Deux Drames*. Paris, Mercure de France, 1909, in-18). — **Petites Légendes**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1900, in-8°. — **Philippe II**, tragédie en trois actes (représentée sur la scène du Théâtre de « *L'Œuvre* », Nouveau-Théâtre, les 9 et 10 mai 1904). Paris, Soc. du Mercure de France, 1901, in-8 (Réimpr. dans *Deux Drames.* Paris, Mercure de France, 1909, in-18). — **Les Forces Tumultueuses**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. (Il a été tiré 20 exempl. de format in-8°, pour la Société des XX, signé par l'auteur). — **Les Villes tentaculaires pré-**

cédées des Campagnes hallucinées, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. — **Toute la Flandre. Les Tendresses premières**, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1904, gr. in-8°. — **Les Heures d'après-midi**, poèmes, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe, poèmes. Bruxelles, Ed. Deman, 1905, in-8°. — **Rembrandt** (Collection Les Grands Artistes, leur Vie, leur Œuvre), biographie critique illustrée de 24 reproductions hors texte. Paris, H. Laurens, 1905, in-8°. — **La Multiple Splendeur**, poèmes. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Toute la Flandre. La Guirlande des dunes**, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1907, gr. in-8°. — **Les Lettres françaises en Belgique**. Bruxelles, Lamertin, 1907. — **Les Visages de la Vie** (*Les Visages de la Vie. Les Douze Mois*). Paris, Soc. du Mercure de France, 1908, in-18. — **Toute la Flandre. Les Héros**, couverture et ornementation de Théo van Rysselberghe. Bruxelles, Ed. Deman, 1908, in-8°. — **James Ensor**, monographie, Bruxelles, Van Oest et Cie, 1909, in-8°. — **Les Heures claires** (*Les Heures claires. Les Heures d'après-midi*). Paris, Mercure de France, 1909, in-18. — **Helena's Heimkehr** [*Hélène de Sparte*], trad. en allemand sur le Ms. par Stefan Zweig. Leipzig, Inser-Verlag, 1909, in-8°. — **Deux Drames** (*Le Cloître. Philippe II*). Paris, Mercure de France, 1909, in-18. — **Toute la Flandre. Les Villes à Pignons**. Bruxelles, Ed. Deman, 1910, in-8. — **Les Rythmes Souverains**, poèmes. Paris, Mercure de France, 1910, in-18. — **Pierre-Paul Rubens**. Bruxelles, Van Oest, 1910. — **Toute la Flandre. Les Plaines**. Bruxelles, Ed. Deman, 1911, in-8. — **Les Heures du Soir**, poèmes. Leipzig, Insel-Verlag, 1911, in-8. — **Hélène de Sparte**, drame. Paris, Editions de la Nouvelle Revue française, 1912, in-18. — **Les Blés mouvants**, poèmes. Paris, Crès, 1912 (Réimpr. Paris, Mercure de France 1913, in-18). —**Œuvres de Emile Verhaeren** (*Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze mois. Les Visages de la vie*). Paris, Mercure de France, 1912, in-8. — **Les Villages illusoires**, Edition de luxe illustrée par Ramah. Leipzig, Insel-Verlag, 1913. — **Œuvres de Emile Verhaeren** (*Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille*). Paris, Mercure de France, 1914, in-8. — **La Belgique sanglante**. Paris, Editions de la Nouvelle Revue française, 1915, in-18. — **Parmi les Cendres.** *La Belgique dévastée*. Frontispice de Huygens. Paris, Crès, 1916, in-12.

— **Villes meurtries de Belgique.** *Anvers, Malines et Lierre.* Bruxelles et Paris, Van Oest et Cie, 1916, in-18. — **Les Ailes rouges de la guerre**, poèmes. Paris, Mercure de France, 1916, in-18.

On trouve en outre des poèmes et des proses d'Emile Verhaeren dans les ouvrages suivants : **Le Parnasse de la Jeune Belgique**, pièces diverses de dix-huit poètes belges. Bruxelles, Lacomblez, 1887, in-8°. — **Pol de Mont** : *Poètes belges d'expression française*. Almelo, W. Hilarius, 1899, in-18. — **Almanach des Poètes**. Paris, Ed. du Mercure de France, années 1896 et 1897, in-12. — **Henry Detouche** : *Les Péchés capitaux*, album d'eaux fortes. Paris, Boudet, 1900, in-8°. — **Anthologie des Ecrivains belges de langue française. Emile Verhaeren**, portraits par Charles Bernier. Bruxelles, Dechenne et Cie, 1904, in-18. — **G. Walch** : *Anthologie des poètes français contemporains*, tome II. Paris, Delagrave et Leyde, Sijthoff, 1906. — **La Nation Belge : 1830-1905**, conférences faites à l'Exposition Universelle et Internationale de Liége en 1905 (pages 240-260). Liége, Ch. Desoer, et Bruxelles, P. Weissenbruch, s. d. (1906), in-8°. — **Anthologie des Poètes du Nord**, par Henri Potez, etc., 1908, in-18. — **Ad. Van Bever et Paul Léautaud** : *Poètes d'aujourd'hui*. Nouv. éd. Paris, Mercure de France, 1909, t. II, in-18. — **Aug. Smets** : *Les écrivains belges de langue française*. Bruxelles, Lebègue et Cie, 1911. — **J. Greshoff** : *Anthologie de la littérature belge*. Amsterdam, S. L. van Looy, 1915.

Préfaces

Exposition Henri-Edmond Cross : Lettre-Préface. Paris, Galerie E. Druet, 114, faubourg Saint-Honoré, 21 mars-8 avril 1905, in-12. (Couverture illustrée servant de titre). — **Max Stevens** : *L'Ecrou* (Préface). Bruxelles, Larcier, 1906, in-12. — **Francis Yard** : *L'An de Terre* (Lettre-autogr.). Paris, Sansot, 1906, in-4. — **F. Crommelynck** : *Le Sculpteur de Masques*, symbole, trag. en un acte. Bruxelles, Ed. Deman, 1908, in-8. — **Paul Spaak** : *Kaatje*, 3e éd. Bruxelles, Lamertin, 1908, in 18. — **Peintures de Paul Deltombe**, présentées par Emile Verhaeren chez Eugène Blot, 11, rue Richepanse (Paris), du 6 au 31 mai 1908, petit in-4. (Couverture servant de titre). — **Louis Merlet** : *Chanson des mendiants*. Sèvres. — **Archag Tchobanian** : *La vie et le rêve*. Paris, Mercure de France. — **Henri Guilbeaux** : *Anthologie des lyriques allemands*. Paris, Figuière. — **J. Greshoff** : *Anthologie de la littérature belge*. Amsterdam, S. L. van Looy,

1915. — **André Rouveyre** : *Quelques Prisonniers allemands*. Paris, Mercure de France, 1915. — **Maria Biermé** : *Albert et Elisabeth de Belgique*. Paris, Payot et Cie, 1917.

Poèmes mis en musique

Des poèmes de M. Emile Verhaeren ont été mis en musique par Gustave Kefer, Ernest Deltenre, Louis Timal, Léon Saint-Requier, Louis de Serres-Nadia Boulenger, Raoul Pugno, Van den Eeden, Oscar Fried, Bou, serez, Brusselmans, Philippe Jarnach, Radoux, Parent, Léopold Samuel, A. Getty, Déodat de Séverac, Mathot, Michel-Maurice Lévy, etc...

Traductions

The Dawn (*Les Aubes*), traduit par Arthur Symons. Londres, Duckworth, 1898. — **Poems by Emile Verhaeren**, *selected and rendered in to English by Alma Strettel*. Londres, John Lane, 1899 ; 2e édition, augmentée de plusieurs poèmes, dessin de John Sargent, 1915. — **Espana Negra**, pages « originales » d'Emile Verhaeren, traduites, commentées et illustrées par Dario de Regoyos. Barcelone, 1899. — **Die Belgische Lyrik von 1880-1900**, par Otto Hauser. *Eine Studie und Uebersetzung*. Groszenhain, Baumert et Rouge, 1902, in-8. — **Jutrznie** (*Les Aubes*), trad. par M. Markowskieij. Cracovie, Nakladem « Ksiazski », 1904. — **Ausgewæhlte Gedichte**, *in Nachdichtung von Stefan Zweig*. Berlin, Schuster et Loeffler, 1904. — **Choix de vers contemporains** [de Verhaeren], trad. par Valère Brussov. Moscou, Ed. du « Scorpion », 1906, etc. — **Les Aubes**, traduites en russe par Vorotnikoff et Chambinago. Moscou, Narodna Misl, 1906. — **Les Aubes**, traduites en russe par Tchoulkoff. Almanach « Znanié ». Saint-Pétersbourg, 1906. — **Lichte Stunden. Stunden des Nachmittags** (*Les Heures Claires*), trad. par Erna Rehwoldt. Stuttgart, Axel Juncker s. d. (1907), in-12 (couverture en couleurs). — **Le Cloître**, traduit en russe par Ellis. Moscou, Bibliothèque Universelle, 1908. — **Les Campagnes Hallucinées**, traduites en russe, par Vassilieff. Kazan, 1908. — **La Jeune Belgique**. Traductions des poèmes d'E. Verhaeren, par Ellis. Moscou, 1908. — **Le Cloître**, traduit en russe par Mme Stepanoff. Almanach « Znanié ». Saint-Pétersbourg, 1908. — **Hélène de Sparte**, traduite en russe, par Valère Brussov. « La Balance ». Moscou, 1908, in-8°, et en allemand par Stefan Zweig. Leipzig, Insel-Verlag, 1909, in-8. — **Emile Verhaeren. Gedichte**, traduits en allemand par Erna Rehwoldt. Stuttgart, Axel Junc-

ker-Verlag, 1909, in-12. — **Drei Dramen** (*Das Kloster. Philippe II. Helenas Heimkehr*) traduits en allemand par Stefan Zweig. Leipzig, Insel-Verlag, 1910.— **Die hohen Rythmen**, traduits en allemand par J. Schlaf. Leipzig, Insel-Verlag, 1910. — **Contemporary belgian poetry**, par Jethro Bithell. Londres, The Walter Scott Publishing C° Ltd., 1911, in-12. — **Die Stunden** (*Les Heures du soir*), traduction allemande de Stefan Zweig. Leipzig, Insel-Verlag, 1912. — **Dwanascie Miesiecy** (*Les Douze mois*), traduits en polonais par K. Wize. Posen, 1913. — **Obrazy Zycia** (*Les Visages de la vie*), traduits en polonais par K. Wize Posen, 1913. — **Rembrandt**, traduit en allemand par Stefan Zweig. Leipzig, Insel-Verlag. — **Rubens**, traduit en allemand par Stefan Zweig. Leipzig, Insel-Verlag, 1913.— **Rembrandt**, traduit en russe par E. H. K., s. d. St-Pétersbourg.— **The Cloister**, traduit en anglais par Osman Edwards. Londres, Constable et Cie Ltd., 1915. — **Belgium's agony** (*La Belgique sanglante*), traduit en anglais par Sadler. Londres, Constable et Cie Ltd., 1915. — **La Belgique sanglante**, traduite en russe par Koutchefsky. Moscou, 1915. — **Quatre poèmes**, traduits en bulgare par G. Milov, 1915. — **The love poems of Emile Verhaeren** (*Les Heures*), traduction anglaise de F.S. Flint. Londres, Constable et C° Ltd., 1916.— **The Sunlit Hours** (*Les Heures Claires*), traduction de Charles R. Murphy. New-York, John Lane Company, 1916.

PÉRIODIQUES

M. Emile Verhaeren a collaboré à de nombreuses publications savoir : *La Semaine*, Journal Universitaire (Louvain), *L'Artiste* (Bruxelles), *L'Art Moderne* (Bruxelles), *Les Ecrits pour l'Art, Le Scapin, La Vogue, Le Journal des Beaux-Arts, La Plage, Le Réveil de Gand, La Jeune Belgique, La Société Nouvelle, l'Art Jeune* (Bruxelles), *Le Coq Rouge* (Bruxelles), *L'Humanité Nouvelle, La Revue-Journal, Nouvelle Revue, L'Ermitage, Les Entretiens politiques et littéraires, L'Image, Mercure de France, La Revue Blanche, Durendal, Le Thyrse* (Bruxelles), *Le Monde Moderne, Revue Encyclopédique, Fortnightly Review, Magazine of Art, Les Arts de la Vie, Antée, La Belgique artistique et littéraire, Grande Revue, La Revue de Paris, Zukunft* (Berlin), *La Balance* (Moscou), *März, Pan* (Berlin), *La Phalange, Les Documents du Progrès, La Nouvelle Revue française, L'Art flamand et hollandais, La Gazette des Beaux-Arts, Les Annales politiques et littéraires, Le Times, Le Figaro*, etc...

A CONSULTER

Léon Bazalgette : *Emile Verhaeren*, biographie suivie d'opinions, d'une bibliographie par Ad. B. (Ad. van Bever), et ornée d'un portrait et d'un fac-similé d'autographe. Paris, Sansot (*Les Célébrités d'aujourd'hui*), 1907, in-18. — **André Beaunier** : *La Poésie Nouvelle*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1902, in-18. — *Le Poète des Flandres*, Figaro, août 1915. — **Albert de Bersaucourt** : *Conférence sur Emile Verhaeren*. Paris, Jouve, 1908, in-18. *Un précurseur de Verhaeren*. Mercure de France, 16 août 1916. — **Jethro Bithell** : Contemporary Belgian Litterature. Londres, Fischer Unwin 1915. — **Julius de Boër** : *Emile Verhaeren*, portrait par Théo van Rysselberghe et fac-simile d'autographe, s. l. n. d., 1907, in-8°. — **Georges Buisseret** : *L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren* (Collection : Les Hommes et les Idées) avec un portrait et un autographe. Paris, Mercure de France, in-16. — **Jean Casier** : *Les « Moines » d'Em. Verhaeren*. Gand, Leliaert et Siffer, 1887, in-8°. — **Frantz Clément** : *Die Lyrick des E. Verhaeren*. Sozialistche Monatschefte (Berlin), juillet 1908. — **Virgina M. Crawford** : *Studies in foreign litterature*. Londres, Duckworth, 1899, in-8. — **Abbé Desmet** : *E. Verhaeren*. Malines, Imprimerie Rykmans, 1908. — **Georges Duhamel** : *Les Poètes et la Poésie*. Paris, Mercure de France, 1914. — **J. Ernest-Charles** : *Le théâtre des poètes*. Paris, Ollendorff, 1910. — **Maurice Gauchez** : *Emile Verhaeren*. Bruxelles, Ed. du Thyrse, 1908, in-8. — **Eugène Gilbert** : *France et Belgique*. Paris, Plon. Nourrit et Cie, 1905, in-18. *Les Lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui*. Paris, Sansot, 1906. — **Remy de Gourmont** : *Le Livre des Masques*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896, in-18. *Promenades littéraires*, I. Paris, Soc. du Mercure de France, 1904, in-18. *La Belgique littéraire*. Paris, Crès, 1915, in-12. — **Henri Guilbeaux** : *E. Verhaeren*. Verviers, Wauthy, 1908, in-16. — **Otto Hauser** : *Die Belgische Lyrik von 1880-1900*. Groszenhain, Baumert et Rouge, 1902, in-8. — **Paul Hermant** : [Etude], Revue Germanique, mars-avril 1908. — **Albert Heumann** : *Lectures et Promenades*. Paris, Sansot, 1911, in-12 ; *Le Mouvement littéraire belge d'expression française depuis 1880*. Préface par M. Camille Jullian, de l'Institut. Paris, Mercure de France, 1913, in-18. *Emile Verhaeren*, douze dessins de G. Tribou (Préface). Paris, La Belle Edition 1912. *Ce que la France doit aux écrivains belges*. Mercure de France, 1er juin 1915. — **Désiré**

Horrent : *Ecrivains belges d'aujourd'hui*, 1re série. Bruxelles, Lacomblez, 1904, in-8. — **Victor Kinon** : *Portraits d'auteurs*. Bruxelles, Association des écrivains belges, 1910. — **Georges Le Cardonnel** et **Charles Vellay** : *La Littérature contemporaine, 1905*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1906, in-18. — **Camille Lemonnier** : *La Vie Belge*. Paris, E. Fasquelle, 1905, in-18. — **Henri Liebrecht** : *Histoire de la littérature belge d'expression française*. Bruxelles. Vanderlirden 1910. — **Albert Mockel** : *Emile Verhaeren, avec une note biographique par Fr. Vielé-Griffin*. Paris, Ed. du Mercure de France, 1895, in-18. — **Francis Nautet** : *Notes sur la littérature moderne*. Lettres au Roi sur la Jeune Belgique. En Belgique, chez tous les libraires, 1885. — **F. Von Oppeln-Bronikowski** : *Das Junge Frankreich*. Berlin, Œsterheld et Cie, 1908, in-8°. *Emile Verhaeren Weltenpfinder*. Allgemeine Zeitung (Munich), février 1906. *Emile Verhaeren*. Der Tag (Berlin), 1912. — **Gaston Picard et Jean Muller** : *Les tendances présentes de la littérature française*. Paris, Basset, 1913. — **G. Ramaekers** : *E. Verhaeren* (*I. L'Homme du Nord, II. L'homme moderne*). Bruxelles, éd. de « La Lutte », 1900, in-8°. — **Christian Rimestad** : *Fransk Poesi i det nittende aarhundrede*. Copenhague, Det Schubotheske, 1906, in-8°. *Belgiens Store Digtere*. V. Pios Copenhague, 1915. — **Ludwig Schellenberg** : *E. Verhaeren im Xenien*. Leipzig, Insel-Verlag, 1911. — **Johannes Schlaf** : *Emile Verhaeren*, avec des portraits et un fac-simile d'autogr. Berlin et Leipzig, Schuster et Loeffler, s. d. (1905), petit in-12. — **Alphonse Séché** : *Les Caractères de la poésie contemporaine*. Paris, Figuière, 1913. — **Alma Strettel** : Préface de *Poems of Emile Verhaeren Selected*, etc. Londres et New-York, John Lane et The Bodleyhead, 1899, petit in-8. — **Arthur Symons** : *Préface to « Dawn »*. Londres, Duckworth et Cie, 1898; *Emile Verhaeren*, Athaeneum, avril 1901. — **Jules Tellier** : *Nos Poètes*. Paris, Despret, 1888, in-18. — **V. Thompsòn** : *French Portraits* (Being appreciations of the writers of Young France). Boston, Richard G. Badger et Cie, 1900, in-8°. — **Firmin Van den Bossche** : *Impressions de Littérature contemporaine*. Bruxelles, Vromant et Cie, 1905, in-18. — **A. G. Van Hamel** : *Dichter Silhouetten*. Gids (Amsterdam), 1907. — **W. G. Van Nouhuys** : *Van Over de Grenzen, Studien en critieken*. Baarn, Hollandia Drukkerij, 1906, in-8. — **E. Vigié-Lecocq** : *La Poésie contemporaine, 1884-1896*. Paris, Soc. du Mercure de France, 1897, in-18. — **Tancrède de Visan** : *L'Attitude du Lyrisme contemporain*. Paris, Mercure de France, 1911. *Sur-*

l'œuvre d'Emile Verhaeren, Vers et Prose, septembre-novembre 1905. — **Zinaïda Wenguerowa** : *Portraits littéraires*, tome II. Saint-Pétersbourg, 1905, in-8 (Etude reproduite en partie dans le Grand Dictionnaire Encyclopédique russe, édition Brokhaus et Efron, tome supplémentaire, I, Saint-Pétersbourg, 1905). — **Maurice Wilmotte** : *La culture française en Belgique*. Paris, Champion, 1912. — **Stefan Zweig** : *Emile Verhaeren's Ausgewæhlte Gedichte in Nachdichtung*. Berlin, Leipzig, Schuster et Lœffler, 1904, in-8 ; *Emile Verhaeren*, trad. de l'allemand par Paul Morisse et Henri Chervet, avec deux portraits. Paris, Mercure de France, 1910, in-18.

Voir en outre : **Louis Araquistain** : *Emile Verhaeren*. El Liberal (Madrid), 15 juillet 1911. — **Ardachesse Astine** : *Emile Verhaeren*. Aurepelian Manuel. (Smyrne) mars 1907. — **Walter Behrend** : *E. Verhaeren*. Die Hilfe, (Berlin), 1910. — **Georges Brandès** : *Emile Verhaeren*. Politiken, 8 juin 1903. — **Valère Brussov** : *E. Verhaeren*. La Pensée russe (Moscou), août 1910. — **Giovanni Camusso** : *Emilio Verhaeren*, Emporium (Bergame), janvier 1913. — **Judith Cladel** : *Emile Verhaeren*. La Vie, mai 1912. — **Henri Davignon** : *Maeterlinck et Verhaeren*. Revue de Paris, novembre 1913. — **Arthur Daxhelet** : *Une Crise littéraire*. Revue de Belgique, 15 mars 1904. — **Georges Doutrepont** : *La Conscience nationale dans les Lettres françaises de Belgique depuis 1880*. (Extrait de la Revue Internationale de l'Enseignement, des 15 août, 15 octobre et 15 décembre 1915.) — **Osman Edwards** : *Essai*. The Savoy (Londres), novembre 1897. — **Hans Erler** : *E. Verhaeren*. Frankfurter Zeitung, janvier 1910. — **Estudio** : *Dier canedo Verhaeren et sa vision de l'Espagne*. (Barcelone), avril 1916. — **André Fontainas** : *Emile Verhaeren* L'Art Moderne (Bruxelles), 23 février 1902. — **Paul Goldman** : *Da Kloster Emile Verhaeren's*. Neue freie Presse (Vienne), 12 octobre 1910. — **P. Gordon** : *E. Verhaeren*. Times litterary supplement, novembre 1914. — **Michel Gorkov** : *E. Verhaeren*. Viestnik Europié (St-Pétersbourg), 1914. — **Edmund Gosse** : *M. Verhaeren's new Poem* (« *Les Forces Tumultueuses* ». The Daily Chronicle (Londres), 17 fevrier 1902. — **Otto Grautoff** : *Die neue franzœsiche lyrik*. Westermans Monatschefte (Brunswick), mai 1911. — **P.-M. Jones** : *Emile Verhaeren*. The Dragon. Aberystwyth 1914. — **Hubert Krains** : *Emile Verhaeren*. Société Nouvelle (Bruxelles), juin 1895. — **La Bonne Auberge** : *Numéro consacrée à Emile Verhaeren*. Louvain, 1913. — **Marius-Ary Leblond** : *La Survivance flamande de l'Espagne*. Mercure de France, février 1904. — **Jacques Malaussanes** : *Emile Verhaeren*. La

Vie politique et littéraire. Paris, septembre 1915. — **Camille Mauclair** : *Trois poètes.* Revue Encyclopédique, 25 avril 1896. — **Charles Maurras** : *Littérature.* Revue Encyclopédique, 23 janvier 1897. — **H. Meister** : *E. Verhaeren.* Neueste Nachrichten (Heidelberg), septembre 1910. — **F. Meitner** : *E. Verhaeren.* Zeit (Vienne), août 1910. — **Gustave Meyer** : *Emile Verhaeren.* Die Zeit (Vienne), 31 juillet 1902. — **N. Milkowska** : *E. Verhaeren.* Litteraturai Sztuka (Varsovie), 1910. — **Friis Moller** : *Belgien.* V. Pios, Copenhague, 1916. — **F. Nowak** : *Emile Verhaeren.* Der Zeitgeist (Berlin) 3 octobre 1910.—**Nyrop** : *Belgien for og nu* Politiken (Copenhague), 26 août 1915. — **Louis Piérard** : *Verhaeren, Maeterlinck et la guerre.* La Revue de Hollande, août 1916. — **Henri Potez** : *Emile Verhaeren.* Revue de Paris, 15 novembre et 1er décembre 1910. — **Jacques Reboul** : *E. Verhaeren.* L'Olivier (Nice), novembre 1913. — **Henri de Régnier** : *Emile Verhaeren.* Revue Blanche, mars 1895. — **Herman Röthlisberger** : *E. Verhaeren.* Wissen und Leben (Zurich), 1912. — **Sadler** : *E. Verhaeren.* Poetry and Drama, Londres, The Poetry Bookshop, 1914. — **Samuel** : *E. Verhaeren.* Fortnightly Review (Londres), septembre 1913. — **Aniza Savié** : *E. Verhaeren.* Brankovo-Kolo. (Belgrade), 1908. — **J. Servaes** : *Stefan Zweigs Verhaeren Werk.* Neue freie Presse. (Vienne), 19 février 1911. — **Paul Spaak** : *E. Verhaeren.* Art Moderne, 1908. — **William Speth** : *L'inspiration de Verhaeren et les coloristes flamands.* La Vie des Lettres, janvier 1914. — **Karl Hans Strobl** : *Emile Verhaeren.* Allgemeine Zeitung (Munich) 30 août 1904. — **J. Theis** : *Emile Verhaeren.* North American Review (New-York), septembre 1913. — **Algar Thorol** : *Some aspects of E. Verhaeren.* The Edimburg Review, avril 1915. — **Francis Vielé-Griffin** : *Emile Verhaeren* (Les Hommes d'aujourd'hui). Paris; Vanier, s. d., in-fol.; *Emile Verhaeren.* La Plume, 25 avril 1896. *Emile Verhaeren.* Mercure de France, 16 février 1914. — **H. Wantoch** : *E. Verhaeren.* National Zeitung (Berlin), août 1910. — *Numéro consacré à la Belgique* (article d'**Albert Mockel** et de **Camille Mauclair**). Revue Encyclopédique, 24 juillet 1897.

ICONOGRAPHIE

Théo van Rysselberghe : Sept portraits. I° *Pastel*, 1882-1883 (appart. à Mme Granleux) ; II° *Verhaeren lisant*, dessin, 1891 ; III° *Dessin*, 1891 ; IV° *Peinture à l'huile* (app. à M. Emile Verhae-

ren), exposée à Paris (Artistes Indépendants, 1893), à Bruxelles (Salon de la Libre Esthétique, 1894), à Vienne (Salon de la Sécession, 1898-1899, et à Dresde, 1899) ; V° *Dessin*, 1892 (app. à Mme van Rysselberghe), exposé à Bruxelles (Salon des XX, 1893), reproduit dans *La Plume*, 1895, dans une plaquette : *Emile Verhaeren, 1883-1896*, et dans diverses revues littéraires ; VI° *Dessin*, 1896 (app. à M. Francis Vielé-Griffin), reproduit dans *Les Hommes d'Aujourd'hui*. Paris, Vanier ; VII° *Verhaeren lisant, eau-forte*, 1898 (hors commerce). — **Théo van Rysselberghe** : Portrait dans le tableau, *La Lecture*, peinture à l'huile (1905), Musée de Gand, reprod. dans la Revue *L'Art Flamand* (1906) et dans l'ouvrage de Victor Pica : *L'Arte mondiale alla VII° Esposizione di Venezia*. Bergame, Institut ital. d'Arti grafiche, 1907, in-4 ; *Portrait assis* (1907) exposé à Paris, Galerie Bernheim (appart. à M. Em. Verhaeren) ; *Portrait assis, à la table de travail* (1915), Musée du Luxembourg ; *Portrait assis, à la table de travail* (1915), appartenant à M. Emile Verhaeren. — D'autres portraits ont été exécutés par **Lemmen** : *Peinture à l'huile*, exposé à la Société des XX (s. d.). — **James Ensor** : *Peinture à l'huile*. — **Ruffin** : *Portrait en pied*, peinture. — **C. Montald** : *Portrait en pied*, peinture ; *Portrait assis* (appart. à M. Goldschmidt). — **A. Mycho** : *Dessin*. — **Wolles** : *Dessin en trois couleurs* (Musée de Bruxelles). — **Félix Vallotton** : *Masque* dans *Le Livre des Masques*, de R. de Gourmont. Paris, Soc. du Mercure de France, 1896. — **Charles Bernier** : *Dix portraits à l'eau-forte*. (Une de ces gravures, reprod. en frontispice dans l'*Anthologie d'Emile Verhaeren*, publiée à Bruxelles, par l'éditeur Dechenne, en 1904). — **G. Tribout** : *Portrait assis* (Salon d'Automne, 1908) ; *Eau-forte*, repr. dans l'ouvrage de Zweig, *Em. Verhaeren ; Emile Verhaeren*, douze dessins, Glose d'Albert Heumann. Paris, La Belle Edition, 1912 ; *Caricature*, bronze. — **Constantin Meunier** : *Buste*, bronze, 1902. — **Ch. Van der Stapen** : *Buste*, bronze, 1904 (Musée de Bruxelles). — **Boleslas Biegas** : *Buste*, bronze, 1906. — **M. Cladel** : *Buste*, plâtre (appart. à M. Emile Verhaeren). — **V. Frisch** : *Buste* (Salon d'Automne, 1909). — **Olga de Boznanska** : *Portrait assis* (Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts, 1910). — **Vibert** : *Portrait gravé sur bois*. — **Raphaël Schwartz** : *Portrait à l'eau-forte*. *Quelques Hommes*. Paris, Floury. — **Delaunoy** : (*Hommes du jour*). — **Rouveyre** : (*Visages des contemporains*). — **Libero Andreotti** : *Médaille* (1911). — **Bonnetain** : *Médaille* (1911). — **Sargent** : *Dessin* (1915).

TABLE

LES DÉBACLES

LES FLAMBEAUX NOIRS

LES APPARUS DANS MES CHEMINS

LES CAMPAGNES HALLUCINÉES

LES DOUZE MOIS

LES VILLAGES ILLUSOIRES

LES BORDS DE LA ROUTE

LES VILLES TENTACULAIRES

LES HEURES

I. — LES HEURES CLAIRES

II. — LES HEURES D'APRÈS-MIDI

III. — LES HEURES DU SOIR

LES VISAGES DE LA VIE

LES VIGNES DE MA MURAILLE

LE CLOITRE, drame en quatre actes

LES FORCES TUMULTUEUSES

LES MAITRES :

LES CRIS DE MA VIE :

TOUTE LA FLANDRE

I. — LES TENDRESSES PREMIÈRES

II. — LA GUIRLANDE DES DUNES

III. — LES HÉROS

IV. — LES VILLES A PIGNONS

LES FLAMMES HAUTES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

trente octobre mil neuf cent seize

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

de

FRANCE

